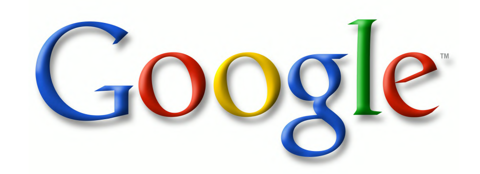
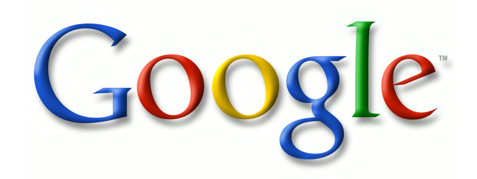
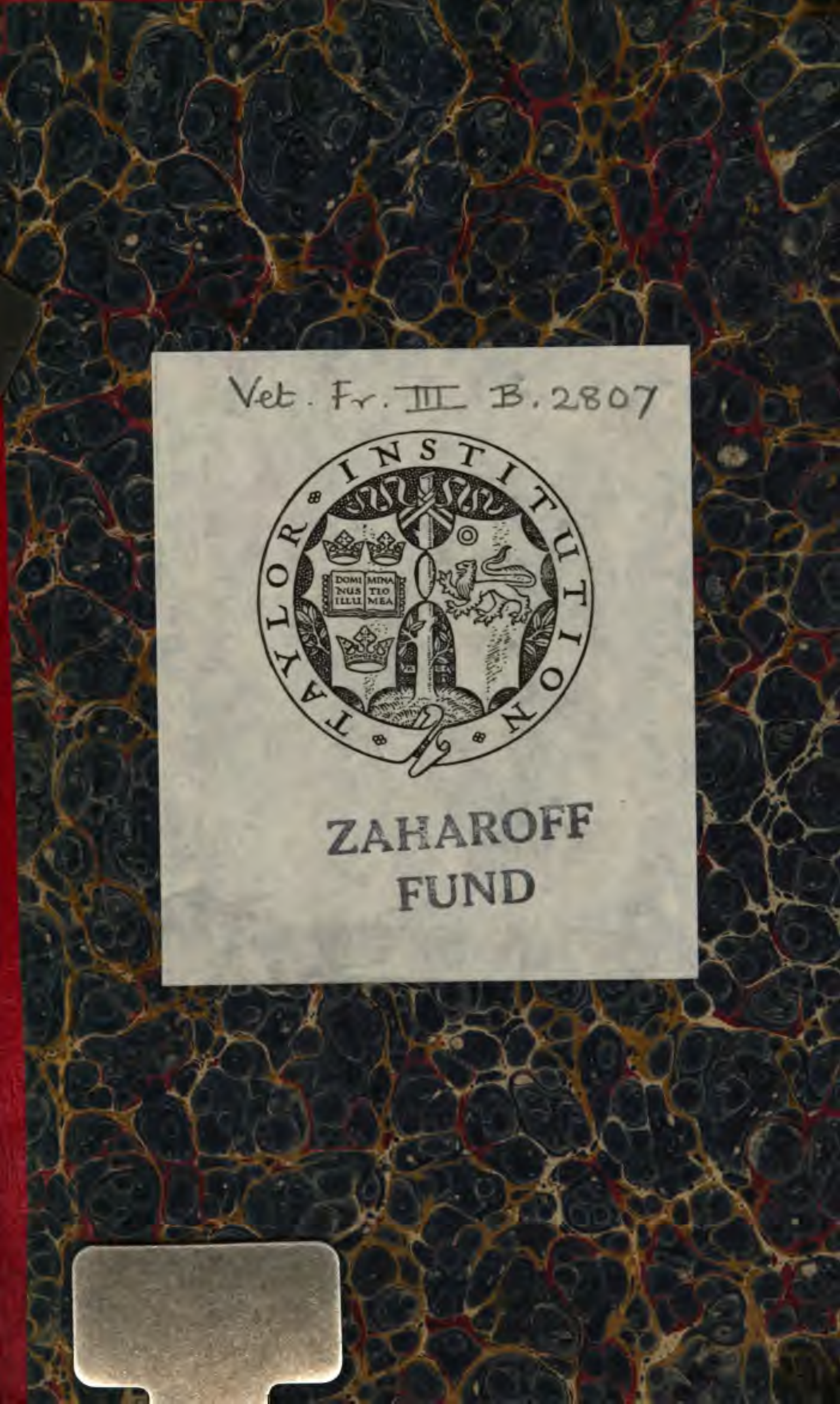
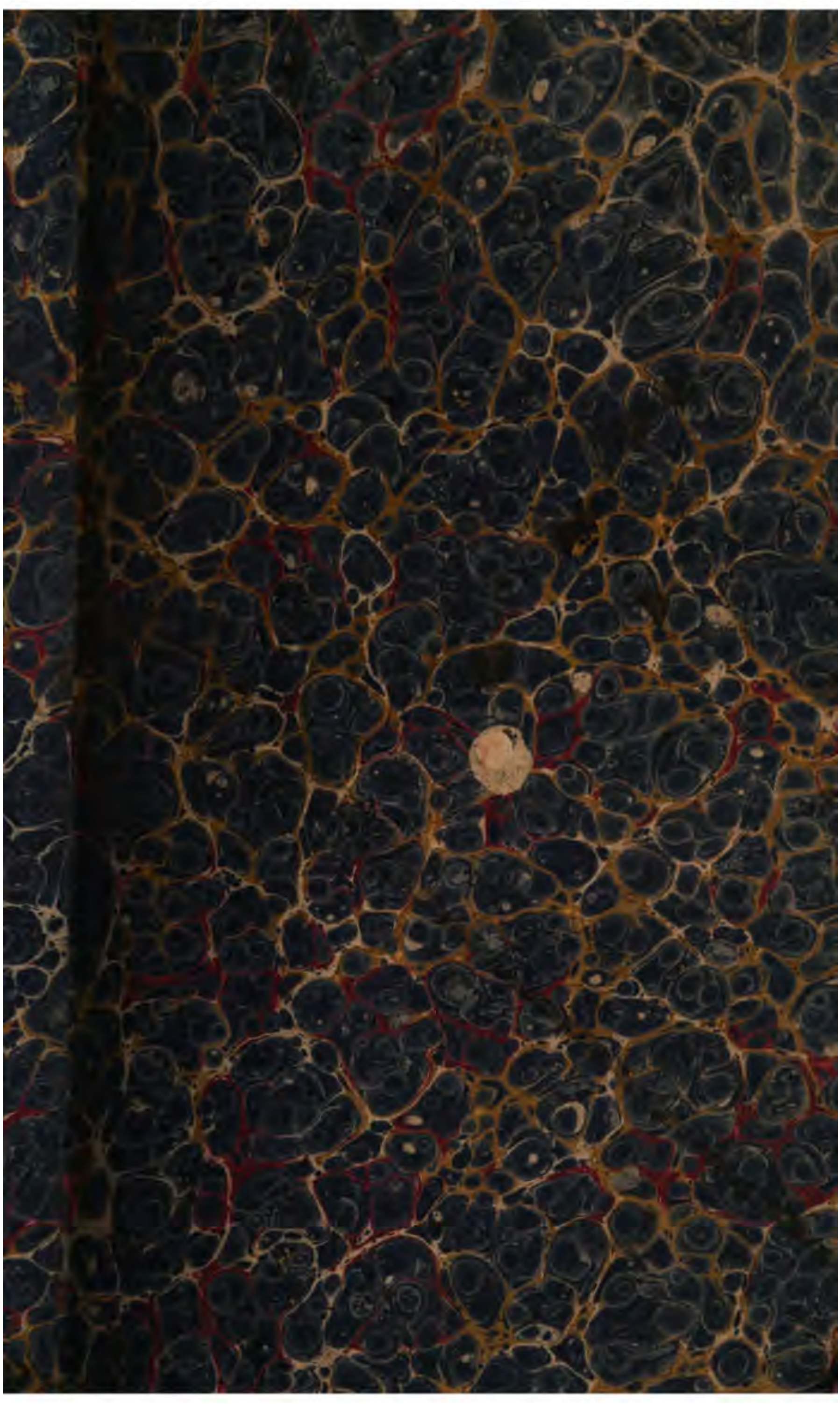

Google






Vet. Fr. III B. 2807
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
ZAHAROFF FUND



ŒUVRES DE BERNARD,

SEULE ÉDITION COMPLÈTE.

T. II.

ŒUVRES DE BERNARD,

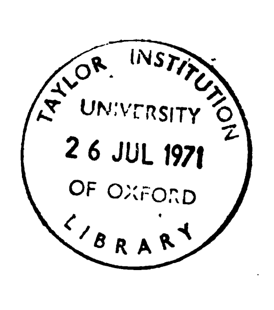
SEULE ÉDITION COMPLÈTE,

Et la première faite sur les Manuscrits Autographes de l'Auteur, la plupart Inédits.

Ma main te grave en traits de feu
L'Amour que j'ai senti de même.
Épître a Galatée.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez F. Buisson, Imprimeur-Lib. rue Hautefeuille, N°. 20.
An XI. (1803.)



ERRATA.

DU TOME SECOND.

PAGE 152, *vers* 16, Tout ce que Londres à pour eux enfanté;
lisez : tout ce que Londre, etc.
Page 170, *vers* 20, Sommeil, fais donc ce que tu dois;
lisez : ce que tu doi.
Page 171, *vers* 6, Moi, dormir! folle illusion!
lisez : vaine illusion!
Page 240, *vers* 21, Sur la double scène.
Effacez ce vers.
Page 291, *vers* 10, Ma main grave d'un trait de feu;
lisez : Ma main te grave en traits de feu.
Page 291, *vers* 14, Tu veux, d'une ame active;
lisez : Tu veux, d'une ame plus active.

II

AVERTISSEMENT
SUR ELMIRE.

Cette Pièce fut présentée en l'an IX au Théâtre Français sous le voile de l'anonyme. Sur les observations auxquelles elle donna lieu, elle fut réduite en trois actes.

Le premier, composé des Scènes 6, 7 et 8 du premier Acte; un court Monologue de Lucette, en cinq vers, et les Scènes 4, 5 et 6 du second Acte.

Le deuxième Acte comprenait les Scènes 1, 2, 3 du troisième Acte, et les 1, 2, 3 et 4 du quatrième Acte.

Et le troisième Acte comprenait les Scènes 1, 2, 3, et la fin des Scènes 8 et 9 du cinquième et dernier Acte.

L'examen suivant en fut le résultat.

EXAMEN D'ELMIRE,

EN TROIS ACTES,

Par le Théâtre Français, en Frimaire An IX.

UNE femme aimable, spirituelle, désespérant de fixer la constance dans le mariage, préfère un amour platonique, indépendant des sens, à l'hymen, que Dorante, qu'elle aime, et dont elle est aimée, lui propose, dans la persuasion où il est, que cet amour ne suffit pas pour être heureux. — Elle se refuse enfin à cet hymen vainement sollicité, et offre de vivre, on ne sait trop comment (*a*), avec Dorante,

« Assuré de son cœur, maître dans sa maison ».

Dorante aime cette Elmire, mais aime encore plus la possession de sa femme. Heureusement il lui a fait adopter une jeune personne, qui n'a que seize ans, et s'appelle *Lucette*, infortunée, qui n'a qu'une tante, madame Dorbac, peu riche

(*a*) Que veut dire, *on ne sait trop comment*, puisque l'on convient qu'elle est platonicienne ?

elle-même, et qui trouve un mari pour sa nièce qu'elle veut établir. Les refus d'Elmire, ouvrent les yeux de Dorante sur ceux de Lucette, jeune innocente, qui ne demande pas mieux que de se marier. Il n'en faut pas davantage pour donner de la jalousie contre Dorante, à sa rivale, qui offre tout son bien à la jeune Lucette, pour épouser le parti que sa tante lui propose ; mais il n'est plus temps (*b*), Lucette aime Dorante autant qu'elle en est aimée. Elle veut l'épouser, puisque Dorante lui propose un hymen qu'Elmire a refusé.

Elmire, alors aussi généreuse qu'elle pouvait en être jalouse, lui dit :

Vous qu'il faut que j'estime. . . . (*c*). . .
Vous refusiez mes biens pour prendre un autre époux :
Je vous fais maintenant, *d'une ame différente*,
Offre des mêmes biens pour épouser Dorante.

Dorante, aussi magnanime, s'écrie :

(*b*) Il y a, je crois, erreur : il me semble que Lucette alors ne veut pas épouser ; elle offre de se sacrifier, et provoque ainsi les mouvemens de générosité qui suivent.

(*c*) Pourquoi supprimer

En mourant par vos coups ?

Voici le motif et le terme conditionnel en quelque sorte de son offre.

Cet hymen ne peut être, et *je romps tous ses nœuds*,
S'il fait votre malheur.

Elmire répond :

Dorante je le veux.....

Elle termine enfin, pour le dénouement, par dire (*d*) :

Oui, j'avoue en ce jour,
Que, dupe de l'esprit, j'ai mal connu l'amour.

Tel est le plan de cette Comédie, où il ne manque qu'un peu plus de connaissance du caractère des femmes, pour faire passer tout ce que ce dénouement peut avoir en soi d'invraisemblable et de peu naturel.

Voltaire a dit :

— « L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ;
» La femme l'est même avant que d'aimer. »

Mais lorsqu'elle aime une fois, elle ne cesse point d'être jalouse, aussi facilement ; et le sacrifice est peut-être au dessus de ses forces, ou du moins il ne s'opère pas sans de grands combats,

---

(*d*) Pourquoi supprimer

Confessant l'erreur qui fit mon injustice,
Vous m'en voyez punie, et j'avoue en ce jour, etc.

Ceci prouve que l'offre de ses biens, non acceptée, est

quelle que soit sa générosité (*e*). D'ailleurs, il y a peut-être un peu d'ingratitude à jouer en pareil cas un amour aussi désintéressé, quoique Dorante se refuse à profiter de la générosité d'une amante au-dessus de tout intérêt personnel. C'est un beau rôle, au surplus, pour honorer un sexe qui mérite encore plus de sacrifices qu'il ne doit en faire pour nous.

L'Ouvrage a un autre défaut, sur-tout dans l'exposition; c'est qu'il n'est pas exempt d'une sorte d'indécence dans l'expression, lorsque Dorante insiste tant sur le besoin de satisfaire *les sens*, et la passion de l'amour qu'il ne conçoit pas sans eux.

De pareilles Scènes demandent plus d'art et de délicatesse que l'Auteur n'en a mis; et nous ne sommes plus au temps où Molière traitait un

---

aussi, en quelque sorte, une réparation d'une tyrannie exercée pendant

.... Dix ans de soins, d'attente, de soupirs.

(*e*) Ici, les Auteurs de l'Examen ont, je crois, parfaitement raison; et Elmire, prenait un peu trop vîte son parti dans la pièce, réduite en trois Actes : ce défaut n'existe pas dans l'original, puisqu'elle se retire dans son appartement, pendant deux ou trois scènes, avant de confesser qu'elle méconnut l'amour.

peu crûment la matière dans ses *Femmes Savantes* (*f*). Au surplus, les rôles des deux Rivales, en opposition, sont aussi ingénieux qu'agréables.

(*f*) On ne veut pas retracer ici ce qui a été dit tant de fois et par-tout. Qu'est-ce que les mœurs ont gagné à tant de délicatesse dans l'expression? et où nous conduira cette délicatesse si elle continue de s'accroître? Serait-ce donc, avec raison, que les Comédiens diraient avec Voltaire :

Oh! nous aimons bien mieux la grave Comédie,
Où l'on instruit toujours, où jamais on ne rit,
Où Sénèque et Montaigne étalent leur esprit,
Où le Public enfin bat des mains et s'ennuie.

Laissons l'Auteur se défendre tout seul; il a dit lui-même dans son Epître à ses vers :

Survint le goût, sage réformateur,
Qui n'admit plus qu'un langage sévère;
Mais sur les jeux de la gaieté légère,
Trop loin, peut-être, il porte sa rigueur.

Quant au fonds de la pièce, il est aisé de voir qu'il est pris de ces vers :

Otez les sens, tout amour est détruit, etc.

C'est le principe de l'Art d'Aimer mis en action.

Chastes beautés, filles du sentiment,
Si vous aimez sans trouble et sans tourment,
Cette tendresse, égale, confiante,

Celui de Lucette est naïf et intéressant. Mais la Comédie Française ne peut admettre cet Ouvrage, même à la lecture; parce que, si le fond en est ingénieux, l'ensemble et la manière dont il est traité ne sont pas assez réfléchis, assez soignés, assez bien combinés avec la décence théâtrale, dont la Scène Française ne peut plus s'écarter, sans que le Public n'en appelle à une Critique sévère que les Maîtres de l'Art lui ont appris à exercer par leurs défauts même.

On doit au surplus à l'Auteur de cet Ouvrage des encouragemens, dont il peut profiter pour le corriger, ou en faire de meilleurs à l'avenir. Il

---

Sans doute opère une faveur touchante;
Mais ce goût vain, content d'un vain retour,
Cet amour pur, n'est point du tout l'amour.

On pourrait encore voir une des sources où Bernard a puisé le caractère d'Elvire, dans ce passage de Labruyère : » Il y avait à Smyrne une fille qui s'appelait *Emire*, etc. » *Caractères. Chap. des Femmes.*

Les personnes qui, par système, cherchent les Auteurs dans leurs ouvrages, s'imagineront peut-être trouver Bernard dans le personnage de Dorante; mais il est à croire qu'il ne rencontra malheureusement pas de Lucette, puisque, comme nous l'avons vu dans la Notice sur sa vie, il mourut célibataire.

doit sur-tout épurer son style, le châtier davantage, et se défier d'une facilité dangereuse qu'on prendrait pour de la faiblesse plutôt que du talent. Le sien, car il en a, doit être plus exercé dans l'Art Dramatique qu'il n'a pas encore assez étudié, mais auquel il nous semble très-propre sous beaucoup de rapports.

ELMIRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

ET EN VERS.

PERSONNAGES.

ELMIRE.

LA MARQUISE, Sœur d'ELMIRE.

LUCETTE, confiée à ELMIRE.

LA BARONNE, Tante de LUCETTE.

DORANTE, Amant d'ELMIRE.

LE BARON, Amant de la MARQUISE.

LE MARQUIS, autre Amant de la MARQUISE.

MARTON, Suivante de la MARQUISE.

LORET, Poëte.

Un Musicien et sa Suite.

Plusieurs Laquais.

ELMIRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, MARTON.

MARTON.

Madame va sonner; il faut que j'entre.

LE BARON.

Attends,
Secourable Marton, demeure, il n'est pas tems;
Laisse encor reposer ta perfide maîtresse;
Elle a besoin, crois-moi, du repos qu'on lui laisse:
L'ingrate, cette nuit...

MARTON.

Eh bien! qu'a-t-elle fait?

LE BARON.

Rien ; sa conduite est belle ; et j'ai tort en effet.
Ah ! dieux ! ... elle est rentrée ici de fort bonne heure?

MARTON.

Sans doute ; il n'était pas jour encore, ou je meure.

LE BARON.

Le marquis la menait ?

MARTON.

Lui-même.

LE BARON.

Et galamment
Il est ici monté ?

MARTON.

Pour causer un moment.

LE BARON.

Elle était enchantée ?

MARTON.

Il est vrai que madame
Ne me parut jamais si contente dans l'ame.
Elle a parlé de vous.... Quel crime est donc cela?

LE BARON.

La cruelle !

MARTON.

De quoi vous plaignez vous donc là ?

LE BARON.

Du tour le plus sanglant ; l'ingrate me tourmente
Pour lui donner chez moi quelque fête galante.
Le jour pris et venu, j'assemble tout Paris,
Les plus chers cuisiniers, les plus fins beaux esprits,
Voix, cors-de-chasse, acteurs ameutés par miracle,
Un artifice exquis, avec tout son spectacle,
Illumination, bal, banquet et concert,
Tout est prêt, on attend, on éclaire et l'on sert ;
Madame ne vient point ; et tandis que j'enrage,
J'apprends que le marquis, pour comble de l'outrage,
La retient à souper en petite maison :
C'est l'excès de la honte et de la trahison.

MARTON.

Malgré cela, pourtant, ma maîtresse vous aime.

LE BARON.

Et moi, je la déteste ; et je viens ici même
Rompre avec elle.

MARTON.

Non, vous en seriez le sot.
Un caprice viendrait, vous seriez pris au mot.

LE BARON.

Ah ! tant mieux ; c'est à quoi mon ame est toute prête.

MARTON.

Non, monsieur le baron, vous perdriez la tête.
Vous l'aimez trop, vous dis-je : il faut vous modérer.
Le plus épris toujours doit le plus endurer.
Ma maîtresse, il est vrai, peut être un peu coquette;
J'avoûrai qu'elle est jeune, imprudente, indiscrette;
Mais, malgré ses défauts, je vois qu'elle est enfin,
Vive, sans passion, coquette sans dessein,
Aimant l'air du plaisir, plus que le plaisir même.
Sur le marquis déjà votre erreur est extrême;
Son hommage l'amuse et lui plaît sans amour.
Il est galant, aimable, il est homme de cour;
Le bruit qu'il fait, ses airs, ses ridicules même,
Ont un prix qui la touche, ont un charme qu'elle aime.
Étranger parmi nous, et nouveau débarqué,
Votre amour au bon coin ne peut être marqué.
Soyez fat, étourdi, peu discret, infidèle,
Et par de tels appas enchantez une belle.
Dans votre passion grave et contemplatif,
Devenez fou, léger, entreprenant, actif.
Pour vous mettre à ce ton, je vois beaucoup à faire.

LE BARON.

Ah! ma chère Marton, apprends-moi donc à plaire;
Donne-moi tes conseils, je m'abandonne à toi :
Sur l'amour du marquis sur-tout, rassure-moi.
Sur bien d'autres sujets j'ai besoin qu'on m'instruise.
Elmire, cet esprit, sœur de notre marquise,

Loge avec elle ici ; j'ai besoin de savoir
Le crédit que sur elle Elmire peut avoir.

MARTON.

Point. C'est une amitié qui fait qu'on se tolère.
Diversité de goût, d'humeur, de caractère ;
L'une à tous les plaisirs se livrant à la fois,
D'une veuve coquette exerce tous les droits ;
L'autre, pour être libre, au célibat fidelle,
Fuit tout engagement et paraît n'aimer qu'elle.
L'esprit, les nouveautés, les intrigues du tems,
Sont au lieu de l'amour ses plus doux passe-tems :
Tout son bonheur consiste à faire parler d'elle.
C'est pour y parvenir, qu'à sa cour elle appelle
Étranger, courtisan, duc, ministre, prélat ;
Tout ce que la faveur marque d'un peu d'éclat.
Un acteur qui débute, un violon qui passe,
Est envahi par elle ; il faut qu'elle s'en lasse.
Voilà tous ses entours, et malgré ce qu'on dit,
Je trouve que sa sœur a cent fois plus d'esprit.
Eh ! qu'elle a bien aussi l'air d'être plus heureuse !
Depuis un temps Elmire est beaucoup plus rêveuse ;
Dorante, son ami, la voit assidûment ;
Cet ami peut fort bien devenir son amant.
Ah ! que je voudrais voir rougir sa pruderie
Du trait dont elle fait tant de plaisanterie ;
La découverte est belle, et j'en aurai l'honneur.
Vous, monsieur le baron, courage, prenez cœur ;
Vous parviendrez ; on sonne, et j'entends qu'on m'appelle.

LE BARON.

Attends, je veux encore un conseil de ton zèle;
Aime-t-elle les vers ta maîtresse?

MARTON.

Là, là...
En faites-vous? Pourquoi me dites-vous cela?

LE BARON.

Si j'en fais? Non.

MARTON.

J'entends; mais vous en faites faire.

LE BARON.

Tu l'as dit.

MARTON.

Et quelle est la muse mercenaire?

LE BARON.

Un auteur excellent, un homme tout divin,
Le poète Loret.

MARTON.

Ah! le plat écrivain!

LE BARON.

Il est pourtant vanté.

MARTON.

Des gens de votre espèce.
Je sais que de vous tous, c'est le bureau d'adresse;

Pour

Pour mylords et barons, cet homme est un trésor:
Guide, interprète, ami, confident, pis encor;
Il fréquente avec vous, jeux, théâtre, coulisse,
Dîne chez l'excellence, et soupe chez l'actrice.
L'on dit qu'il fait des vers, non, trop bête, en effet;
Il lit, débite, et vend les vers qu'un autre a fait.
D'un auteur petit-maître, autrefois secrétaire,
Il s'est fait éditeur, colporteur littéraire,
Chiffonnier bel-esprit, plat bouffon, bas-valet,
Du reste un peu fripon, voilà votre Loret.

LE BARON.

Je le crois; mais Marton, c'est un mal nécessaire.

MARTON.

A Paris? eh! monsieur, qu'en avez-vous à faire?
L'étranger florissant y triomphe aujourd'hui.
Qu'il paraisse, on ne court, on ne fête que lui:
Parfois, il est pourtant, n'en déplaise à la mode,
Gauche, entrepris, maussade, ennuyeux, incommode;
Travaillant sa mémoire au défaut de l'esprit;
Embrouillant ce qu'il sait, bredouillant ce qu'il dit;
Mais sur un bon banquier, son mérite se fonde.
Il sait jouer et perdre, il mène tout le monde;
C'est un homme charmant, adoré. Quant à vous,
D'un œil bien différent on vous voit parmi nous.
Mon éloge serait égal à ma satire:
Mais votre Apollon vient, monsieur, je me retire.

SCÈNE II.

LE BARON, LORET.

LE BARON.

Cher ami, qu'à propos tu viens à mon secours !
Je t'attendais.

LORET.

Eh bien ! comment vont les amours ?

LE BARON.

Fort mal. Je suis jaloux, et j'ai trop lieu de l'être.

LORET.

Seigneur baron, tant pis ; je vous ferai connaître,
Que ce vieux sentiment ne sied plus à l'amour :
Vous prendrez, s'il vous plaît les mœurs de ce séjour.
D'un empire autrefois sévère et tyrannique,
Les amours en ce temps font une république,
Où tout sujet est libre et jouit de ses droits,
Où la beauté se donne elle-même ses lois.
Votre belle est coquette, eh ! c'est ce qu'on adore ;
Son cœur est pris, tant mieux, vous le prendrez encore ;
Sans doute qu'avant vous un autre y parviendra,
Mais il faut qu'elle change, et votre tour viendra.
Je vois que le marquis songe à vous faire injure ;
Mais c'est un fat borné, qui n'a que la figure.

J'ai du crédit ici, je vous ferai valoir;
Vous pouvez tout, vous dis-je, et n'avez qu'à vouloir.
Vous êtes beau, bien fait, jeune et frais, mis à peindre:
Encor quelques façons, et c'est vous qu'on doit craindre.

LE BARON.

Mais ces vers, cher Loret, sont-ils faits?

LORET.

Un moment:
Je dois à votre goût un avertissement.
Ces douloureux enfans de nos muses plaintives,
Vers, sonnets, madrigaux, fadaises fugitives,
Ne sont plus à la mode, et ce goût suranné
Des caillettes de Lille est même abandonné.
Les rapides succès de la galanterie
Souffriraient des longueurs de la triste élégie.
Amant d'une coquette, allez, dès le matin,
Porter à sa ruelle un couplet libertin.
D'un scandale arrivé chantez la parodie;
La satire pour l'ame est une maladie.
Par quelques traits méchans faites-vous applaudir;
Il faut piquer le goût au lieu de l'affadir.
Dites que le marquis, malgré son étalage,
Rend son jeu plus suspect encor que son courage:
A votre belle veuve, allez, tout en douceur,
Dire beaucoup de mal de sa très-chère sœur;
Démasquez son intrigue avec certain Dorante,
Ce sage prétendu, qu'il faudra que je chante;
Qui Sénèque le jour, et Pétrone la nuit,

N'est qu'un franc débauché, dont l'air faux nous séduit.
Nouvellement de lui je sais ce qu'on publie,
Et qu'à l'insu d'Elmire il entretient Julie.

LE BARON.

Chez Elmire, à propos tu dois me présenter.

LORET.

Oui, cette école est bonne, il en faut profiter.
Je l'ai formée, elle est de compagnie exquise;
C'est encore un moyen de voir votre marquise.
L'embarras que je vois, est de vous ménager
Une Marton qu'elle a, pour nous faire enrager;
Babillarde pécore, impudente soubrette,
Vendue au plus offrant, et trompant qui l'achète;
Telle qu'en cette affaire, il vous en coûtera
Plus cher que pour vous mettre en fille d'opéra.

LE BARON.

Il n'importe, il le faut; envisage, étudie
Le moyen d'assurer le bonheur de ma vie;
Exerce en ma faveur le talent précieux,
Ce don surnaturel que tu reçus des cieux;
Ma fortune est à toi.

LORET.

L'offre est peu nécessaire;
Des enfans des neuf sœurs, la gloire est le salaire.
On vient, c'est le marquis; n'en soyez point troublé.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE BARON, LORET.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est toi, mon baron ; parbleu, je suis comblé !
Il m'est doux, si matin, de voir en sentinelle
Un galant étranger aux portes d'une belle.
Tu nous apprends à vivre. Est-il jour? dis un peu ?

LE BARON.

En attendant ici, tu le sauras.

LE MARQUIS.

Parbleu,
Qu'elle dorme ; il se peut, sans que je m'en étonne ;
Le sommeil sera long, car la nuit était bonne.

(*Apercevant Loret qui lui fait de grandes révérences.*)

Ah ! mons Loret, bonjour. On eût voulu t'avoir :
Où diable te tiens-tu ? j'ai cherché tout le soir.
Nous étions peu, l'abbé, mylord et la marquise,
Le commandeur, Célinte, avec la Cidalise,
Moi, sept en tout ; ma foi, nous avons détaillé
Le souper le plus fin et le plus travaillé.
Notre marquise était d'une joie ineffable.
Trente espèces de vin ont fait durer la table.
On a bu, ri, chanté: pour prendre l'air enfin,

Chacun s'est allé perdre au fond de mon jardin;
J'ai reconduit ici la marquise, et je gage
Que tu n'as pas du temps fait un si bon usage.

LE BARON.

Non, certes; et je puis même ici te découvrir
Que tout ce beau détail m'importune à mourir.
La marquise pouvait, par raisons suffisantes,
Donner la préférence à tes fêtes galantes;
Il était juste au moins, pour nous tous accorder,
De me faire l'honneur de me contremander.

LE MARQUIS.

Comment?

LE BARON.

Tandis qu'hier elle était si contente,
Vous étiez dans la joie, et j'étais dans l'attente;
L'impromptu valait mieux qu'un souper convenu;
Mais un tel procédé fait bien d'être connu;
On s'y tiendra.

LE MARQUIS.

Baron, ma surprise est extrême;
Crois que je l'ignorais; la marquise elle-même,
N'en a pas dit un mot; c'est un oubli cruel,
Impardonnable, affreux; on ne vit rien de tel.

LE BARON.

On fait bien, en tel cas, d'ignorer ou de feindre.

LE MARQUIS.

Je ne feins point; je dois l'accuser et te plaindre :
C'est une horreur. Aussi, que ne me parlais-tu?
Nous aurions évité tout ce mal-entendu,
Et nous conciliant comme de belles ames,
Rassemblé nos amis, nos soupers et nos femmes.

LE BARON.

Cet accord est, je crois, difficile entre nous.

LE MARQUIS.

Un tel projet au moins n'est-il pas d'un jaloux.

LE BARON.

Mais d'un avantageux autant qu'on puisse l'être.

LE MARQUIS.

Ma foi, la vérité me force à le paraître;
Car enfin, mon baron, juge qui de nous deux
Doit en un jeune objet allumer plus de feux?
As-tu du cœur français cette étude profonde,
Les finesses, l'esprit, l'air et le ton du monde;
Ce babil imposant, ce brillant entretien,
Qui persuade tout, quoiqu'il ne dise rien?
Qui t'eût donné ces airs, ce tour net et facile,
Qu'on ne prend qu'à la cour, quoi qu'en dise la ville?
Sais-tu pour y venir ce qu'il m'en a coûté?
Sais-tu depuis quel tems, martyr de la beauté,
M'essayant, à l'envi, sur la blonde et la brune,
Je feins d'en aimer dix, sans brûler pour aucune;

Et par quel art enfin, sans risquer un affront,
J'ai su mener à bien dix conquêtes de front?
Aussi, me suis-je fait une liste assez belle,
Où chaque jour s'inscrit quelque beauté nouvelle.
Je combats aujourd'hui dans les champs que tu vois:
A la marquise enfin je veux donner des lois.
Laisse, baron, suspends l'effet de tes mérites:
Quoiqu'étranger ici, tu nous plais, tu profites;
Poursuis, prends mes conseils, hante la cour, vois-moi;
On pourra faire un jour quelque chose de toi.

LORET.

Je suis émerveillé de tant de belles choses.
Ah! monsieur le marquis.

(*Il lui baise les mains.*)

LE MARQUIS, *au Baron.*

Réponds-moi si tu l'oses.

LE BARON.

Non, je suis trop surpris de tout ce que j'entends:
Et ce sont là, grands Dieux, les Céladons du tems!
On est fait comme il dit, et l'on trouve des femmes!
Mais tu te peins, marquis, de couleurs trop infâmes;
Pour te déshonorer ne prends pas tant de soin:
Le ridicule est vice en le portant si loin.
Malgré tous tes discours, malgré mon ignorance,
Du sexe, comme toi, crois-tu donc que je pense?
Est-il dupe à ce point? est-il assez borné,
Pour être à tes pareils sans honte abandonné?

Des folles, que tu dis, je sais qu'il s'en rencontre;
Mais, marquis, on les compte, on les cite, on les montre.
Et c'est un bel honneur qu'il en résultera,
D'avoir ce qu'un tel eut, ce qu'un tel autre aura.
Si quelqu'une plus sage, est pourtant assez folle
De te céder, est-il un plus perfide rôle
Que celui de trahir des mystères cachés,
Où sa gloire, où ses jours sont souvent attachés?
Ta liste est une horreur, un excès de licence,
Monument du mensonge et de l'impertinence:
Pour faire un tel journal, je te crois trop d'honneur.
Quant aux leçons, marquis, de ton art suborneur,
Je t'en quitte, et renonce à ta pénible étude:
Tu te fais du plaisir le tourment le plus rude.
Quel travail, en effet, que de soins, que d'égards,
Pour vaquer aux devoirs de ton sérail épars!
Paresseux, et borné dans un autre système,
J'aime et veux posséder un seul objet qui m'aime:
Quelqu'étranger qu'il soit, voilà mon goût; ainsi
Je veux de mon amour voir le sort éclairci.
Parais dans ton brillant aux yeux de la marquise;
Moi, je lui ferai voir mon amour, ma franchise;
Nous verrons qui de nous enfin l'emportera.
Si son cœur te choisit, son choix me guérira.
J'ai répondu.

LE MARQUIS.

Fort bien.

LORET.

Mais, très-bien.

LE MARQUIS.

Comment diable;
Tu t'es fait un grand fond de morale.

LORET.

Admirable.

LE MARQUIS.

Pérore ainsi toujours, et l'on t'estimera.

LE BARON.

Reste aussi ridicule, et l'on te sifflera.

LE MARQUIS.

Je plairai, je m'en moque; entrons chez la marquise.

LE BARON.

Allons; en la voyant, que faut-il que je dise?

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LORET.

LORET, *arrêtant le Marquis.*

MONSIEUR, un mot.

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'est-ce? monsieur l'auteur.

LORET.

Le ciel, dans tous les tems, vous fit mon protecteur.

LE MARQUIS.

Passons.

LORET.

Je vous connais le meilleur goût de France.

LE MARQUIS.

Après.

LORET.

Il est en vous un don par excellence.

LE MARQUIS.

Je le sais.

LORET.

Quand le ciel par ses dons abondans
Embellit le dehors, vous meublez le dedans.

LE MARQUIS.

Loue, et fais vîte.

LORET.

En vous tout mon espoir se fonde.
Votre belle marquise a tout l'esprit du monde;
Vous avez tout pouvoir sur cet esprit.....

LE MARQUIS.

Au fait!

LORET.

C'est de lire à tous deux l'ouvrage que j'ai fait.

LE MARQUIS.

Tu vas nous ennuyer de quelque rapsodie.

LORET.

C'est un drame excellent, c'est une comédie,
Un morceau neuf, qui doit vous plaire assurément.

LE MARQUIS.

Depuis un tems, mon cher, tu tombes diablement.

LORET.

C'est cabale.

LE MARQUIS.

A coup sûr.

LORET.

Pour nous faire la guerre,
Les acteurs, aujourd'hui, font pis que le parterre.
Leur intérêt eût dû nous les avoir soumis;
Mais *Rome, dans son son sein, nourrit ses ennemis.*
Vous en imposerez à ce peuple indocile;
De la marquise aussi le crédit m'est utile:
Par votre jugement si je suis avoué,
Avant la fin du mois je puis être joué.

LE MARQUIS.

Joué, sifflé, tombé. Soit: dès ce soir, chez elle

Nous jugerons Loret et sa farce nouvelle.

(Il le quitte et revient.)

Ah ! j'oubliais encor de te parler..... Dis-moi,
Vois-tu toujours Elmire ?

LORET.

Oui, monsieur, je la vois.

LE MARQUIS.

Tu sais donc que chez elle est une jeune fille,
Jolie, à ce qu'on dit.

LORET.

Oui vraiment, très-gentille.

LE MARQUIS.

Tu la connais ?

LORET.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Tu peux l'entretenir ?

LORET.

Quand je veux.

LE MARQUIS.

Bon !

LORET.

Voyons, ou vous voulez venir ?

LE MARQUIS.

Elle est jeune, elle est belle, on en parle, on l'admire;
Tu crois bien que j'aurai quelque chose à lui dire.
J'ai pensé que tes soins pourraient me préparer
L'occasion.....

LORET.

Monsieur, qu'osez-vous dire?
Cette Lucette...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LORET.

Fait l'espoir de ma vie.
Je l'aime.

LE MARQUIS.

Et de te plaire a-t-elle quelqu'envie?
T'adore-t-elle?

LORET.

Eh! mais je débutais fort bien;
En formant son esprit, je l'amusais du mien,
Quand ce monsieur Dorante en a pris de l'ombrage;
Et je ne la vois plus sans danger.

LE MARQUIS.

C'est dommage.
Nous verrons s'il sera pour moi si dangereux.
Attends, veille toujours au succès de mes feux.

J'ai dans cette maison quelque soin qui m'arrête ;
Je marquerai l'instant de cette autre conquête.
Adieu.

SCÈNE V.

LORET.

Voyons Elmire, elle est à ménager ;
A soutenir ma pièce, il faudra l'engager :
Si mon livre paraît, je veux qu'elle en débite.

(*Apercevant Dorante.*)

Mais je la vois..... Jamais cet homme ne la quitte.
Son aspect m'importune ; évitons son abord.
Ces gens sont bien ensemble, ou je me trompe fort.

SCÈNE VI.

ELMIRE, DORANTE.

ELMIRE.

Mais vous êtes donc fou ? Dorante.

DORANTE.

Non, madame ;
J'ai dû vous découvrir jusqu'au fond de mon ame,

Sur mes projets encor je dois vous prévenir ;
A vos froideurs enfin je ne puis plus tenir.

ELMIRE.

Je ne vous connais plus ; votre humeur est extrême.

DORANTE.

J'ai tort.

ELMIRE.

Quand on vous dit, Dorante, qu'on vous aime,
Que vous faut-il ?

DORANTE.

Oh ! rien ; je suis désespéré :
Avec un *je vous aime*, on croit tout réparé.
Je vous déclare donc, trop singulière amante,
Que cet état douteux, me gêne et me tourmente.
Après dix ans de soins, d'attente, de soupirs,
J'ai cru pouvoir, sans honte, expliquer mes désirs ;
Sur-tout, lorsqu'allumant le feu le plus honnête,
L'amour, avec l'hymen, marche à votre conquête.
Par des prétextes vains, trop long-tems retenu,
Ma patience est lasse, et le tems est venu.
Elmire, il faut qu'un mot m'enchaîne ou me dégage :
Approuvez mon départ, ou notre mariage.

ELMIRE.

Dorante, en vérité, vous êtes sans raison ;
Assuré de mon cœur, maître dans ma maison,
Par estime assortis, liés sans esclavage,

Le

Le calme de nos goûts ne craint aucun orage ;
Sans les soins de l'amour nous vivons, comme amans,
A l'abri des dégoûts, sans peur des changemens.
Par un nœud si durable, attachés l'un à l'autre,
Dites-moi, quel bonheur est plus doux que le nôtre?

DORANTE.

Celui de deux époux qui joindraient à cela
Des transports, des plaisirs, que je ne vois point là;
Un commerce plus vif, une certaine aisance,
Et cette intimité qui fait la confiance.
Je suis libre avec vous; mais tout ce que je voi,
D'un feu séditieux m'embrase malgré moi.
Vous êtes jeune, Elmire, et je le suis encore;
Je ne vois point sans trouble un objet que j'adore,
Et n'ai point eu du ciel, pour braver vos appas,
Cette étrange froideur que je ne conçois pas.
J'ai beau, par mes discours, vous échauffer la tête,
Votre esprit me repousse, un ton glacé m'arrête;
Et ce dégoût enfin, cette obstination
Me fait douter encor de votre passion.

ELMIRE.

Et la vôtre, Dorante, à mes yeux singulière,
Paraît aussi tenir bien fort à la matière.
Qui de nous, je vous prie, aime plus tendrement?
Vous, borné tout aux sens; moi, toute au sentiment;
Un intérêt grossier fait votre amour extrême;
Rien n'altère le mien, c'est Dorante que j'aime.

Je sais que je contrains vos désirs véhémens;
Mais que si je cédais à vos emportemens,
Vous sentiriez bientôt, dans votre flamme heureuse,
De la possession l'épreuve dangereuse:
Je vous perdrais, Dorante, en me donnant à vous.

DORANTE.

Voilà de ces raisons à me mettre en courroux.
Elmire, abandonnez ce préjugé vulgaire:
Que c'est détruire un goût que de le satisfaire.
Dans un cœur bien épris, plein d'un juste désir,
L'amour veut, pour durer, l'aliment du plaisir.
S'il est faible, il périt; il redouble au contraire
S'il est comme le mien et solide et sincère:
Faites-en donc l'épreuve, et je vous confondrai.

ELMIRE.

L'épreuve est délicate.

DORANTE.

Et je la soutiendrai.

Dois-je vous dire encor?

ELMIRE.

Eh bien! quoi?

DORANTE.

Que l'on cause..

ELMIRE.

De qui?

DORANTE.

De nous.

ELMIRE.

Les bruits me font si peu de chose?

DORANTE.

Oui, madame, je sais qu'il est tel préjugé
Sur lequel vous avez l'esprit fort dégagé;
Tel autre en même tems vous tient dans l'esclavage.
Je vous ai toujours vu fronder le mariage;
Et vous n'osez par honte y céder en ce jour.
Mais, fidelle au roman du platonique amour,
Vous traitez en grands mots le systéme de l'ame;
Vous sentez froidement je ne sais quelle flamme;
Et planant dans un ciel pur, vague, aérien,
Quittez le corps pour l'ombre, et le tout pour le rien.
S'il faut avec franchise expliquer sa pensée,
Votre sœur dans ses goûts me paraît plus sensée;
Je voudrais plus de choix, plus d'ordre en ses amours;
Mais elle aime en un mot comme on aima toujours:
Elle suit bonnement le penchant de nature,
Tandis que votre esprit la met à la torture.
Votre vertu sans doute a de quoi nous charmer;
Mais quand le ciel la donne il faut la faire aimer.

ELMIRE.

A vous voir contre moi cette chaleur extrême,

J'en perce le motif ; j'en rougis pour vous-même.
Eh bien ! si je ne puis vous faire un sort si doux,
Mariez-vous, monsieur. . . .

DORANTE.

Ciel ! que me dites-vous ?

ELMIRE.

Je vous le conseille, oui ; passez-en votre envie ;
Votre amitié, je crois, ne peut m'être ravie.
D'un sentiment plus calme enfin je jouirai :
Et vous possédant moins je vous conserverai.

DORANTE.

En donnant ce conseil peu délicat, peu tendre,
vous savez trop à quoi vous devez vous attendre,
Cruelle ! vous savez par quel étroit lien. . . . .
Que ne puis-je . . . ! Il suffit . . . J'y tâcherai.

ELMIRE.

Fort bien ;
Ainsi plus de départ : vous resterez, Dorante.

DORANTE.

J'ai quelqu'affaire encore : on m'écrit que la tante
De cette jeune enfant que vous logez ici,
La baronne d'Orbac arrive ces jours-ci ;
Elle amène un époux à sa nièce, et je pense
Que Lucette à l'hymen a moins de répugnance.
Vous ne lui gâtez pas l'esprit sur ce point-là ?

ELMIRE.

Elle est vraiment trop sotte; elle se mariera.

DORANTE.

Tant mieux; je lui vais donc annoncer la baronne.

ELMIRE.

Dînez-vous chez moi?

DORANTE.

Non.

ELMIRE.

Et si je vous l'ordonne?

DORANTE.

J'y dînerai, malgré l'ennui que je ressens
De vous voir héberger tant d'espèces de gens.
Des êtres rassemblés des quatre coins du monde:
Financiers, grands seigneurs, étrangers, tout abonde;
Et c'est, je vous le dis, s'ennuyer à grands frais,
Pour voir chez soi des gens qu'on n'y revoit jamais.

ELMIRE.

Eh bien, pour exercer votre ame dédaigneuse,
Ma liste est aujourd'hui du double plus nombreuse.
Je vous attends, Dorante.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

DORANTE.

Il serait un moyen
De réduire son cœur aux sentimens du mien.
Son empire lui plaît, sa vanité la pique;
A la rendre jalouse, il faut que je m'applique:
Par cette épreuve-là peut-être je l'aurai,
Ou pour une autre enfin, je m'en détacherai.
Mais, Lucette paraît..... Son état m'intéresse.

SCÈNE VIII.

DORANTE, LUCETTE.

DORANTE.

J'ai voulu vous parler, Lucette, et je m'empresse
A vous dire un secret qui vous plaira, je crois:
Votre tante m'écrit qu'elle arrive, et je vois
Que vous êtes l'objet d'un hymen qu'on projette.
Ouvrez-moi votre cœur, jeune et simple Lucette;
Votre sort va changer. De quel œil voyez-vous
L'instant qui vous soumet à la loi d'un époux?
Parlez.

LUCETTE.

Qui, mieux que vous, sans user de prière,

Doit exiger, monsieur, ma confidence entière?
Mon sort, en d'autres mains, m'aurait paru douteux;
Votre amitié s'en mêle, il ne peut qu'être heureux.
J'avoûrai qu'en secret dès long-tems je soupire,
De ne pouvoir compter sur les bontés d'Elmire;
Ayant si peu d'esprit près de l'esprit qu'elle a,
J'en sens le peu que j'ai s'évanouir par-là.
Un mot me déconcerte, et je suis peu surprise
Que tout lui semble en moi d'une extrême bêtise.
Je la crains, je me tais.

DORANTE.

Si bien que vous pourrez
La quitter sans peine?

LUCETTE.

Oui, quand vous l'approuverez.

DORANTE.

Tout le monde pourtant, qu'Elmire voit sans cesse,
Ce concours varié de gens de toute espèce,
Doit vous amuser.

LUCETTE.

Non, et je vois même ici
Des gens dont on devrait prendre plus de souci.
L'un de ses favoris, bien peu digne de l'être,
Par trop de libertés s'est fait à moi connaître;
Et j'essuie à regret, du matin jusqu'au soir,
Le chagrin de l'entendre et l'ennui de le voir.

DORANTE.

C'est Loret ?

LUCETTE.

C'est lui-même, et je n'ose m'en plaindre.

DORANTE.

Attendez la baronne : allez, cessez de craindre ;
Vous n'aurez pas long-tems ces dangers à courir.
Lucette, que votre ame est belle à découvrir !

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE BARON, MARTON, PLUSIEURS LAQUAIS.

LA MARQUISE, *suivie du baron, et achevant sa toilette.*

Allons, dépêchez-vous, Marton, je suis pressée.

LE BARON.

Vous ne m'écoutez point, et ma flamme offensée....

LA MARQUISE, *parlant toujours à Marton et à ses gens.*

Mes manches, ce ruban.

LE BARON.

Le marquis vous parlait,
Et vous lui répondiez.

LA MARQUISE.

Donnez ce bracelet:
Donnez donc.

LE BARON.

Une plainte est toujours indiscrette.

LA MARQUISE *à* MARTON.

Vous tiendrez-vous donc là..? Comme je serai faite!
J'arriverai trop tard, et je le manquerai.

LE BARON.

Madame....

LA MARQUISE.

En m'en allant, je les attacherai.
Finissez donc... Je parle à ma femme de chambre.

LE BARON.

Madame....

LA MARQUISE.

C'est affreux, comme vous sentez l'ambre.

LE BARON.

Vous en portez toujours, et je n'en eus jamais.

LA MARQUISE.

Quelqu'un!

UN LAQUAIS.

Me voilà.

LA MARQUISE.

Vous..., non...; cet autre laquais.

Portez à la duchesse; allez.

LE BARON.

Puis-je m'attendre...

LA MARQUISE.

Mais, revenez.

LE BARON.

Qu'enfin vous daignerez m'entendre?

Que vous....

LA MARQUISE.

Ce régiment sera donné sans moi.

Labranche est-il venu? Répondez.

MARTON.

Non... je croi.

LA MARQUISE.

Non, je crois. L'on ne fait, l'on ne dit rien qui vaille.

MARTON.

Le voilà.

LE LAQUAIS.

Monseigneur est parti pour Versaille.

LA MARQUISE.

L'ai-je dit...? Ai-je pu m'arracher de ces lieux?

Vous, Marton, tous mes gens, vous m'êtes odieux.

LE BARON.

Quand on passe les nuits, on manque ses affaires.

LA MARQUISE.

C'est ce qui doit, monsieur, ne vous importer guères.

MARTON *au* BARON.

Ne voyez-vous pas bien que vous l'importunez.

LA MARQUISE.

Il faut écrire... Allons, ce qu'il me faut... donnez...
Non... Laissez, le marquis fera mieux mon affaire.

LE BARON.

Ce marquis jour et nuit vous est fort nécessaire,
Madame, et je vois bien que je lui céderai.
Sortons; il fera beau quand j'y retournerai.

LA MARQUISE *le laisse aller et le rappelle.*

Baron.

LE BARON.

M'appelle-t-elle ?

LA MARQUISE.

Attendez.

LE BARON, *précipitamment.*

Ah! madame,
Se peut-il?

LA MARQUISE.

Vous partiez avec la mort dans l'ame;
Je n'aime point cela ; je suis bonne : restez.
Vous m'avez dit, baron, tout plein de duretés.

LE BARON.

Ah ! voyez le motif qui m'a fait vous déplaire.

LA MARQUISE.

Mais il faut à l'Amour pardonner sa colère.
Restons amis ; j'aurai besoin de vous, baron.

LE BARON.

Ah ! disposez.

LA MARQUISE.

Je sors, pour voir une maison.
Je voudrais six chevaux avec votre calèche.

LE BARON.

Je cours les ordonner.

LA MARQUISE.

Dites qu'on se dépêche.
Vous me suivrez au moins.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

Il est à nous encor.
J'ai bien cru cette fois qu'il prendrait son essor.
Vous ramenez les gens d'une manière étrange.

LA MARQUISE.

Ah ! ma chère Marton.

MARTON.

Vous soupirez ; qu'entends-je ?

LA MARQUISE.

Je m'étais fait un jeu de l'amour ; mais enfin...

MARTON.

Vous aimez.

LA MARQUISE.

J'en ai peur.

MARTON.

Las ! comme tout prend fin.
Adieu tous les plaisirs ; vous voilà comme une autre.
Aimez-vous le baron ? Quel caprice est le vôtre ?

LA MARQUISE.

Connaissant le marquis, est-ce à toi de chercher?

MARTON.

Oui dà ! Ces objets-ci peuvent se rapprocher.
Vous l'aimez donc là, bien ?

LA MARQUISE.

Ah! d'un amour extrême.

MARTON.

Très-sérieusement ?

LA MARQUISE.

Oui, tout autant qu'il m'aime.

MARTON.

Cet autant me rassure, et je ne crains plus rien.

LA MARQUISE.

Je te dis qu'il m'adore, et je le sais fort bien.

MARTON.

En ce cas-là, tant pis. Eh! bon dieu, que sera-ce
De tant d'adorateurs qui briguaient cette place?
Dans un juste équilibre autrefois maintenus,
Par d'égales faveurs ils étaient retenus:
Un choix va dissiper leur troupe toute entière;
Vous prenez un oiseau, vous perdez la volière.

L'un détaché, puis l'autre; un seul vous restera;
Et ce seul-là bientôt encor vous quittera;
Vous mourrez de douleur.

LA MARQUISE.

Non, tu prends trop d'alarmes.
Vois, Marton, vois mon sort rempli de plus de charmes.
Va, je saurai garder les cœurs que j'ai conquis.
Crois-tu que je m'enterre en prenant le marquis?
Si sa grâce me plaît, si j'aime sa personne,
Je cherche aussi l'éclat et le nom qu'il me donne;
Celui que j'ai me pèse et me fait mal au cœur:
A m'entendre nommer je prends une vapeur.
A l'abri d'un beau nom, j'en vois tant chaque jour,
Qui de femmes de rien se font femmes de cour.
Je veux l'être; et par-là, loin d'être ensevelie,
Je répands plus de fleurs sur ma route embellie;
J'aurai bien plus d'appas, ayant plus de crédit,
Et ma jalouse sœur en mourra de dépit.

MARTON.

Ah! vous me rassurez par ce beau plan de vie.
Elmire a, comme vous, quelque sorte d'envie
De se faire un état; mais plus obscurément.

LA MARQUISE.

Elle aimerait quelqu'un?

MARTON.

Dorante.

LA

LA MARQUISE.

Assurément?
C'est un vol qui m'est fait; mais je le lui pardonne.
S'il faut que jusques-là la prude s'abandonne,
J'en rirai. Je la vois; je veux l'entretenir.
Si le marquis paraît, qu'on le fasse venir.

SCÈNE III.

ELMIRE, LA MARQUISE.

ELMIRE, *donnant ses ordres, sortant de chez elle.*

Dépêchez-vous, sortez; qu'on aille, qu'on envoie:
Cherchez par-tout Dorante, il faut que je le voie.

LA MARQUISE, *à part.*

Je crois qu'on m'a dit vrai. Dieux! que d'empressement!
Bonjour, ma sœur. Peut-on vous faire compliment?

ELMIRE.

Un compliment à moi! Sur quoi donc, je vous prie?

LA MARQUISE.

J'en doute encor.

ELMIRE.

Mais, quoi?

LA MARQUISE.

Le public vous marie.

ELMIRE.

Le public est un sot; et je ne sais, ma sœur,
Comment on peut nommer l'écho d'un tel auteur.

LA MARQUISE.

Ah! pardon, je sais trop l'énormité du crime
De réduire si bas un esprit si sublime;
Aussi j'ai gagé contre, et je vous crois toujours
L'héroïque mépris des terrestres amours.
J'ai fait d'un pareil bruit sentir le ridicule;
Mais ce sot animal, ce public incrédule,
Jase toujours d'autant: Dorante, à ce qu'il dit,
Ne vient pas seulement pour faire de l'esprit.
Je sais que l'on a tort; mais l'on trouve à redire
Que si tard de chez vous Dorante se retire:
On médit à coup-sûr; mais on remarque enfin
Que Dorante chez vous entre un peu trop matin.
Ce n'est qu'un soupçon; mais l'on vous prend à partie,
Quand, lui chez vous, on dit que vous êtes sortie.
Le monde ainsi de vous médit avec noirceur,
Et moi je vous dis tout en charitable sœur.

ELMIRE.

Comme aussi vos écarts ont fait parler le monde,
En charitable sœur il faut que je réponde.

Sur de mauvais propos on m'impute un amant;
Mais pour un qu'on me prête, on vous en donne cent.
On dit même qu'aidant au commerce des autres,
Mille amours sont reçus sous les ailes des vôtres;
Et que ces longs soupers qu'on fait ici chez vous,
Sont l'espoir des amans et l'effroi des époux.
En effet, vous tenez une étrange assemblée
De blancs becs, d'étourneaux qui viennent par volée.
Quelle espèce de gens ici le jeu conduit!
Quel train à votre porte on fait toute la nuit!
Votre santé m'alarme avec cette conduite;
Votre fortune à rien doit être aussi réduite.
Vous vous perdez ma sœur, et d'amitié, je croi
Que vous pourriez très-bien prendre exemple sur moi.

LA MARQUISE.

De cet exemple-là, je crois qu'on me dispense;
Quoiqu'il soit beau, je sais, ma sœur, ce que l'on pense.
Cette foule d'amans que vous me reprochez,
Affichent moins d'amour qu'un seul que vous cachez.
On soupçonne du mal où l'on voit du mystère:
Moi, je vis au grand jour; tout un monde m'éclaire.
Je vois de la jeunesse en dépit des conseils;
La jeunesse m'amuse, on aime ses pareils.
J'ai du monde, et chez vous on voit une peuplade,
Un tas de beaux-esprits, aussi triste que fade.
Vous dînez, moi, je soupe, et crois qu'on peut choisir;
Vous dormez, moi, je veille, et m'en trouve à plaisir.
Vous consacrez vos jours à la philosophie,
Et de son pauvre esprit votre sœur se défie;

Et fesant peu de cas des savans entretiens,
J'aime à jouer gros jeu, quand vous dites des riens.
Vous noterez encor que, quoique mon aînée,
Je suis veuve et vous fille, et que ma destinée
Me permet un peu plus d'être ce que je veux.

ELMIRE.

Ah! soyez-le, madame, et comblez tous vos vœux:
Faites grand bruit, vivez à la cour, à la ville;
Veillez, jouez, aimez, et laissez-moi tranquille.

LA MARQUISE.

C'est aussi mon dessein, et puisqu'on glose tant,
Je veux rendre avec vous tout le monde content:
Vous saurez donc, ma sœur, que je me remarie.

ELMIRE.

Vous?

LA MARQUISE.

Moi.

ELMIRE.

Vous allez faire une autre étourderie.
Et quel est le héros du roman de ce jour?

LA MARQUISE.

Tout ce qu'on peut de mieux, le marquis d'Arbricourt.

ELMIRE.

J'ai bien vu que ce fat vous tournerait la tête.

LA MARQUISE.

J'ai bien vu qu'à blâmer vous seriez toute prête :
Vous, toujours tout esprit, n'aimez que pour jaser ;
Moi, tout humainement, j'aime pour épouser,
Et l'hymen dès ce soir comblera mon attente.
Mais vos yeux égarés cherchent par-tout Dorante :
Voici l'heure où j'attends le retour du marquis.
Nous nous sommes donné tout ce qu'on peut d'avis.
Adieu, ma sœur.

ELMIRE.

Adieu.

SCENE IV.

ELMIRE, LUCETTE.

ELMIRE.

Mais c'est donc une rage ?
Tout veut se marier ; oui, Lucette, je gage,
Si sa pudeur osait, m'en parlerait aussi.
Venez, mademoiselle, approchez-vous ici.
Ne faites point la sotte, et dites-moi : Dorante
Vous a-t-il annoncé madame votre tante ?

LUCETTE.

Oui, madame.

ELMIRE.

De là, dans ce petit cerveau
Est bien venu trotter quelque projet nouveau?
Qu'avez-vous pensé, là?

LUCETTE.

Qu'il faut qu'on me marie.

ELMIRE.

Qu'on la marie!.. Oh! oui, c'est aussi sa folie.
Qui vous fait donc si fort désirer un époux?

ELMIRE.

L'embarras que je cause à mes parens, à vous.
Sans état et sans bien, presque dans la misère,
Dorante, notre ami, m'a tenu lieu de père.
De sa main, par bonté, vous me prîtes chez vous;
Mais je crains d'abuser d'un asile si doux,
Et vois avec plaisir, qu'une tante, qui m'aime,
Songe à me faire un sort qui me rende à moi-même.

ELMIRE.

A vous, ma fille, ah dieux! qu'est-ce qu'on vous promet?
C'est un maître, un tyran, à qui l'on vous soumet.
Un mari! ce nom-là n'a-t-il rien qui vous blesse?

LUCETTE.

Il me plaît au contraire, et ce nom m'intéresse.

C'est un maître, il est vrai, mais je le chérirai,
Et n'aurai jamais peur de ce que j'aimerai.

ELMIRE.

Vous l'aimerez, s'il est jaloux, insupportable?

LUCETTE.

C'est à moi, si je puis, d'être alors plus aimable.
Mais il peut être aussi bon, sensible, amoureux;
Et rien ne me paraît faire un sort plus heureux.

ELMIRE.

Elle jase aujourd'hui plus qu'à son ordinaire;
Voyons. Si, comme à moi, le destin moins contraire,
D'un état libre et sûr vous eût fait l'heureux don,
Ne resteriez-vous pas dans cet état-là?

LUCETTE.

Non:
C'est mal user d'un bien qu'en faire seul usage.
Je ne vois de bonheur que celui qu'on partage;
J'ai lu que nous n'étions, faibles et sans soutien,
Que de faibles roseaux qui ne tiennent à rien.

ELMIRE.

Comment donc? ce soutien, s'il se peut qu'on le nomme,
Quel est-il? dites-moi.

LUCETTE.

J'ai lu que c'était l'homme.

ELMIRE.

Fort bien; votre lecture est belle en vérité.
Peut-on de si bonne heure avoir l'esprit gâté!
Connaissez votre erreur, et sachez que nous sommes,
Quoi que l'on ait écrit, moins roseaux que les hommes:
Comme ils ont fait les loix, ces loix sont contre nous;
Mais nos législateurs rampent à nos genoux;
Ce siècle, plus instruit, rend à notre puissance
Les droits qu'on nous ravit au siècle d'ignorance.
C'est à notre conseil que tout est résolu;
Et ce que l'homme fait, la femme l'a voulu.
Par de tels sentimens si vous étiez guidée,
Vous auriez de votre être une plus haute idée;
Et verriez qu'en suivant les leçons que voilà,
On se passe très-bien de ces animaux-là.
Ce discours vous surprend et je vous le pardonne;
Allez, petite, aimez le maître qu'on vous donne;
Je consens que l'hymen vous unisse aujourd'hui.
Dorante vient, rentrez; je veux être avec lui.

SCÈNE V.

ELMIRE, DORANTE.

ELMIRE.

On vous cherche par-tout. Quel prétexte frivole
Vous fait manquer ici, quand j'ai votre parole?
A dîner autre part, qui vous a retenu?

DORANTE.

Personne.

ELMIRE.

Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu?

DORANTE.

Je ne sais.

ELMIRE.

Dites-moi, d'où naît ce trouble extrême,
Cette agitation?

DORANTE.

Je l'ignore moi-même.
Madame, pardonnez; je ne sais où j'en suis.
Je cours, je vas, je viens, je vous cherche et vous fuis;
Et puisqu'il faut le dire enfin, tout ce désordre
Vient du tourment que j'ai d'obéir à votre ordre.

ELMIRE.

Vous me revenez donc?

DORANTE.

Non, madame, et jamais
Je ne fus plus tenté de remplir vos souhaits.

ELMIRE.

Quoi! d'une autre déjà feriez-vous la conquête?

DORANTE.

Je vais vous étonner ; oui, ma vengeance est prête.
Désespéré, confus de votre éloignement,
Je cherche à vous quitter très-sérieusement.
Le hasard m'a servi ; l'objet qu'il me présente
Est tout fait pour m'aider dans l'effort que je tente.

ELMIRE.

C'est être à point nommé bien secondé du sort.
Elle est belle ?

DORANTE.

Très-belle.

ELMIRE.

Elle vous plaît?

DORANTE.

Très-fort.

ELMIRE.

Vous la voyez souvent ?

DORANTE.

Souvent et sans obstacle.

ELMIRE.

Jeune ?

DORANTE.

A compter seize ans.

ELMIRE.

Faite à peindre?

DORANTE.

A miracle.

ELMIRE.

Des talens?

DORANTE.

Tous.

ELMIRE.

Fort bien. Et Dieu sait, que d'esprit?

DORANTE.

Beaucoup.

ELMIRE.

Riche encor?

DORANTE.

Non: je le suis; il suffit.

ELMIRE.

Le portrait est divin.

DORANTE.

Et de plus il ressemble.

ELMIRE.

A ce compte, Dorante, il faut donc que je tremble?

DORANTE.

Vous croyez que je raille?

ELMIRE.

Oui, tout ce beau détour
Ne me paraît qu'un jeu fait pour piquer l'amour.
Vous avez cru devoir faire une tentative,
Pour hâter de mon cœur la marche trop tardive.

DORANTE.

Vous prenez cet aveu......

ELMIRE.

Pour un piége nouveau;
Mais la peinture est vive et le fantôme est beau.

DORANTE.

Que je meure pourtant, si....

ELMIRE.

L'amour vous excuse;
En faveur du motif, je pardonne à la ruse.

DORANTE.

Je vous dis:....

ELMIRE.

Non.

DORANTE.

Si j'ai l'honneur d'être écouté,
Ce fantôme, madame, est une vérité.
J'avais formé d'abord le projet que vous dites:
Pour chercher un objet, pour voir d'autres mérites,
Mes yeux, de vos appas détachés un moment,
Se sont laissés toucher, je ne sais trop comment;
Mais enfin cet objet, dont j'ai fait la peinture,
Ce modèle accompli, d'esprit et de figure,
Ces talens, ces vertus, ces charmes séduisans,
Sont un tout très-réel, et ce tout a seize ans.
Je sais qu'il est en moi de l'aimer, de lui plaire,
Et malgré tout cela mon amour vous préfère;
Mais quand votre ascendant me force à revenir,
Par le nœud le plus fort il faut me retenir;
Elmire; il faut un but quand l'amour est extrême,
Et mon bonheur dépend d'être aimé comme j'aime:
Un mot enfin.

ELMIRE.

Ce mot ne vous retiendrait pas:
Allez, monsieur, brûlez pour ces nouveaux appas.
Ce ton impérieux m'importune et me lasse;
Vous employez toujours ou l'ordre ou la menace;
Contre vos vœux aussi mon esprit se raidit:
Encore un coup, monsieur, mariez-vous.

DORANTE.

C'est dit.

ELMIRE.

C'est dit, et brisons là. J'ai vu votre Lucette;
Elle est très-décidée, et sa joie est parfaite:
Je promets qu'un époux ne l'affligera point.

DORANTE.

J'ai déjà prévenu son esprit sur ce point.
Contente de l'état que le ciel lui présente,
Je la trouve docile aux ordres de sa tante.
Sa conduite pourrait vous donner trop de soins;
Et vous aurez bientôt cet embarras de moins;
Car tout à l'heure ici l'on est venu m'apprendre
Que la baronne arrive et chez moi va se rendre.
Comme je crois vos yeux assez las de me voir,
Je vous laisse, madame, et vais la recevoir.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ELMIRE,

COMME il me quitte, et quel trouble il me laisse!
S'il était vrai pourtant qu'il prît une maîtresse?
S'il m'échappait, eh bien! il serait mon ami.
Quel ami! non, l'amour ne prend rien à demi:
Une autre aura son ame, et l'aura toute entière.
L'aimai-je, ou non? quelle est cette peur singulière?
Dorante! je suis folle; il ne peut rompre ainsi.

SCÈNE VII.

ÉLMIRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *prenant Elmire pour sa sœur.*

Marquise, avec transports, je vous rejoins ici.
Ah! madame... c'est vous.. Je gagne à la méprise,
Charmante sœur.

ELMIRE.

Voici madame la marquise.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

Que vous avez tardé, marquis!

LE MARQUIS.

C'est votre sœur
Qui m'arrêtait.

LA MARQUISE.

Jugez de toute mon ardeur;

En cessant de vous voir je souffre le martyre.

LE MARQUIS.

Ce tourment que j'éprouve, à vos genoux m'attire.

LA MARQUISE.

Oui, j'ai lieu de compter sur un parfait retour.

LE MARQUIS.

Je tombe de mon haut de me voir tant d'amour.

LA MARQUISE.

Je ne sais d'où me vient le charme qui m'arrête.

LE MARQUIS.

C'est à devenir fou.

LA MARQUISE.

C'est à perdre la tête.

LE MARQUIS.

Vit-on jamais l'accord des vœux que nous formons?

LA MARQUISE.

Non, l'on n'aima jamais comme nous nous aimons.

LE MARQUIS.

Concevons-nous qu'il soit un terme à cette envie?

LA MARQUISE.

Aucun.

LE MARQUIS.

J'y passerai, j'y finirai ma vie.

LA MARQUISE.

Il naîtra des plaisirs faits pour tous les instans.

LE MARQUIS, *après avoir un peu rêvé.*

Que ferons-nous ce soir pour amuser le tems ?

MARTON.

Monsieur, cet auteur doit vous lire son ouvrage.

LE MARQUIS.

Loret ! qu'il sera long !

LA MARQUISE.

Quel ennui je présage !

MARTON.

Et ces musiciens, madame, vont venir.

LE MARQUIS.

Un concert, ah ! morbleu, qu'allons-nous devenir ?

LA MARQUISE.

Renvoyez votre auteur.

LE MARQUIS.

Pour Dieu ! point de cantate.

LA MARQUISE.

Une lecture assomme.

LE MARQUIS.

On meurt d'une sonate.

MARTON.

Du baron Bicrosky, l'équipage est là-bas.
Vous l'a-t-on dit, madame ?

LA MARQUISE.

Ah ! je n'y songeais pas.

LE MARQUIS.

C'est à lui qu'appartient ce brillant équipage ?

LA MARQUISE.

Pour aller prendre l'air j'en voulais faire usage.

LE MARQUIS.

Usons-en ; attendez.... Aujourd'hui.... justement
On donne à Léonore un divertissement
Près de Sceaux. Allons-y.

LA MARQUISE.

Mais....

LE MARQUIS.

Qui nous-en empêche?

LA MARQUISE.

Le baron....

LE MARQUIS.

Nous n'avons qu'à prendre sa calèche
Avant qu'il vienne: allons; tout Paris y sera.

LA MARQUISE.

Que dira-t-il?

LE MARQUIS.

Vraiment, ce qu'un baron dira.

MARTON, *arrêtant sa maîtresse.*

Madame, c'est affreux.

LA MARQUISE.

Tu le vois, il m'entraîne.

MARTON.

Monsieur, réfléchissez...

LE MARQUIS.

Adieu folle: allons reine.

MARTON.

Quand ces messieurs viendront...

LA MARQUISE.

Reçois-les bien, Marton.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

MARTON.

ME voilà sur les bras l'orchestre, le baron
Et l'auteur. Ma maîtresse est aussi trop légère.
Oh ! comme le baron va fumer de colère
S'il peut savoir.... Il vient, éloignons-nous d'ici.

SCÈNE X.

LE BARON, MARTON, LORET,
UN MUSICIEN.

LE BARON, *arrêtant* MARTON.

ATTENDEZ; il me faut raison de tout ceci.
Marton....!

MARTON.

Monsieur....

LE MARQUIS.

Marton !

MARTON.

Ma frayeur est extrême.

LE BARON.

Dis, dis, l'ai-je bien vu; dans ma calèche même,
Ta maîtresse à mes yeux enlève le marquis.
Se peut-il... ! Je me meurs... !

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

MARTON.

Reprenez vos esprits,
Monsieur, et m'écoutez.

LE BARON *se relevant.*

Je suivrai l'infidelle.

MARTON.

Monsieur.

LE BARON.

Je veux lui faire une insulte cruelle,
Et me couper la gorge avec lui.

MARTON.

Demeurez.

DORET *arrêtant une troupe de Musiciens.*

Après moi, s'il vous plaît, messieurs, vous entrerez:
Je dois lire ma pièce.

MARTON.

En voici bien d'une autre.

LE MUSICIEN.

On nous a fait venir.

LORET.

C'est mon heure.

LE MUSICIEN.

Et la nôtre :
Nous chanterons, monsieur.

LORET.

Vous ne chanterez pas.
Je crois qu'un violon doit me céder le pas.

LE MUSICIEN.

De méchans vers, je crois, cédent à ma musique.

LORET.

Messieurs !

LE MUSICIEN, *le menaçant.*

Monsieur l'auteur, gardez-vous du tragique.

MARTON.

On vous mettra d'accord, messieurs, point de débats ;
Car madame est sortie et ne rentrera pas.

On ne veut aujourd'hui ni concert ni lecture.

LE MUSICIEN.

Se moque-t-on de nous?

LORET.

Quel affront!

LE BARON.

Quelle injure!

Quand pour l'accompagner elle m'a retenu!

LORET.

Quand le jour est donné!

LE MUSICIEN.

Quand le monde est venu!

LORET.

On sort.

LE MUSICIEN.

On nous renvoie.

LE BARON.

On me laisse, l'ingrate!

Je la perdrai. Je veux que ma vengeance éclate.
Adieu.

(*Il sort.*)

LORET.

D'une chanson je la régalerai.

(*Il part.*)

LE MUSICIEN, *en s'en allant.*

J'en ferai l'air.

MARTON.

Oh ! bien, moi, je la chanterai.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, LUCETTE.

LUCETTE.

Qu'avec plaisir, monsieur, je vous retrouve encore;
Depuis tantôt j'éprouve un trouble que j'ignore:
Plus éclairé que moi, vous devez concevoir
Quelle agitation peut ainsi m'émouvoir.
Ce que j'ai su par vous laisse mon ame atteinte
D'un mouvement confus de désir et de crainte.
Vous seul me rassurez, et déjà sans trembler
J'ai paru près d'Elmire et j'ai pu lui parler.

DORANTE.

Que vous a-t-elle dit sur votre mariage?

LUCETTE.

Ah! monsieur, quel discours, quel étrange langage!
Si vous saviez quel sort Elmire m'a prédit!
Sont-ils donc si méchans, si fourbes qu'on le dit,
Ces époux?

DORANTE.

Non, Lucette, et jugez mieux des hommes;
Les femmes bien souvent nous font ce que nous sommes.
Sur ce principe-là, vous devez vous flatter
Que pour vous un mari n'est point à redouter.
Peut-il, s'il est aimé, ne pas se rendre aimable?

LUCETTE.

Je vous crois mieux qu'Elmire.

DORANTE.

Et je suis plus croyable;
Votre tante m'avait dès long-tems prévenu
Sur le choix d'un parti qui m'était inconnu;
Un autre se présente, et s'il a son suffrage,
Ce parti-là, je crois, vous convient davantage.

LUCETTE.

Vous le connaissez donc?

DORANTE.

Oui, je le connais bien.

LUCETTE.

Eh! parlez-moi, de grâce, et ne me cachez rien.
Il est de vos amis?

DORANTE.

L'ami le plus intime.

LUCETTE.

Il aura donc mon cœur puisqu'il a votre estime?

DORANTE.

Lucette, je pourrais vous le peindre encor mieux,
Mais je veux ménager la surprise à vos yeux;
Je dirai seulement que c'est un homme sage,
Plus sensé que brillant, sérieux pour son âge;
Né bon, solide et franc; de figure et d'esprit,
Ni bien, ni mal; fort tendre, et riche à ce qu'on dit:
Vous le verrez sur-tout empressé de vous plaire.
L'on a remis chez vous les dons qu'il veut vous faire:
Bijoux, toilette, habits, parure, ajustement,
Tout est rangé déjà dans votre appartement.

LUCETTE.

Lui, quand viendra-t-il donc?

DORANTE.

Ce soir même.

LUCETTE.

Ah! Dorante,
S'il peut vous ressembler que je serai contente!

DORANTE.

On vient, je vois Elmire, allez voir les apprêts
Dont l'hymen veut encore embellir vos attraits.

SCÈNE II.

DORANTE, ELMIRE.

DORANTE.

J'ALLAIS entrer chez vous, j'avais impatience.....

ELMIRE.

De m'honorer encore de quelque confidence ?

DORANTE.

Non ; j'ai cru seulement devoir vous prévenir
Qu'en ce lieu la baronne aujourd'hui va venir.
Quoiqu'elle soit étrange et rare en son espèce,
Daignez lui faire accueil en faveur de sa nièce :
Elle lui fait du bien, et Lucette, entre nous,
Est dans l'enchantement de se voir un époux.

ELMIRE.

Mais cet époux la traite avec magnificence,
Et les présens de noce ont l'air de l'opulence :
Je m'en réjouis fort. Vous, d'un autre côté,
De vos amours, Dorante, êtes-vous enchanté ?

DORANTE.

Toujours plus, chaque instant joint une chaîne à l'autre.

ELMIRE.

Ces chaînes ne se font qu'aux dépens de la nôtre,
Avouez.

DORANTE.

Tout l'effet que j'en puis concevoir
Est de sentir déjà moins de trouble à vous voir.
Ces désirs, que pour vous j'enfantais avec crainte,
Vers tout un autre objet s'envolent sans contrainte;
Et mon cœur désormais pour vos vœux épurés,
N'a qu'un sentiment tel que vous le désirez.

ELMIRE.

Ce sentiment, Dorante, est une raillerie;
C'en est trop; expliquons tout ceci, je vous prie.
Si c'est un artifice, il est grossier et plat;
Si cet hymen est vrai, vous n'êtes qu'un ingrat.
Oui, dans le changement que votre ame étudie,
Chaque pas, chaque mot est une perfidie.
Après dix ans passés dans un accord si doux,
Après mille sermens, vous les trahissez tous,
Et le nœud si sacré d'une amitié parfaite,
Cède au caprice vain d'une folle amourette.
L'aurait-on cru?

DORANTE.

Sachez que Dorante n'est point
Assez sot, assez faux pour mentir à ce point;
Qu'il aime et d'un amour qui n'est point un caprice:

Que s'il vous fait un vol, vous en êtes complice;
Et que sur vos refus son hymen résolu,
N'eût existé jamais si vous l'eussiez voulu.

ELMIRE.

Ces refus, toujours pleins de l'amour le plus tendre,
Etait-ce donc à vous, de ne pas les entendre?
Mes yeux, quand mon humeur vous parlait autrement,
Ne démentaient-ils pas ma bouche à tout moment?
Peut-être étais-je au point de ne plus me défendre.
Elmire vous aimait, Elmire eût pu se rendre:
Fait pour avoir sur elle un empire absolu,
Elle eût été pour vous, si vous eussiez voulu.

DORANTE.

O ciel! que dites-vous? quel étrange mystère
Vous a donc pu, cruelle, obliger à vous taire?
Un mot seul, dit tantôt avec cette chaleur,
Nous eût mis tous les deux au comble du bonheur.
Que n'ai-je pas tenté pour voir une étincelle
De ce coupable feu qui si tard se décèle!
Contrariant toujours mes vœux et mes projets,
Vous m'ôtiez tout espoir de vous plaire jamais,
Pour déchirer après mon ame confondue
Du regret éternel de vous avoir perdue.
Destinée à me nuire en toutes mes amours,
Vous empoisonnerez le bonheur où je cours;
Je le sens; mais, fidèle à la main que j'ai prise,
Je ne puis retirer celle que j'ai promise;

Quand l'hymen serre enfin les nœuds que j'ai formés,
Quand je tiens son flambeau, c'est vous qui l'allumez.

ELMIRE.

Je vois bien que c'est moi qu'il faut que l'on accuse;
C'est en récriminant qu'un perfide s'excuse,
Comme si cet hymen, né d'un coupable amour,
Ouvrage du hasard, s'était fait en un jour.
Mais, connaîtrai-je enfin l'objet qu'on me préfère?
Quel est-il?

DORANTE.

Aujourd'hui j'en dois faire mystère.
Vous le saurez demain, et ma femme... à vos yeux...

ELMIRE.

Dorante, épargnez-moi; ce nom m'est odieux;
Vous me l'êtes vous-même, et je devais m'attendre
A vous voir plus d'égards que vous n'en daignez prendre.
Mais je vois qu'un ingrat perdant tout en un jour,
Est incapable autant d'amitié que d'amour.

DORANTE.

Arrêtez, connaissez votre injustice affreuse.
O ciel! mon amitié peut-elle être douteuse,
Quand, tout blessé qu'il est, l'amour encor vainqueur
Combat même pour vous dans le fond de mon cœur?
Elmire! quelle épreuve, et quel état horrible!...
Un jour plutôt, hélas, si vous étiez sensible,

Pourquoi brûler, vous taire et me désespérer ?
Je ne sais que résoudre et me sens déchirer...
Calmez-vous, attendez; on vient : c'est la baronne.

SCÈNE III.

DORANTE, ELMIRE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Pour annoncer les gens on ne trouve personne....
Qu'est-ce donc? Ah ! monsieur, madame... en vérité...
C'est un chaos... Quel bruit! quel train de tout côté.
On ne sait où l'on est, j'en suis toute ahurie.
Madame, asseyons-nous sans façon, je vous prie.
Ah ! je respire.

ELMIRE.

Et moi, j'étouffe.

DORANTE.

Quel tourment!

LA BARONNE.

Vous a-t-on bien marqué tout mon enchantement?

ELMIRE.

Oui, madame, et j'allais....

LA BARONNE.

Ce qui me ravit l'ame,
C'est de voir une illustre ainsi que vous, madame.

ELMIRE.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Vraiment, vous êtes un esprit.

ELMIRE.

Madame...

LA BARONNE.

Ah! je sais bien ce que chacun en dit:
Des bons auteurs chez vous vous rassemblez l'élite.

ELMIRE.

Eh! non.

LA BARONNE.

Quand ils viendront, il faut que j'en profite.

ELMIRE.

Quand je...

LA BARONNE.

Qu'avec plaisir je les écouterai!

ELMIRE.

Quand vous...

LA BARONNE.

Sur quelques vers je vous consulterai.

ELMIRE.

On n'en saurait juger plus mal, je vous assure.

LA BARONNE.

Vous les aurez pu voir dans le dernier mercure.

ELMIRE.

J'en mourrai.

LA BARONNE.

J'ai toujours ce qu'on fait de nouveau;
Dans ma province aussi j'ai mon petit bureau.
De quelque heureux talent chacun de nous se pique:
L'un excelle à l'énigme, et l'autre au marotique;
Ma sœur fait un roman; moi, j'aime les portraits.
Le conseiller fait bien les plus gentils couplets;
Le prieur, sur la langue éclaircit tous nos doutes;
Mon grand cousin l'abbé nous électrise toutes.
Nous sommes tous auteurs sérieux ou bouffons,
Géomètres galans, ou poëtes profonds;
Députée en ces lieux par la troupe savante,
En belle académie il faut qu'on nous patente.
Je crois qu'en vérité mon plan réussira;
Et par votre crédit on nous patentera.

ELMIRE.

Pour votre nièce ici je vous croyais venue.

LA BARONNE.

Ma nièce.... Elle en sera.... car je suis prévenue

Qu'elle a beaucoup d'esprit. Se peut-il autrement ?
Je me sens près de vous toute autre en un moment.
Vous m'inspirez. Voyons, je brûle de vous plaire,
En traitant avec vous quelque point littéraire.

ELMIRE.

Ah ! madame, je suis si bête à tout cela.
Qu'on vienne.... Appelez donc. Tirez-moi donc de là.

LA BARONNE.

Qu'a-t-elle ?

DORANTE.

A des vapeurs, Elmire est très-sujette.
Souffrez-vous ?

ELMIRE *faisant semblant de s'évanouir.*

Je me meurs.

LA BARONNE.

Son état m'inquiette.

DORANTE.

Holà ! rentrons plutôt dans votre appartement.

(*Le Marquis paraît.*)

Marquis, entretenez la baronne un moment.

LA BARONNE.

Si je puis....

DORANTE.

Non, restez ; je reviens au plus vîte.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur, vit-on jamais de vapeur si subite ?
Ces femmes de Paris se pâment pour un rien.

LE MARQUIS.

Vous ne connaissez pas Elmire, on le voit bien.

LA BARONNE.

Est-ce là cet esprit dont on me fesait fête ?

LE MARQUIS.

Elle, un esprit, ah ! ah !

LA BARONNE.

Moi, je la trouve bête.

LE MARQUIS.

Bête.... au suprême.

LA BARONNE.

A-t-elle aucun sel, nul brillant ?

LE MARQUIS.

Rien.

LA BARONNE.

Dans ce qu'elle a dit, pas un mot de saillant.
Il n'est dans tout Domfront rien de si sot qu'Elmire.

LE MARQUIS.

Peste ! on connaît l'esprit de Domfront et de Vire.
Le vôtre est né sans doute en ce climat heureux ?

LA BARONNE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Vous venez fixer ici vos vœux ?

LA BARONNE.

J'étais faite vraiment pour une autre contrée ;
Mais l'inepte baron, dont je fus empêtrée,
M'écarta sottement de la cour et des lieux
Où je devais briller, comme ont fait mes aïeux.
J'ai donc pris le parti de la philosophie,
Et je viens voir ici ma nièce qu'on marie.

LE MARQUIS.

Votre nièce ?

LA BARONNE.

Lucette.

LE MARQUIS.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Mon adorable tante, est-ce vous que j'attends ?

LA BARONNE.

Quoi ! vous seriez l'époux qu'on destine à Lucette !

LE MARQUIS.

C'est.... c'est moi.... qui l'adore ; et ma joie est parfaite.

LA BARONNE.

Vous qu'on m'a dit si riche ?

LE MARQUIS.

Oui.

LA BARONNE.

Si sage ?

LE MARQUIS.

Oui, c'est moi.

LA BARONNE.

Ma nièce est trop heureuse à tout ce que je voi.

J'aime les gens bien faits. Votre air et vos manières
M'ont fait là tout-à-coup des traces singulières.

LE MARQUIS.

Et votre aspect, madame, a tout subitement
Du népotisme en moi produit le sentiment.

LA BARONNE.

Ma Lucette est charmante.

LE MARQUIS.

Adorable; et sa tante
Va redoubler encor le bonheur qui m'enchante.
Je vous mène à la cour, et suis tout glorieux
De vous rendre au théâtre où brillaient vos aïeux.
Vous quitterez Domfront, madame.

LA BARONNE.

Quelle joie!
Ah! le charmant époux que le ciel nous envoie!

LE MARQUIS.

J'ai du crédit, je suis en posture à la cour;
J'ai du bien, j'en aurai le triple quelque jour;
J'ai des suites d'aïeux dans trente galleries;
Et sans vous détailler, fiefs, châteaux, seigneuries,
Blasons, gestes et faits antiques et nouveaux,
Le seul nom d'Arbricour dit tout ce que je vaux.
Ainsi, de votre aveu mon bonheur va dépendre.

LA BARONNE.

A mon consentement vous devez vous attendre.
Certes, ma nièce doit être folle de vous.

LE MARQUIS.

Peut-être.... Oui, je me plais dans un espoir si doux;
Mais jusqu'ici plus prompt à l'aimer qu'à le dire,
Dans mes yeux seulement mon ardeur s'est faire lire.
Je suis timide.

LA BARONNE

Eh bien! c'est moi qui le dirai.

LE MARQUIS.

Pour certaines raisons que je vous conterai,
Je n'ai point dit encore à Dorante que j'aime.

LA BARONNE.

Tant pis, c'est notre ami, qui m'avait écrit même
Pour un très-bon sujet qui s'offrait pour époux,
Et j'ai compris d'abord que cet homme était vous.
Quel qu'il soit, recevez la foi que je vous donne.
Je veux endoctriner la petite personne:
Vous la verrez ensuite; et sans trop présumer,
Je sens bien par mon cœur qu'elle doit vous aimer.

LE MARQUIS.

Ah! c'est de mon bonheur la preuve la plus chère.
Dorante vient, cachez encor tout le mystère.

SCÈNE V.

DORANTE, LE MARQUIS, LA BARONNE.

DORANTE.

Je reviens et je quitte Elmire au désespoir
De se trouver encor hors d'état de vous voir.
Laissons-la reposer, et voyons votre nièce.

LA BARONNE.

Allons, grâces, marquis, à votre politesse;
La rencontre me charme et je m'en souviendrai.

SCENE VI.

LE MARQUIS.

Oui, l'aventure est bonne et je la soutiendrai;
J'ai trouvé le moyen d'approcher de Lucette.
L'amour de la marquise est une affaire faite;
A d'autres. Celle-ci pique et flatte mon goût;
Le cœur d'une innocente est au-dessus de tout.
Qu'il est plaisant de voir, à sa première aurore,
Les développemens d'un âge qui s'ignore;
Ces combats, cet instinct facile à s'étonner,
Avide de s'instruire et prompt à deviner!

Quel plaisir de créer soi-même un petit être
Enchanté du bonheur qu'il commence à connaître !
Voilà ce qu'il me faut ; mais pourtant jusqu'au bout
Amusons la marquise, et faisons face à tout.
Dans le cours glorieux de ma brillante histoire,
Un moment d'interrègne en flétrirait la gloire.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LORET.

LORET.

Vous me voyez, monsieur, touché de vos mépris.

LE MARQUIS.

Ah !

LORET.

Je venais tantôt, muni de mes écrits ;
J'avais manqué pour vous trois dîners de finance :
J'arrive, et je reçois la plus sensible offense.

LE MARQUIS.

Sans avoir lu tes vers, je les protégerai ;
Va.

LORET.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Je te dis que je les prônerai.

LORET.

J'aime mieux qu'on me siffle et qu'on m'entende.

LE MARQUIS.

Ecoute.
Sais-tu que mon amour n'a plus rien qu'il redoute?
La tante de Lucette, une folle à lier,
Arrive de Domfront et veut la marier:
Je m'offre, je lui plais, on m'accepte, et la folle
Sur mes discours en l'air, me donne sa parole.
Or, je veux mettre à bien l'impromptu de ce jour,
Et j'ai besoin de toi pour servir mon amour.
Agis près de la tante, et je verrai Lucette.

LORET.

Oui, mais votre marquise...

LE MARQUIS.

Elle est vieille et coquette.
Je la trouvais tantôt changée à faire peur.
Lucette... Ah! dieux!

LORET.

Je vois l'excès de votre ardeur.
Mais vous lirez mes vers?

LE MARQUIS.

Sers-moi bien; je te jure
D'écouter Apollon en faveur de Mercure.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON, LORET.

LE BARON.

Marquis, un mot.

LE MARQUIS.

Eh bien ! qu'est-ce, baron?

LE BARON.

Dis-moi :
Pour un conseil d'ami, puis-je compter sur toi?

LE MARQUIS.

Tu le peux, et tu sais que je te considère.

LE BARON.

C'est pour me conserver une estime si chère,
Que mon honneur blessé te consulte en ce jour.
Je connais mal encor les loix de ce séjour.
Dis : quand quelqu'un nous fait une injure cruelle,
Lorsqu'avec plus d'éclat un fat la renouvelle,
Que d'un objet qu'on aime, il est le suborneur,
Dis-moi : quelle est ici la règle de l'honneur?

LE MARQUIS.

Je vais répondre : Apprends qu'on voit ici sans blâme,

Sans se formaliser, toute intrigue de femme.
Notre honneur, sur ce point, aisé comme le leur,
Réduit cette misère à sa juste valeur:
L'on est quitté, l'on quitte, et dans telles querelles,
Le plus preux chevalier ne se bat plus pour elles:
Voilà l'usage; mais lorsqu'un sot amoureux
Regarde insolemment un rival plus heureux,
Lui parle avec hauteur, et l'attaque en personne,
Baron, voici l'usage et l'avis que je donne.

(*Il met l'épée à la main, ils se battent et Loret s'enfuit.*)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE BARON, MARTON.

LA MARQUISE, *en les séparant.*

O ciel! que faites-vous?

MARTON, *voulant arrêter la marquise.*

Arrêtez.

LA MARQUISE.

O secours!
Marquis!

LE MARQUIS.

Je lui fesais raison de mes amours.

LE BARON.

Je cherchais le trépas pour fuir une infidelle.

LA MARQUISE.

Baron, marquis, ah dieux! quelle rage cruelle!
Vous vous perdez, hélas! Rendez-moi donc ce fer:
Vous exposez tous deux ce que j'ai de plus cher.

LE MARQUIS.

Je respecte vos loix.

LE BARON.

J'obéis et vous laisse,
Madame, prodiguer toute votre tendresse:
Ce spectacle touchant pourrait trop m'émouvoir;
Mais il m'en rendra compte.

LE MARQUIS.

Il suffit

LE BARON.

Au revoir.

SCENE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, MARTON.

LE MARQUIS.

Eh bien! douterez-vous encor que je vous aime?

LA MARQUISE.

Ah! je ne reviens point de ma frayeur extrême.

MARTON.

On peut venir au bruit, on peut tout découvrir;
Rentrons vîte.

LA MARQUISE.

Ah! marquis, vous me ferez mourir.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, LUCETTE.

LA BARONNE.

Apprends, ma chère enfant, que voici la journée
Qui verra ton hymen : ma parole est donnée.
Je veux te déclarer le beau choix que j'ai fait.
Tu peux compter d'avoir l'homme le plus parfait :
C'est qu'il a tout, esprit, rang, qualité, jeunesse ;
C'est l'extrême faveur, c'est la grande richesse.
Devine : tu l'as vu ; mais timide, interdit,
Son amour, par respect, ne t'a jamais rien dit.
Vois-tu ? c'est un garçon fort réservé.

LUCETTE.

Qu'entends-je ?

LA BARONNE.

Dans un homme de cour, mérite assez étrange ;
Car tu seras marquise.

LUCETTE.

Ah ! ma tante !

LA BARONNE.

Eh bien ! quoi?
Le cœur t'en aura dit quelque chose avant moi.
Friponne, tu rougis.

LUCETTE.

Non, je suis étonnée;
Pour semblable parti je ne me crois pas née :
Ce n'est pas l'époux que Dorante aujourd'hui
Se proposait....

LA BARONNE.

Vraiment, j'ai trouvé mieux que lui.
Il allait nous donner quelqu'obscur ; et ta tante
Te destine, au contraire, une place éclatante.
Dorante vient, voi, voi s'il n'est pas satisfait
Du nom que je te donne et du choix que j'ai fait.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LUCETTE, DORANTE.

LA BARONNE.

Venez ça, digne ami, vous dont l'ame sensée,
Toujours avec raison entra dans ma pensée.
Jugez, pour son bonheur, j'extrais de tout Paris

Le phénix des galants, la perle des maris :
La raison, la fortune, et l'amour en personne,
Tout ce qu'on peut d'exquis, et la sotte raisonne.

DORANTE.

Et cet homme accompli, nous le nommerez-vous?

LA BARONNE.

Le marquis d'Arbricour, si connu de vous tous.

LUCETTE.

Qu'ai-je entendu?

LA BARONNE.

Lui-même. Eh bien! que vous en semble?

LUCETTE.

Hélas!

LA BARONNE.

Ai-je dit là rien qui ne lui ressemble?

DORANTE.

Il est, dit-on, aimable; il fait bruit, et je croi....

LA BARONNE *à* LUCETTE.

Tenez, vous le voyez, il pense comme moi :
Il est homme d'esprit, à coup sûr.....

DORANTE.

Je l'ignore,
Et je le vois peu. Mais peut-on savoir encore
D'où vous le connaissez?

LA BARONNE.

J'en suis folle, il suffit.

(*A Lucette.*)

Crois qu'il est fait aussi pour te tourner l'esprit.

DORANTE.

Mais, Lucette, voyez; il vous plaira peut-être?

LUCETTE.

Non, monsieur, son nom seul le fait assez connaître.
Ma tante est dans l'erreur: ce qui doit m'alarmer,
Est d'entendre la voix qui m'invite à l'aimer.

LA BARONNE.

Oh! je l'épouserai, moi, sans tant de mystère:
Je crois qu'on est encor dans l'âge de lui plaire.
Nous verrons.....

DORANTE.

Mais, madame, il faut voir sa raison.
Au premier mot toujours la pudeur a dit non.
Je crois mériter d'elle un peu de confiance:

Laissez-moi pénétrer d'où vient sa répugnance.
Je pourrai faire voir, en consultant ses goûts,
Ma tendresse pour elle, et mon zèle pour vous.

LA BARONNE.

Eh bien ! soit, écoutez : entre nous, je soupçonne
Quelque goût clandestin au cœur de la friponne ;
Elle tient de sa mère, et je l'ai bien prédit.
Adieu sotte ; un couvent, ou l'époux que j'ai dit.

SCÈNE III.

DORANTE, LUCETTE.

DORANTE.

Lucette, il est donc vrai, le choix de votre tante,
Tout brillant qu'il paraît, n'offre rien qui vous tente?

LUCETTE.

Non, monsieur ; cet hymen me déplaira toujours.
Mon refus appelait le vôtre à mon secours:
Vous deviez à mon sort prendre intérêt vous-même ;
Mais vous m'abandonnez.

DORANTE.

Non, Lucette ; on vous aime.
Dans un moment d'épreuve, on voulait admirer

Cette droite raison qui sait vous éclairer.
Cet homme du bel air n'est pas fait pour vous plaire ;
Votre tante a voulu soupçonner du mystère ;
Elle croit votre cœur en secret prévenu :
Ce soupçon-là d'abord ne m'était point venu.
Il se pourrait pourtant, malgré votre sagesse,
Que vous fussiez déjà sensible à la tendresse.
On démêle un objet, on se plaît à le voir ;
On se le passe, on l'aime enfin sans le savoir ;
Un pas fait par hasard, l'autre par imprudence,
Un troisième par goût, on chemine, on s'avance,
Et je suis peu surpris que votre âge innocent
Ait déjà fait un pas dans ce chemin glissant.
Avouez donc...

LUCETTE.

Eh bien ! moins fière qu'ingénue,
Mon ame devant vous paraîtra toute nue :
A plus d'un titre, hélas ! je vous dois mes secrets.
Tantôt, quand d'un époux vous me peigniez les traits,
Par une illusion trop flatteuse peut-être,
Le dirai-je ? un moment j'ai cru vous reconnaître :
C'était vous ; mais bientôt connaissant mon erreur,
Tous mes vœux sont rentrés dans le fond de mon cœur.

DORANTE.

Lucette, quel aveu ! quel bonheur me l'attire !
Est-il vrai, dit-il bien tout ce qu'il semble dire ?
Avec cette chaleur, chaque mot exprimé,
Pourrait... Si j'étais vain, je me croirais aimé.

LUCETTE.

Soyez-le, et croyez tout; car, hélas! j'envisage
Que la simple amitié ne tient pas ce langage;
Et je sens encor mieux, à de secrets tourmens,
Que l'amitié n'a point de pareils mouvemens;
J'ai même à vous le dire une telle assurance,
Que du soin de rougir ma pudeur se dispense;
Mais en me connaissant, au moins voudrez-vous bien
N'ordonner pas d'un cœur qui sans vous ne veut rien.

DORANTE.

Non, ne le craignez point; non, si je suis le maître,
Vous ne serez jamais qu'à qui vous devez être,
A qui vous aime, à qui vous donnez en ce jour
Le plus pur des plaisirs que fait sentir l'amour.
Je venais à vos pieds dire que je vous aime;
Ce mot, que j'apportais, je l'entends de vous-même;
Si quelques nœuds encor retenaient votre amant,
Ah! vous les brisez tous par cet enchantement:
C'est vous qu'il faut aimer; vous,.. quelle différence!

LUCETTE.

Que dites-vous, hélas! où fuit mon espérance?
Vous parlez d'autres nœuds qui doivent m'alarmer;
Que leur opposer, moi, qui ne sais rien qu'aimer?

DORANTE.

Vous savez plaire, et c'est tout ce qu'on peut au monde;

C'est sur vous seule enfin que mon bonheur se fonde.
J'avais besoin encor des sermens que je fais:
Je me lie à ma chaîne, et j'y tiens pour jamais.
Vous saurez tout, allez, croyez que je vous aime :
Je n'ai plus qu'un effort à tenter sur moi-même.

LUCETTE.

Et si vous succombiez, jugez de mon effroi !

DORANTE.

Ces craintes, cet amour, vous répondent de moi:
On peut nous voir; rentrez, dissimulez encore;
Vous reverrez bientôt l'époux qui vous adore.

(*Elle sort.*)

Voyons Elmire, il faut terminer ces combats.
Ah ! j'ai de quoi l'attendre et ne la craindre pas.

SCÈNE IV.

DORANTE, ELMIRE.

ELMIRE.

Que je tremble à le voir !

DORANTE.

Dieux ! que me dira-t-elle ?

ELMIRE.

Il se tait, ce silence accuse un infidèle.
Je suis perdue!

DORANTE.

Elmire, un tourment mutuel
Cause ici des deux parts un silence cruel;
Il faut le rompre, et voir, plus calmes l'un et l'autre,
Ce qui peut faire enfin mon bonheur et le vôtre.
Tant de vœux opposés, tant de guerre entre nous,
Prouve assez que le ciel ne me fit pas pour vous.
Vous-même à me guérir si long-tems occupée,
D'un trait si violent êtes-vous donc frappée?
La fierté vous anime, et peut-être en ce jour,
Votre regret tient plus au dépit qu'à l'amour.
Moi, qui vous adorais, moi qui vous aime encore,
Je sens qu'un autre feu me gagne et me dévore.
Peut-être serions-nous, aux loix d'hymen soumis,
D'amis que nous étions, des époux ennemis.

ELMIRE.

Comme en un jour, ô ciel! nous changeons de langage:
Le mien vous doit sans doute étonner davantage,
Dorante, car enfin ce caprice jaloux,
Ce dépit, ces regrets, crus si légers par vous,
Sont tout ce que l'amour, l'amour le plus terrible,
Peut allumer d'ardeur au cœur le plus sensible:
Ainsi donc, cet hymen, ce don de votre foi
S'il n'est un jeu pour vous, est le trépas pour moi.

Faites mon sort; voyez l'ame la plus altière
Se démentir, aimer, ramper dans la prière:
Jugez après, ingrat, jugez à votre tour,
Si le regret tient plus au dépit qu'à l'amour.

DORANTE.

Vous me désespérez, Elmire, et ce langage
Ajoute et met le comble aux maux que j'envisage.
Il n'est plus temps; lié par un nouveau serment,
Mon cœur même a pris part à cet engagement;
Et l'hymen aujourd'hui forçant nos destinées,
Ne ferait qu'un coupable et deux infortunées.
Je ne le puis.

ELMIRE.

Sans doute, on immola toujours
Les sermens de dix ans à celui de deux jours?
On applique où l'on veut l'honneur de sa parole.
Mais quelle est-elle enfin? Nommez-moi cette idole.
Faites donc que j'excuse, en cédant tous mes droits,
L'horreur du procédé par la beauté du choix.
De ce choix publié craignez-vous tant le blâme?
Parlez, ne puis-je enfin . . .

DORANTE.

Vous le saurez, madame;
Et quand vos feux seront un jour plus modérés,
Vous le saurez, madame, et vous l'approuverez.

ELMIRE.

L'approuver? moi! monsieur; votre erreur est étrange.

Mais, sans chercher si loin... Quel doute affreux !....

DORANTE.

Qu'entends je?

ELMIRE.

Se pourrait-il? non, mais... cet objet ignoré,
Cet hymen de Lucette, aujourd'hui préparé;
Ces rendez-vous, ces dons, cette perfide tante,
Tout m'est suspect... Parlez... Répondez-moi, Dorante.

DORANTE.

Tous mes secrets bientôt vous seront révélés.
On vient ... Cachez l'horreur dont vos sens sont troublés.
J'irai vous voir... Adieu. Vous désolez mon ame,
Bien plus digne à vos yeux de pitié que de blâme.

SCÈNE V.

ELMIRE, LE MARQUIS.

ELMIRE, *à part.*

Avec quel embarras le parjure m'a fui!

LE MARQUIS, *à part.*

J'épiais le moment de la trouver sans lui.

ELMIRE, *à part.*

Qu'as-tu fait? C'est ta faute, ô malheureuse Elmire!

LE MARQUIS.

Un sujet important auprès de vous m'attire,
Madame.

ELMIRE.

Excusez-moi.

LE MARQUIS.

Sage Elmire.

ELMIRE.

On m'attend.

LE MARQUIS.

Arrêtez.

ELMIRE.

Je ne puis.

LE MARQUIS.

Mais, un mot, un instant ;
D'un devoir près de vous il faut que je m'acquitte.
Je venais vous parler de l'homme qui vous quitte.

ELMIRE.

Qui me quitte ?

LE MARQUIS.

Oui, qui sort; d'un traître qui, je croi,
Vous donne de l'humeur autant et plus qu'à moi.

ELMIRE.

Dorante !

LE MARQUIS.

Ainsi que vous me désole, madame.

ELMIRE.

Vous, monsieur; comment donc?

LE MARQUIS.

Il traverse ma flamme.
Il prétend m'enlever Lucette qu'aujourd'hui
J'aurai, si vous voulez, même en dépit de lui.
La tante me préfère et la nièce m'adore:
J'aime et j'épouse.

ELMIRE.

Vous?

LE MARQUIS.

Moi.

ELMIRE.

Redites encore.

LE MARQUIS.

La baronne d'Orbac ne vous a point conté?...

ELMIRE.

Non, pas le mot.

LE MARQUIS.

Oh bien! c'est un point arrêté.

ELMIRE.

Vous me surprenez fort ; mais dites-vous, Dorante
S'oppose à vos désirs? Quelle est donc son attente?
Son amour aurait-il quelqu'intérêt caché?

LE MARQUIS.

Lui? madame... On sait trop qu'à vos fers attaché,
Dorante à vos genoux et languit et soupire.

ELMIRE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

On sait encor qu'il souffre le martyre.

ELMIRE.

Pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

Vous l'avez réduit au désespoir.

ELMIRE.

Bon !

LE MARQUIS.

L'on sait encor.

ELMIRE.

Quoi ?

LE MARQUIS.

Voulez-vous tout savoir ?

ELMIRE.

Oui; vous êtes, monsieur, en train de si bien dire.

LE MARQUIS.

Ma foi, las d'éprouver les maux dont il expire,
Il se venge, madame, en furieux.

ELMIRE.

Comment?

LE MARQUIS.

Dans le monde on en parle assez publiquement.
Il épouse.. Voyez quel excès de folie;
Il épouse..

ELMIRE.

Qui donc?

LE MARQUIS.

Il épouse Julie.

ELMIRE.

Une danseuse!

LE MARQUIS.

Oui-dà, cette fille à talens....

ELMIRE.

Vous êtes fou, marquis.

LE MARQUIS.

Non, c'est votre galant
Qui perd la tête.

ELMIRE.

Lui !

LE MARQUIS.

Cela ne se peut croire,
J'en conviens : pour vous mettre au fil de cette histoire,
J'aimai Julie, au tems que l'on se l'enlevait :
Je la mis dans le monde à treize ans qu'elle avait.
Je la cédai ; Damis la rendit à Pamphile ;
Elle eut Mondor, Albi, d'Astufière et d'Oville ;
Son début affola l'étranger et la cour ;
Elle eut un lord, Saint-Phal, ensemble et tour à tour ;
Suivit un jeune acteur, disparut, fut à Londres ;
Revint, dansa, brilla, ne sut à qui répondre.
Je la repris ; le duc à prix d'or la conquit ;
Sur nous, à plus grand frais, la finance l'acquit.
Ainsi, toujours friponne, et toujours adorée ;
D'amis, d'amans, d'amours, de plaisirs entourée,
Vers le tiers de sa course, elle s'arrête enfin,
Fuit la scène et le monde, et veut faire une fin ;
Tourne à l'esprit, devient toute autre virtuose,
Sert d'asile aux talens, juge, écrit et compose.
Cléon la voit, Dorante est l'ami de Cléon :
Et c'est là que se trame une telle union.

ELMIRE.

Quel discours !

LE MARQUIS.

Je vous dis qu'il en est idolâtre;
Demandez à Loret, qui connaît son théâtre.

ELMIRE.

J'admire le débit de la fatuité;
Mais la fin de ce conte est une fausseté.
Dorante a de l'honneur, et je ne puis vous croire:
Il rougirait des fers dont vous faites tous gloire.
Voilà comment d'autrui vous masquez les portraits
De ridiculités qui composent vos traits.
Le plus fou veut toujours barbouiller le plus sage.
Je vous connais, marquis; j'en dirais davantage.
J'ai de l'humeur.

LE MARQUIS.

Courage, allons; vous m'enchantez:
Je vous donne sur moi toutes ces libertés.
J'en serai plus à l'aise, et j'oserai tout dire.
Bon, je suis aujourd'hui dans mon jour de satire;
Parlons.

ELMIRE.

Non, finissez, monsieur, et dites-nous
Quel est ce rare accord entre Lucette et vous.
Sa tante est une folle; et qu'elle vous choisisse;
Cela se doit: mais moi, qu'à ce choix j'applaudisse!

Que vous sacrifiant un enfant que j'ai pris...

LE MARQUIS.

Eh bien! ne voilà pas ce préjugé, ces cris!
Parce qu'on est galant... Tant mieux pour une femme.
Oh! la mienne toujours aura part à ma flamme.
J'ai des mœurs, et je veux dans l'équité des lois,
Que l'amour à l'hymen laisse un jour dans le mois.

ELMIRE.

Mais, vous aimez ma sœur de l'ardeur la plus tendre?

LE MARQUIS.

Je l'aimais... oui, pas mal.

ELMIRE.

Et je lui voyais prendre
Du goût pour vous.

LE MARQUIS.

Beaucoup.

ELMIRE.

D'où vient que ses appas...?

LE MARQUIS.

Je puis le dire, à vous; je ne l'estime pas.
Elle vieillit; d'ailleurs, est d'humeur si changeante!

Qui pis est, soupçonneuse, inquiète, exigeante,
Toujours là ; bon, tenez, ne la voilà-t-il pas?

(*Il l'aperçoit*)

M'aurait-elle écouté? Tirons-nous de ce pas.

SCÈNE VI.

ELMIRE, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

ELMIRE.

Monsieur m'entretenait de son amour extrême,
Ma sœur ; vous aurez pu l'entendre ici vous-même :
Le marquis fait de vous un cas très-singulier.
Expliquez-vous, pourtant ; il pourrait s'oublier.
Il me sollicitait pour une amour nouvelle ;
Mais, par égard pour vous, je lui serai cruelle.

(*Elle sort*).

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Voudrez-vous bien, monsieur, m'expliquer tout ceci?

LE MARQUIS.

Vous avez peur; ma foi, cela se doit ainsi.

Accusez-moi d'abord, condamnez l'apparence;
Je devais à nos feux, cet excès de prudence.

LA MARQUISE.

Comment?

LE MARQUIS.

Ce que j'ai dit est par ménagement.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous ménagez le monde étrangement.

LE MARQUIS.

Savez-vous bien qu'Elmire a soupçonné nos flammes?
Qu'elle allait traverser le bonheur de nos ames?
Que pour mieux écarter ses sentimens jaloux,
J'ai feint l'indifférent et mal parlé de vous?
La ruse a réussi, j'ai sauvé votre gloire.

LA MARQUISE.

En me déshonorant.

LE MARQUIS.

Vouliez-vous qu'on pût croire...

LA MARQUISE.

Oui, que m'importe?

LE MARQUIS.

Oh bien! je me corrigerai.

LA MARQUISE.

Je veux qu'on le publie.

LE MARQUIS.

Oh! je le publierai.
On croit faire merveille ; on souffre tout au monde
Pour paraître discret, et madame vous gronde.

LA MARQUISE.

Eh! pourquoi me vieillir, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Pour cela,
Permettez-moi de rire à ce reproche-là.
Vous vieillir, vous, marquise, eh! ce sont là vos craintes?
Est-ce à vous d'avoir peur de semblables atteintes?
Votre âge à tous les yeux ne se montre-t-il pas?
Il est en traits de rose écrit sur vos appas;
De la jeunesse en vous tout imprime les traces :
Avec ce teint d'Hébé, ce coloris des grâces,
Ce discours enfantin, ce sourire enchanté,
Cette ame de plaisir, cet esprit de gaieté;
Avec le feu qui brille en tout ce que vous faites,
Eh! qui parut jamais plus jeune que vous l'êtes?

LA MARQUISE.

Qui fut aussi jamais plus dangereux que vous?
C'est à ce bruit flatteur qu'on endort les jaloux.

Mais d'où vient que tantôt, ma sœur ici présente,
D'une nouvelle amour était la confidente?

LE MARQUIS.

Bon, c'est cet amour-là qui vous tient en souci?
Eh! c'est à votre sœur que j'en contais ici.
Oui, pour dépayser ses soupçons, son envie,
J'ai feint d'être amoureux; elle en était ravie,
M'écoûtait, s'y plaisait, s'y prenait tout de bon;
Mais dès qu'on vous a vue, on a changé de ton.
Aimez-moi donc, chassez une peur chimérique;
Croyez que mon amour est une chose unique...
Loret me cherche; il faut que je vous quitte... Adieu.

LA MARQUISE.

Mais vous êtes donc fou?

LE MARQUIS.

Je vous rejoins dans peu.
Je dois être à Versailles à six heures sonnantes;
Il en est quatre, et j'ai mille affaires pressantes.

LA MARQUISE.

Marquis, ayez pitié d'un cœur trop enflammé;
Vous êtes un fripon, mais vous êtes aimé.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LORET.

LE MARQUIS.

Ah! la voilà partie! As-tu vu la baronne?

LORET.

Oui, j'ai vu même aussi la petite personne;
Mais Dorante était là. Quoi que mon art ait fait,
Je n'ai pu dans sa main glisser votre billet.

LE MARQUIS.

Ce diable d'importun me barre en toute chose;
Mais parbleu, je lui rends la peine qu'il me cause.
Je viens à ses dépens de m'égayer ici,
Et j'ai, sans y penser, plaisamment réussi.
Comme tu dis, Elmire est folle de Dorante.
Mais dis-moi vîte, dis, qu'a répondu la tante?

LORET.

Ma foi, vous lui plaisez un peu trop; et je crains
Qu'elle-même sur vous n'ait de graves desseins.

LE MARQUIS.

Tant mieux, vraiment, il faut amuser sa tendresse:
Un pas fait pour la tante est un saut vers la nièce.

LORET.

Ainsi donc la marquise est au néant?

LE MARQUIS.

C'est fait.

Trop de constance opère un dangereux effet;
D'ailleurs, à l'instant même elle s'est expliquée,
Et, si je ne me trompe, elle est un peu piquée:
Elle pourrait très-bien me prévenir : dis-moi
S'il est tems à peu près de lui manquer de foi.
Mon affaire avec elle est-elle assez publique?

LORET.

Ayez-en le cœur net, rien de plus authentique.
Il n'est petit ni grand qui n'en parle; on l'a dit,
Affiché, publié.

LE MARQUIS.

Je la compte, il suffit.

LORET.

Aussi-bien ce baron d'humeur opiniâtre,
Des beautés du pays, étranger idolâtre,
Qui, sur elle tantôt revendiquait ses droits,
Veut en avoir raison une seconde fois.
Il vous cherchait.

LE MARQUIS.

Oh bien! que l'étranger l'adore;
Je la lui cède ... attends... de peur qu'il en ignore...

Oui, le tour est plaisant : sa nouveauté me rit...
J'en veux faire au baron cession par écrit.

LORET.

Eh ! monsieur, quel projet !

LE MARQUIS.

Il me plaît, donne, avance
Ce qu'il me faut ... le tour me divertit d'avance.

LORET.

Voyez pourtant.

LE MARQUIS *se mettant à écrire.*

Tais-toi : Nous soussigné marquis.

LORET.

Considérez bien ....

LE MARQUIS.

(*Il écrit.*)

Paix. Sans en être requis.

LORET.

Que vous déshonorez

LE MARQUIS.

La marquise d'Olmière...

LORET.

Par une trahison....

LE MARQUIS.

Pleine, absolue, entière.

LORET.

Et vous comptez avoir.....

LE MARQUIS.

Tel goût qu'il lui plaira.

LORET.

Des femmes ?

LE MARQUIS.

Finis donc... Tel autre, *et cœtera.*

(*Il écrit.*)

C'est fort bien ; je te fais l'agent de cette affaire.

LORET.

Vous la cachetez.

LE MARQUIS.

Non, publicité m'est chère ;
J'aime les procédés francs, lumineux ; ainsi
Tu peux même au baron rendre ce billet-ci.
Ce sera pour Lucette un sacrifice honnête ;
Sa tante en fera cas, Elmire en fera fête ;
D'un procédé si beau le baron se louera.

LORET.

Le public ?

LE MARQUIS.

A coup sûr le public en rira.

SCÈNE IX.

LORET, *seul.*

J'EN rirais bien aussi; mais j'ai martel en tête.
L'avis est sérieux... Je crains qu'on ne m'arrête:
De ces couplets nouveaux je me suis dit l'auteur...
Ce livre, dont je suis l'anonyme éditeur,
Est chez moi tout entier: s'il faut qu'on le soupçonne,
Je suis perdu... Voyons; si, par cette baronne,
Je mettais à couvert ce dangereux dépôt....
Oui... pas mal; j'ai trouvé la dupe qu'il me faut:
L'accusant au besoin pour écarter l'orage,
Je la ferai passer pour auteur de l'Ouvrage.
Il faut la voir; il faut mettre à bien le projet:
Mais voici le baron, rendons-lui ce poulet.

SCÈNE X.

LE BARON, LORET.

LORET.

MA foi, je viens, pour vous, de faire un coup de maître.
Vous aviez un rival heureux ou prêt à l'être.

LE BARON.

Eh bien?

LORET.

J'ai si bien fait par le soin que j'ai pris,

Qu'il vous cède l'objet dont vous êtes épris :
La marquise est à vous.

LE BARON.

Tu dis?

LORET.

Que je l'emporte,
Et qu'en voilà monsieur, la preuve que j'apporte.

LE BARON.

Voyons, donne.

LORET, *pendant qu'il lit.*

Lisez... c'est plaisant.... achevez
La pièce est rare.

LE BARON.

Ah ! dieux, qu'ai-je lu?

LORET.

Vous rêvez?
Il faut en convenir, l'adresse est singulière.

LE BARON.

Oui, je rends grâce au ciel, de ce trait de lumière.
Oui, je sens de mon cœur s'effacer pour toujours
Cet objet avili de mes folles amours.
S'il me pénètre encor, c'est d'une horreur extrême;
Le mépris enlaidit jusqu'à la beauté même.
Tiens... rends-lui... Non, je veux tant de fois outragé,
Voir sa honte à mon tour pour être mieux vengé.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, LUCETTE.

DORANTE.

Venez, que je vous ouvre enfin toute mon ame.
Quand je vous ai tantôt fait l'aveu de ma flamme,
J'ai pu dans mes discours, vous laisser remarquer
Un embarras secret qu'il faut vous expliquer :
Vous connaissez Elmire, et savez que pour elle
J'eus tous les sentimens d'une amitié fidelle.
De ses charmes d'abord, occupé sans désirs,
Mon cœur avec le temps poussa de vrais soupirs.
Je déclarai mes feux, je parlai d'hyménée;
Mais Elmire, toujours libre, indéterminée,
Sans plaisir, ni dégoût recevant mes aveux,
Voulut garder mon cœur et combattre mes vœux.
Je m'affranchis enfin d'une loi si cruelle;
Vos yeux ont achevé de me détacher d'elle.
Mais un bizarre effet des caprices d'amour,
Fait, quand je suis guéri, qu'elle brûle à son tour.
Le parti que je prends, la révolte et la blesse;
Le dépit qu'elle en a ranime sa tendresse,
Et tout ce que je fais semble la redoubler.

LUCETTE.

Quelle rivale, ô ciel ! vous me faites trembler.
Ah! je n'ai plus d'espoir; je connais son empire.
Par quels droits puis-je, hélas ! combattre ceux d'Elmire?
Elle sait vos projets : sait-elle que c'est moi ?...

DORANTE.

Elle l'ignore encor, dissipez cet effroi.

LUCETTE.

Que dira-t-elle? ô ciel !

DORANTE.

Comme vous je présage
Que l'aveu de mon choix l'aigrira davantage.
Prévenons-la : je crois qu'il faut dans ce moment
Eluder son courroux par votre éloignement.
Vous pouvez la quitter sans qu'elle s'en étonne,
Prétextant un départ qu'exige la baronne,
Je vous suivrai.

LUCETTE.

Je crains ce parti dangereux :
L'on nous imputera le crime à tous les deux.
J'ai vécu chez Elmire; on dira que moi-même
J'ai formé le dessein d'enlever ce qu'elle aime.
Déclarons-nous, plutôt; il le faut.

DORANTE.

J'aime à voir

La justesse d'esprit qui vous fait tout prévoir.
Oui, je vais déclarer qui j'aime et qui j'épouse.
Ne craignez point Elmire et sa fureur jalouse.
Quel droit a-t-elle encor contre la liberté
D'un cœur qu'elle a cent fois loin d'elle rejeté.
Ce matin même encor, sa voix, sa bouche même
A dicté mon arrêt; je le suis, je vous aime,
Et je cours.

LUCETTE.

Que je crains ce funeste entretien!
Monsieur, je vous perdrai.

DORANTE.

Non, n'appréhendez rien.

LUCETTE.

Concevez tout le trouble où cet instant me jette.

DORANTE.

Non, n'appréhendez rien, ma charmante Lucette;
Lorsque d'un peu d'espoir l'amour peut se flatter,
L'amour voit tout possible et rien à redouter.

(*Lucette sort*).

SCÈNE II.

DORANTE, ELMIRE.

DORANTE.

CHERCHONS-la. Je la vois : dans quel obscur nuage !

ELMIRE, *sans apercevoir Dorante.*

Qu'ai-je appris ! voilà donc le comble de l'outrage.
Dorante a pu descendre à cette indignité....
C'est pourtant cet ami, ce sage si vanté.
Tous les hommes sont faits sur le même modèle.
Les monstres !.. Jusques-là s'être oublié pour elle !
N'en doutons plus... les faits ne sont que trop prouvés.
C'est elle ; j'en mourrai....

DORANTE.

Puisque vous le savez.

ELMIRE.

Ah !

DORANTE.

Vous me soulagez du tourment de le dire :
C'est elle, j'en conviens.

ELMIRE.

Vous osez m'en instruire ?

Vous pouvez sans rougir....

LUCETTE.

Je le puis, je le dois.

ELMIRE.

On ne peut trop louer l'excellence du choix.
Moi, sur-tout, j'avoûrai, monsieur, que rien n'égale
L'honorable concours d'une telle rivale.

DORANTE.

Non, madame; je sais sous des traits différens
Voir l'objet que je perds et l'objet que je prends;
Je rends à vos vertus une justice entière;
Mais l'autre a son mérite, et plaît à sa manière.
Vous avez tout l'esprit qu'on peut se figurer;
Mais...

ELMIRE.

L'excès de l'outrage est de nous comparer;
Et je ne soutiens pas qu'avec le front cinique,
On ose m'égaler une fille publique.

DORANTE.

Qu'entends-je! quelle erreur et quel emportement!
C'est l'innocence même, et vous pouvez...

ELMIRE.

Comment?
Cette Julie,

DORANTE.

DORANTE.

Eh bien!

ELMIRE.

A qui l'on vous marie?

DORANTE.

Qu'a de commmun Lucette avec cette Julie?

ELMIRE.

Lucette, dites-vous; Lucette a votre cœur?

DORANTE.

Oui, c'est elle, approuvez, achevez mon bonheur:
Il ne peut exister s'il n'a votre suffrage;
Prononcez.

ELMIRE, *tombant dans un fauteuil.*

Je me meurs!

DORANTE.

Quel trouble j'envisage!
Elmire, écoutez-moi; suspendez ce courroux,
Et voyez si Dorante est digne encor de vous.

ELMIRE.

Ah! dieux! le voilà donc ce mystère terrible:
Vous me gardiez, cruel, le trait le plus sensible;

C'est vous qui, dans mon sein, prîtes soin d'attirer
Le serpent odieux qui vient le déchirer.
C'est vous qui, m'abusant d'une fausse tendresse,
Entreteniez chez moi votre indigne maîtresse.
Je m'en doutais, ingrat, et votre art concerté,
Ecartait de mes yeux ce rayon de clarté;
Et voilà cette Agnès, si simple, à vous en croire,
Qui trame sous mes yeux l'intrigue la plus noire;
Et qui, s'applaudissant peut-être en ce moment,
Jouit de son triomphe, et rit de mon tourment.

DORANTE.

Accablez-moi, madame, et que votre vengeance,
De l'objet qu'elle accuse épargne l'innocence:
C'est depuis vos refus, ce n'est que de ce jour,
Que Lucette a connu vos feux et mon amour.
Moi-même avant ce temps, conseil de sa jeunesse,
Je la vis sans désir, je l'aimai sans faiblesse:
J'en appelle à vous-même, et j'atteste les dieux,
Que mon cœur n'a point fait un partage odieux;
Qu'il voulait être à vous, quand votre résistance
A détruit mon espoir et lassé ma constance.
J'ai porté loin de vous, piqué de vos refus,
Des soins qu'on a soufferts, des vœux qu'on a reçus;
Le miracle s'est fait, j'ai brûlé pour une autre,
J'aime, voilà mon crime et peut-être le vôtre.

ELMIRE.

Non, je ne croirai point que l'on passe en un jour,

D'un état insensible à cet excès d'amour.
Ma confiance aveugle, encourageant vos flammes,
Vous aidait à cacher le crime de vos ames.
Vous me trompiez tous deux : j'en mourrai ; car enfin,
Vous croirez beau de suivre un si noble dessein.
Je vous connais ; malgré le tourment qui me presse,
Vous allez vous piquer d'héroïque tendresse,
Parer du sentiment votre nouvelle ardeur,
Et me sacrifier par un faux point d'honneur.
Ah ! Dorante, est-ce là cette union fidelle
Que m'a jurée cent fois votre amitié cruelle ?
Que deviens-je, en perdant mon espoir le plus doux ?
Où chercher mon bonheur que j'ai mis tout en vous ?
De rage et de dépit vous me croyez émue ;
Je vous adore, ingrat ; voilà ce qui me tue.
Vous doutez de mon cœur, et je vous prouverai
Son trop funeste amour, puisqu'enfin j'en mourrai.

SCÈNE III.

ELMIRE, DORANTE, LUCETTE.

LUCETTE, *qui écoutait dans la coulisse.*

Non, vous vivrez, madame ; à vos larmes sensible,
Je viens vous délivrer de cet état horrible.
Calmez votre douleur, rassurez vos esprits ;
Je ne puis acheter mon bonheur à ce prix.
Non, monsieur, quel que soit le serment qui nous lie,

Le désespoir d'Elmire accablerait ma vie,
Et je justifîrais, après ce que je voi,
Le portrait odieux qu'elle s'est fait de moi.
Daignez me voir, madame, à vos genoux tremblante;
Un objet moins coupable à vos yeux se présente,
Jugez-en par l'effort que je fais devant vous:
En quittant un amant et cédant un époux.

ELMIRE.

Laissez-moi, tout irrite et désole mon ame;
Laissez-moi, dis-je.

DORANTE.

Non, un tel ordre, madame,
Ne peut s'exécuter; voyez, écoutez-nous.
Tout ne vous dit-il pas de calmer ce courroux?
Voilà cette odieuse et perfide ennemie,
Qui remet à vos pieds sa fortune et sa vie;
J'imite son courage et tout est suspendu:
Un tel ménagement sans doute vous est dû.
Rien peut-il séparer notre intérêt du vôtre?
Et sans votre bonheur, quel peut être le nôtre?
Attendons que votre ame appelle à son secours
Cette austère raison qui la guida toujours.

ELMIRE.

Ah! que vos froids conseils ont sur moi peu d'empire!
Ma raison égarée a fait place au délire.
Je ne me connais plus. Mais vous, écoutez-moi:

(*à Lucette.*)

Vous avez plaint mon sort, je le sens, je le voi;
Et ce trait généreux, fondant ma confiance,
M'invite à vous parler avec plus d'assurance.
Sans état et sans bien vous dûtes désirer
L'hymen avantageux qu'on vous fait espérer:
Je conçois ce dessein; mais, Lucette, je pense
Que votre amour encor a peu de violence;
Il ne fait que de naître, et peut se dégager,
Si quelqu'autre intérêt le conduit à changer.
Je suis riche, et je veux, par un bienfait durable,
Vous doter et vous rendre un parti désirable:
Choisissez de mes biens, je vous les donne tous;
Qu'ils soient le prix d'un seul que je tiendrai de vous.

LUCETTE.

Sans vos bienfaits déjà mon malheur diminue,
Madame, puisqu'enfin je vous suis plus connue.
Pour marquer à quel point j'estime cet honneur,
Je dois vous découvrir jusqu'au fond de mon cœur:
J'ai fait un choix, madame, et n'en puis faire un autre.
J'ai pu sacrifier mon intérêt au vôtre;
Mais, pour cet autre hymen, il passe mon pouvoir.

ELMIRE.

Ah! puisqu'il est ainsi, je n'ai donc plus d'espoir:
C'en est fait.

LUCETTE.

Il me reste encor à reconnaître
La générosité que vous faites paraître.

Mais que me serviraient vos bienfaits, vos secours,
Dans la retraite obscure où vont couler mes jours?
Restant ce que je suis, ma fortune bornée
Suffira pour mourir dans l'ombre où je suis née.

ELMIRE *à* LUCETTE.

Je vois par vos refus mon destin éclairci,
Vous l'enflammez encore en me parlant ainsi.
J'augmente à mes dépens le pouvoir de vos charmes:
Contre moi-même enfin je vous prête des armes.
Il suffit....; demeurez.

DORANTE.

Nous ne vous quitterons pas.

ELMIRE.

Je vous l'ordonne enfin.... ne suivez point mes pas.

SCÈNE IV.

DORANTE, LUCETTE, LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE *entre en riant.*

OH! pour cela, Marton, l'aventure est bouffonne.
Dorante.... écoutez donc.... Eh bien! votre baronne
Fait un plaisant négoce; oui, savez-vous?

DORANTE.

Comment?

LA MARQUISE.

Mais rien n'est plus fâcheux que cet événement.

LUCETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

DORANTE.

Que voulez-vous donc dire?

LA MARQUISE.

Ecoutez, je me tiens pour m'empêcher de rire;
Mais Marton a tout vu, Marton vous contera....

MARTON.

Voici le fait, jamais monsieur ne le croira.
De l'abus des talens, quel exemple bizarre!
Comme en ce siècle-ci le bel esprit égare!..
Votre docte baronne a clandestinement
Mis certain livre au jour, fort honnête vraiment;
Ma pudeur se refuse au titre qu'on lui donne.
C'est horrible : ce livre-là était chez la baronne;
Monsieur Loret aussi s'est trouvé chez l'auteur;
D'un très-indigne écrit, très-digne colporteur.
La justice est venue, et, dans cette retraite,
A justement trouvé l'édition complète.
Grande rumeur! chacun veut accuser autrui.
C'est lui, voilà l'auteur. C'est elle; non, c'est lui.
La baronne est aux mains; et bientôt cette guerre,

Fait voler ses lauriers et ses coîffes par terre :
Enfin, brochure, auteur, colporteur embalés,
Criant, pestant, jurant, en prison sont allés.

DORANTE.

Je vois d'où le coup part, et n'en ai plus d'alarme :
Ce frippon de Loret a causé ce vacarme.
C'est ce fourbe, c'est lui ; mais j'en aurai raison :
Je vais du magistrat éclairer le soupçon.
Vous, Lucette, cherchez, ne quittez point Elmire.
Je reviens.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

J'AI, Marton, autre chose à te dire.
Le marquis ne vient point.

MARTON.

Votre marquis, j'ai peur
Que nous n'en venions pas, madame, à notre honneur.
L'homme étrange ! ma foi je n'y puis rien comprendre.
Savez-vous qu'à Lucette il a voulu prétendre ;
Qu'à séduire sa tante il était parvenu
Quand par un coup du ciel Dorante est survenu?
Ce Dorante, amoureux de la jeune Lucette,

A démêlé bientôt leur intrigue secrette.
Il va l'épouser même.

LA MARQUISE.

Et ma sœur ?

MARTON.

Votre sœur
En crèvera, je crois, de honte et de douleur.

LA MARQUISE.

Comment peux-tu savoir ?

MARTON.

Je sais tout.

LA MARQUISE.

Et le traître
Perdrait sitôt l'amour qu'il avait fait paraître !
Ah ! Marton !

MARTON.

Ah ! madame !

LA MARQUISE.

Il peut changer.

MARTON.

Oui-dà ;
A la vieille normande il en conte déjà.

J'ai regret au baron, c'était une belle ame;
C'est lui qui vous aimait: s'il revenait, madame,
Si, malgré vos rigueurs, plus dupe que jamais...

LA MARQUISE.

Oui, je veux me venger d'un traître que je hais;
J'entends du bruit.

MARTON.

Je vois la baronne et Dorante.

SCÈNE VI.

DORANTE, LA BARONNE, LA MARQUISE MARTON.

LA BARONNE.

Monsieur, votre police est une impertinente;
Elle doit respecter des femmes comme moi.

DORANTE.

Mais, madame, calmez le trouble où je vous voi.
Vous êtes libre enfin.

LA BARONNE.

Puisqu'elle a tant de zèle,
Qu'elle fasse donc pendre un fripon digne d'elle.

Ah! les méchantes gens! me donner cet écrit,
Ce livre infame; encor s'il avait quelqu'esprit!

LA MARQUISE.

Je vous ai plaint, madame, et toute ma surprise
Est que certain marquis, dont on vous dit éprise,
Ne vous ait pas instruit du danger qu'on courait,
A prendre pour ami ce fripon de Loret.

LA BARONNE.

D'un intérêt si cher dispensez-vous la belle.

DORANTE.

Mais, madame vous plaint et prend votre querelle.

LA BARONNE.

Qui l'en a priée?

DORANTE.

Mais...

LA BARONNE.

Ce marquis, que je croi,
Vous tient au cœur, ma mie, encore plus qu'à moi.

DORANTE.

Ceci peut aller loin; souffrez qu'on se retire.

SCÈNE VII.

DORANTE, LA BARONNE, LA MARQUISE, MARTON, LUCETTE.

LUCETTE.

Ah ! monsieur, hâtez-vous de secourir Elmire ;
Dans son appartement je n'ai pu pénétrer :
Ma prière et mes cris n'ont pu me faire entrer ;
Je crains son désespoir, et tremble pour sa vie.

LA BARONNE.

Encore une vapeur !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc ? je vous prie.
Mais la voilà.

SCÈNE VIII.

DORANTE, LA BARONNE, LA MARQUISE, ELMIRE, LUCETTE, MARTON.

ELMIRE.

Je viens rassurer vos esprits.
Vous serez tous instruits du parti que j'ai pris ;

Chacun de ces témoins m'est ici nécessaire:
De mes feux sans rougir j'avoûrai le mystère.
Dorante, j'ai brûlé de la plus vive ardeur;
J'ai méconnu l'amour, j'ai méconnu mon cœur;
J'en suis punie; il faut que ce trouble finisse.
Je confesse l'erreur qui fit mon injustice:
Je la répare, et veux... oui, je veux... dès ce jour
Que Lucette et l'hymen couronnent votre amour.
Hâtez-vous, par pitié, pour un cœur qui vous aime,
De m'arracher à vous, de me rendre à moi-même.

(*à Lucette.*)

Vous, qu'il faut que j'estime en mourant par vos coups,
Vous refusiez mes biens pour prendre un autre époux:
Je vous fais aujourd'hui, d'une ame différente,
Offre des mêmes biens pour épouser Dorante.
Pour un second refus il n'est point de raison;
Je vous donne pour dot ma terre et ma maison.

DORANTE.

Madame...

LUCETTE.

Se peut-il?...

LA MARQUISE.

Ma sœur...

MARTON.

Quelle sottise!

LA BARONNE.

Cette femme a du bon pourtant, quoi que l'on dise.

DORANTE.

Cet hymen ne peut être, et je romps tous ces nœuds,
S'il fait votre malheur.

ELMIRE.

Dorante, je le veux.

LA BARONNE.

Moi, j'y consens.

ELMIRE.

Pour vous, ma sœur, vous allez être
Plus heureuse, sans doute, et le marquis.....

SCÈNE IX.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, LE BARON qui survient.

LE BARON.

Peut-être
Vous trompez-vous, madame; un billet que voici,
Va rendre sur ce point tout le monde éclairci.
Le marquis qui l'écrit veut bien qu'on le produise.

LA BARONNE.

Du marquis; ah! donnez, donnez donc que je lise;

Il doit être galant : — « Nous soussigné, marquis,
» Convenons de céder, sans en être requis,
» Au baron Bikrosky, la marquise d'Olmière :
» Ladite cession pleine, absolue, entière.
» Lui permettons d'avoir tel goût qu'il lui plaira,
» Pour icelui, baron, tel autre, *et cætera* ».

LA MARQUISE.

Ah! le tour est affreux!

ELMIRE.

L'aventure est cruelle.

LA BARONNE.

Et si c'était pour moi qu'il s'est détaché d'elle?

LA MARQUISE.

Baron, je suis trahie; et vous êtes vengé.
Je veux vous rendre un cœur pleinement dégagé.
Vous m'aimez.

LE BARON.

Je ressens cette faveur insigne,
Madame, et j'avoûrai que je n'en suis plus digne.
J'ai pris sans y penser les mœurs de ce pays;
Le changement me gagne; et j'apprends du marquis,
Ce qu'il faut estimer un cœur comme le vôtre,
Et ce qu'il m'a cédé : je le cède à tout autre.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE MARQUIS qui survient.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je entendu? que deviens-je, Marton?

MARTON.

Madame, où sommes-nous?

LA MARQUISE.

Quoi, jusques au baron?

LA BARONNE.

Bon! voici le marquis fort à propos.

LA MARQUISE.

Le traître!

Voyons, marquis, un mot. Pourrez-vous méconnaître
Ce billet-ci?

LE MARQUIS.

Moi, non; il me fait trop d'honneur.

LA MARQUISE.

Et vous osez, infame...

LE

LE MARQUIS.

Un moment, point d'humeur :
Le baron se mourait ; c'en était fait, madame.
D'un mot consolateur j'ai rassuré son ame :
Il est vrai, j'ai flatté son espoir amoureux.

LA MARQUISE.

Et l'hymen de Lucette où tendent tous vos vœux.

LA BARONNE.

Et le mien, infidèle, où ton amour aspire.

LE MARQUIS.

A me déconcerter, tout le monde conspire....
Mais.... mais l'on n'y tient point.

LA MARQUISE.

Répondez, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Tu nous diras pourquoi?

LE MARQUIS.

Puisqu'il faut parler net,
C'est Lucette que j'aime, et j'implore sa tante.

LUCETTE.

J'ai son aveu, monsieur, pour épouser Dorante.

LA BARONNE.

Va, va, console-toi; moi, je t'épouserai.

LE MARQUIS, *faisant une grande révérence.*

Puisqu'il est ainsi, moi, je me retirerai.

(*Il sort.*)

ELMIRE *à* LA MARQUISE.

Ma sœur, l'amour est juste, et deux folles amantes
Ont mérité de lui ces rigueurs éclatantes :
L'une et l'autre punie, avouons dans ce jour,
Que nos cœurs égarés ont mal connu l'amour.

POÉSIES DIVERSES.

ÉPITRE
A MES VERS,
ADRESSÉS
A Mme. LA MARQUISE DE POMPADOUR
EN 1760.

Quittez, mes vers, les ombres du mystère,
Allez paraître au plus brillant séjour;
Abandonnez les vallons de Cythère;
Mais évitez l'éclat d'un trop grand jour.
Enfans, voués au culte de l'amour,
Ne vous montrez qu'aux regards de sa mère.
Craignez aussi, dans vos jeux indiscrets,
De vous livrer aux traits de la licence:
De la beauté voilez quelques attraits,
Et ramenez au ton de la décence
Le coloris de vos tendres portraits.
Qu'avec plus d'art vos gazes retenues,
Par un obstacle irritent le zéphir;
Peignons toujours les Grâces demi-nues:

L'œil qui voit tout perd bientôt tout désir.
En imitant les maîtres de la lyre,
Craignez, mes vers, d'en suivre trop l'ardeur:
J'aime Catulle et son tendre délire;
Mais trop souvent sa muse sans pudeur
Donne à l'amour un masque de Satyre.
Suivez Ovide; osez dicter ses loix;
Mais de son art épurez le système:
Il parle aux sens, et nous redit cent fois
Comme on jouit et non pas comme on aime.
Tibulle encor, ce dieu du sentiment,
Des voluptés voila trop peu l'image.
De ces Latins la langue était peu sage:
Galante, obscène et libre impunément,
Elle dit tout: la nôtre, un peu sauvage,
Rougit d'un mot; un rien lui fait ombrage:
C'est une prude, on la blesse aisément.
Nos bons aïeux, au tems de son enfance,
Sans retenue, égayant leurs propos,
Entretenaient la gothique indécence,
Et prodiguant le sel de leurs bons mots,
Des chastes sœurs corrompaient l'innocence.
Survint le goût, sage réformateur,
Qui n'admit plus qu'un langage sévère;
Mais sur les jeux de la gaieté légère,

Trop loin peut-être il porta sa rigueur.
Vers le sublime il étendit ses ailes,
Pour les palais il quitta les hameaux ;
Et pour l'éclat des lyres immortelles,
Fit dédaigner les tendres chalumeaux.
On fit sonner les trompettes épiques ;
L'ode éleva ses modes pindariques ;
De Melpomène on entendit les cris ;
Et cet élan des sublimes esprits,
Laissa bien loin les modestes lyriques.
Le dégoût prit à nos chantres galans,
Dont la mollesse enfouit les talens :
Contes joyeux, chansons idaliennes,
Hymnes d'Hébé, cantiques de Bacchus,
Tendres accords des flûtes lesbiennes,
Le Pinde alors ne vous entendit plus.
Quelle autre guerre, ô fille d'harmonie,
Va vous livrer ce siècle de raison !
Du nord glacé de la philosophie,
Est émané ce souffle, ce poison,
Qui, répandu sur tout notre horizon,
Désolera l'empire du génie.
J'entends déjà ces graves nourrissons,
Qui, mesurant leur prose doctorale,
Pensent traiter arts, sciences, morale ;

Nicole en vers veut donner ses leçons.
Siècle pensant, âge de la lumière,
Nous admirons tes Socrates nouveaux ;
Eclaire, instruis par leurs divins travaux,
Et de l'erreur désille la paupière ;
Mais qu'Apollon brille de ses attraits :
Ne ternis point l'éclat de ses parures,
Et laisse-lui ses riantes peintures
Pour dérider les sages que tu fais.

Par un esprit de vertige et de mode,
S'élève encore une secte incommode
D'hommes lettrés, bizarres contempteurs
De nos écrits ; mais zélés fanatiques,
De l'étranger importans amateurs,
Infatués des muses britanniques :
Tout ce que Londres a pour eux enfanté
Est aussitôt lu, cité, translaté.
Aussi voit-on dans nos champs littéraires
Changer l'émail de nos vives couleurs,
Et par l'effet des teintes étrangères
Dénaturer nos primitives fleurs.
Ils nous diront, serviles tributaires,
Que la nature excelle en ce tableau ;
Que ce beau sombre est la teinte du beau.

Non, mes amis ; consultons nos modèles,
Imitons-les ; pensons comme Boileau.
Pourquoi puiser dans ces sources nouvelles?
Riches par nous, enviés, respectés,
Nous imitons, faits pour être imités.
Fuyons le culte, et, quoi qu'ait dit Voltaire,
Milton nous passe en sublimes beautés,
Pope est divin ; mais notre goût s'altère.
Voyez plutôt nos tragiques nouveaux,
Et ces tyrans, ces poignards, ces tombeaux ;
Je citerais, pour plus grande manie,
La doléance et les pleurs de Thalie,
Et ce théâtre aux bruyantes chansons,
Et l'héroïde aux lamentables sons.

Qui nous rendra les chants de la tendresse ?
D'où renaîtront ces airs mélodieux,
Faits pour l'oreille et la table des dieux ?
L'ombre et le deuil s'emparent du Permesse.
Plus de Grécourt, encor moins de Chaulieu ;
Piron s'endort, Gresset est tout en Dieu.
Un jeune essaim eût volé sur leurs traces ;
Mais je les vois portés par le torrent,
Trop égarés dans la sphère du grand
Pour revenir dans le cercle des Grâces.

Vous n'eûtes pas ce vain désir comme eux,
Mes petits vers, et vous fûtes heureux.
Votre faiblesse éveilla ma prudence :
Je balançai le fardeau des sujets ;
Et vous bornant aux plus simples objets,
Je vous contins dans l'abri du silence.
Que nous importe un renom suborneur ?
Le repos suit l'obscurité du sage.
Plus près de moi je cherchai le bonheur.
De l'amitié j'obtins le doux suffrage,
Il me suffit. Heureux jusqu'à ce jour,
Vous jouirez long-tems de ce partage,
Contens de plaire aux yeux de Pompadour.

ODES.

ODE PREMIÈRE.

LES ÉTUDES D'ANACRÉON.

Vers, chansons, études frivoles ;
Muse, Amour, voici mes adieux.
Ma main va mesurer les poles ;
Mon compas va régler les cieux.

Je saurai si l'axe immobile
Laisse agir les globes mouvans !
Quelle est des feux la course agile ;
D'où partent la foudre et les vents.

Insensé, quand le ciel m'appelle,
Quel soin frivole m'égarait !
J'observais les yeux d'une belle,
Lorsqu'un satellite paraît.

Suivons l'ardeur qui me réveille,
Pénétrons les secrets divers ;
Portez mes livres sous ma treille,
J'y veux contempler l'univers.

Dieu du vrai, toi qui nous éclaires,
Bacchus, soutiens mon feu divin.
Dévoile à mes yeux les mystères
Tous les secrets sont dans le vin.

Ah! pour échauffer mon génie
Si Corinne était en ces lieux!
Corinne, bien mieux qu'Uranie,
M'ouvrirait les portes des cieux.

Corinne encor! tout m'y rappelle
Cédons à mes sens prévenus.
Astres éclipsés devant elle,
Mondes, qu'êtes-vous devenus?

ODE II.

LE PORTRAIT DE DORIS.

Qu'un autre amant soit épris
Des charmes d'une déesse :
A ma bergère, à Doris,
Je dois le trait qui me blesse.

J'ai chanté cent fois l'Amour,
Lui seul eut tous mes hommages:
Ce dieu me donne à son tour
Le plus beau de ses ouvrages.

Quand ses traits frappent mes yeux,
Les rangs ne me touchent guères,
Doris connaît peu d'aïeux;
Mais mille Amours sont ses frères.

Baiser, regards et soupir,
Voilà tout notre langage:
Mon étude est son plaisir;
Mon plaisir est son ouvrage.

Muses, talens, beaux écrits,
Ne sont pas ce qu'elle adore;
Mais le peu que sait Doris
Vaut bien tout ce qu'elle ignore.

Elle a cet aimant vainqueur,
Qui retient ce qu'il attire.
Sa voix est le son du cœur,
Qui d'un seul mot sait tout dire.

C'est la rose ou le jasmin
Qui fait toute sa parure,
Et l'art qui para son sein
Outrage encore la nature.

Deux ames semblent presser
Son sein qui croît et s'élève :
La pudeur le fait baisser,
Et le désir le soulève.

Dans ses beaux yeux, tour-à-tour,
Se peint avec la décence,
La langueur qui suit l'Amour,
Ou l'ardeur qui le devance.

Doris joint à tant d'appas
Cette taille d'immortelle,
Qui semble inviter mes bras
A s'arrondir autour d'elle.

Enfin, pour mettre en son jour
Le portrait de ma bergère :
Elle a l'âge de l'Amour
Et la beauté de sa mère.

ODE III.

LA ROSE.

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphir;
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas! crains de paraître,
Diffère un moment de t'ouvrir;
L'instant qui doit te faire naître
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle,
Qui subira la même loi;
Rose, tu dois briller comme elle;
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Va l'embellir de tes couleurs:
Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire;
Qu'il soit ton trône et ton tombeau.
Jaloux de ton sort, je n'aspire,
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Suis la main qui va te conduire
Du côté que tu dois pencher ;
Eclate à nos yeux, sans leur nuire,
Pare son sein, sans le cacher.

Là si quelque autre main s'avance,
Là si quelqu'autre est mon égal,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mon rival.

Tu vivras plus d'un jour, peut-être,
Sur le sein que tu dois parer;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

Fais-lui sentir, par mes alarmes,
Le prix du plus grand de ses biens ;
En voyant expirer tes charmes,
Qu'elle apprenne à jouir des siens.

ODE IV.

LES BAINS DE LAURE.

Cette grotte est l'asile aimable
Où Laure échappe aux feux du jour.
Cette onde est son bain délectable ;
C'est là que sa main redoutable
Trempe tous les traits de l'Amour.

Quand la fraîcheur ici l'appelle,
Zéphire ose seul approcher ;
J'y vois chaque roseau fidelle,
Qui cache un amour nu comme elle,
Qui craindrait de l'effaroucher.

Confidens des beautés de Laure,
Beaux lieux, que vous me serez chers !
Témoins de tout ce que j'adore,
Ruisseaux, coulerez-vous encore
Pour chercher Vénus sur les mers ?

Ah ! si dans ce lieu solitaire
Je pouvais sans être aperçu....
Qu'ai-je dit ? Quel vœu téméraire !
C'est l'abri sacré du mystère,
Jamais mortel n'y fut reçu.

Que vois-je? quel soupçon m'anime !
Quels noms ! quels chiffres odieux !
Ce sable interprète son crime.
Ah ! je vois aux pas qu'il exprime,
Qu'elle n'a pas fui tous les yeux.

O Dieux ! quel changement extrême !
O l'abîme ! ô l'affreux séjour !
Cette onde est le Cocyte même ;
Fuyons l'antre de Polyphème,
Et périsse à jamais l'amour !

ODE V.

LA NUIT D'ÉGLÉ.

O nuit, dure autant que ma vie;
L'aube du jour me fait trembler :
Ton ombre va m'être ravie,
Et les amours vont s'envoler.

Églé, dans mes bras se repose.
J'attends, j'enchaîne mes désirs.
Hélas ! c'est l'amour qui le cause,
Ce sommeil, enfant des plaisirs.

Par cette lampe du mystère
Je vois mille charmes divers;
Et si l'astre du jour m'éclaire,
Je ne verrai que l'univers.

Amour, toi dont le trait rapide
Vole aussi prompt que le regard;
Donne à Titon les feux d'Alcide,
L'aurore arrivera plus tard.

Mais je vois poindre la lumière.
Ce rayon va nous découvrir;
Églé ferme encor sa paupière,
Celle des jaloux va s'ouvrir.

Hâte-toi, sommeil, je t'implore,
Souffre que je règne à mon tour.
Quitte les beaux yeux que j'adore,
Pour y faire place à l'amour.

Des jeux plus doux que tes mensonges
Préviendront encor le soleil,
Eglé, chassons l'erreur des songes
Par les vérités du réveil.

ODE VI.

LE MYSTÈRE.

Sur une écorce légère,
Amans, tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma bergère
N'est gravé que dans mon cœur.
Je n'ose occuper ma lyre
A chanter un nom si doux,
Echo pourrait le redire,
Et j'aurais trop de jaloux.

Corinne à feindre m'engage
Pour mieux tromper les témoins.
Ce qui lui plaît davantage,
Semble me plaire le moins:
L'herbe où son troupeau va paître
Voit le mien s'en écarter,
Et je semble méconnaître
Son chien qui veut me flatter.

Vous, qu'un fol amour inspire,
Connaissez mieux le plaisir;
Vous n'aimez que pour le dire,
Nous n'aimons que pour jouir :

Corinne, que ce mystère
Dure autant que nos amours.
L'amant content doit se taire:
Fais-moi taire pour toujours.

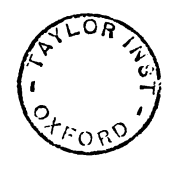
L'Amant frivole et volage
Chante par-tout ses plaisirs;
Le Berger discret et sage
Cache jusqu'à ses désirs.
Telle est mon ardeur extrême:
Mon cœur soumis à ta loi
Te dit sans cesse qu'il aime,
Pour ne le dire qu'à toi.

ODE VII.

LA LYRE D'AMOUR.

NON, rien ne doit plus t'alarmer :
Asservis, possède un cœur tendre,
Aussi fidèle pour t'aimer,
Qu'il fut empressé pour se rendre.

Par un soudain enchantement
Ma liberté me fut ravie;
Et l'ouvrage d'un seul moment
Fera le destin de ma vie.



Du trait qui partit de tes yeux,
L'Amour lui-même fut le guide;
De ses flèches la plus rapide
Est celle qui blesse le mieux.

Me vaincre était peu pour sa gloire;
Et ce fut le jeu d'un enfant;
Remporter sur toi la victoire
Fut l'effort d'un dieu triomphant.

Contre toi d'une main timide
Il prit son carquois redouté;
Mais il n'osa frapper l'égide
Dont le ciel armait ta fierté.

Connaissant le goût qui t'inspire
Pour les chants du sacré vallon,
L'Amour instruit par Apollon,
De son carquois fit une lyre.

Attentive à ses doux accens,
Tu ne craignis plus de l'entendre;
Et ton cœur se laissa surprendre
Par la trahison de tes sens.

Cette lyre, à ta voix unie,
Enchanta le docte séjour.
Eh! que n'inspire point l'amour,
Quand il est le dieu d'harmonie!

Chaque son, produit sous tes doigts,
Devenait un trait plein de flamme.
Ainsi l'enchanteur de ton ame
Lançait mille traits à la fois.

Tu fus soumise à son empire,
Et docile aux tendres leçons;
Ta voix répéta ses chansons,
Ton cœur éprouva son délire.

Sur cet instrument séducteur,
qui servit à fléchir ton ame
L'Amour chanta l'épithalame
Des noces dont il fut l'auteur.

O! toi, qui m'as donné Thémire,
Mets le comble aux biens que tu fais;
Amour, laisse-moi cette lyre,
Pour fixer Thémire à jamais.

ODE VIII.

LE SOMMEIL IMPOSSIBLE.

Dans ses amours aussi changeante
Qu'elle est inégale en son cours,
Chaque nuit, la lune inconstante,
Changeait de phases et d'amours.

Endimion, quitté par elle,
Au puissant Morphée eut recours,
Et pour oublier l'infidelle,
Obtint qu'il dormirait toujours.

Sommeil, règne ainsi sur mon ame;
Une ingrate en fait le tourment:
Mais juge à l'excès de ma flamme
Si tu peux la vaincre aisément

Dieu du repos, dieu que j'implore,
Par toi mes yeux vont se fermer;
L'Ingrate.... Mais j'y songe encore....
Dormons, je ne veux plus l'aimer.

Si pourtant, plaignant ma disgrace,
Laure, songeait encore à moi.....
Dieux!.. je vois Daphnis qui l'embrasse!..
Sommeil, fais donc ce que tu dois.

J'aimais d'une ardeur si fidelle?
Et son lâche cœur asservi...,
A pu... Mais rends-moi donc, cruelle,
Le sommeil que tu m'as ravi.

Non, non, rien ne peut me le rendre.
Moi, dormir!... folle illusion!
Malheureux! ai-je dû prétendre
Au miracle d'Endimion?

Je veux que le dieu des mensonges
Me verse un breuvage pareil,
Quand je serai sûr du sommeil.
Eh! qui me répondra des songes?

ODE IX.

COLÈRE DE L'AMOUR.

Que j'étais aveugle et volage
Quand je formais mille désirs!
Un seul fait le bonheur du sage.
Apprenez l'emploi du bel âge;
J'enseigne le choix des plaisirs.

La faveur légère et perfide
A la cour m'avait ébloui.
Mais trompant mon ardeur avide,
Au bout de ma course rapide
Le fantôme est évanoui.

Plutus, des limites du monde,
M'apportait ses trésors divers;
Mais mon espoir flottait sur l'onde,
Et ma fortune vagabonde
Périt dans le gouffre des mers.

Thémis embrassa ma querelle;
Mes droits lui furent tous connus.
Mais je plaidais contre une belle,
Et je vis mon juge infidelle
Vendre sa balance à Vénus.

Un espoir me restait encore :
A Silène enfin j'ai recours ;
Je veille et bois jusqu'à l'aurore ;
Mais ce feu lent qui me dévore
Abrège et consume mes jours.

Ainsi, la fortune inhumaine,
M'offrait tous les dieux ennemis ;
Je traînais ma vie incertaine ;
J'accusais Plutus et Silène,
La Grandeur, Neptune et Thémis.

J'allais me sauver à Cythère,
Quand je vis tout-à-coup l'Amour ;
Il me lance un regard sévère,
J'y lis sa fatale colère,
Et me crois perdu sans retour.

Vois, dit-il, si ta folle envie
A des vœux encor à former ?
Vois les maux dont elle est suivie.
Malheureux, est-il dans la vie
D'autre bien que celui d'aimer ?

ODE X.

L'AMANT JALOUX.

Sous ces myrtes, sur ces roses,
Quel est ce lit conjugal?
Que vois-je! oh ciel! tu reposes
Dans les bras de mon rival!
Églé, perfide, inhumaine,
L'hymen a serré ta chaîne.
Il allume ces flambeaux;
Et pour augmenter ma peine
Il laisse ouverts tes rideaux.

Un autre, ô ciel! quels supplices!
Quels traits jaloux je ressens!
Dans l'abîme des délices
Un autre a plongé tes sens!
Enivré de sa conquête,
L'insensé croit voir la fête
Durer autant que ses jours,
Sans songer à la tempête,
Qui gronde sur ses amours.

Bientôt Hélène enchaînée,
Lasse des loix d'un époux,
Dans la coupe d'Hyménée,
Boit le poison des dégoûts.

Malheureux, crains cet augure;
L'infidélité t'assure
Le même destin qu'à moi.
Crois qu'une amante parjure
Fait une épouse sans foi.

Achève, hymen, ton ouvrage.
Églé, bientôt dans tes bras,
Perdra l'éclat du bel âge,
Verra flétrir ses appas.
Les beautés que tu couronnes
Des tristes fruits que tu donnes
Pleurent souvent plus d'un jour;
Et sans respect tu moissonnes
Des fleurs qu'eût gardé l'Amour.

Console-toi donc, mon ame;
Ce couple heureux gémira:
Je verrai mourir leur flamme,
Et mon tourment finira.
Ma gaieté se renouvelle;
Sur le front de l'infidelle
Laissons passer mon ennui:
Le tems me vengera d'elle;
Et l'inconstance de lui.

ODE XI.

LYCORIS.

« JUPITER, prête-moi ta foudre,
» S'écria Lycoris un jour :
» Donne, que je réduise en poudre
» Le temple où j'ai connu l'Amour !

» Alcide, que ne suis-je armée
» De ta massue ou de tes traits,
» Pour venger la terre alarmée,
» Et punir un dieu que je hais !

» Médée, enseigne-moi l'usage
» De tes plus noirs enchantemens :
» Formons pour lui quelque breuvage
» Egal au poison des amans.

» Ah ! si, dans ma fureur extrême,
» Je tenais ce monstre odieux ! . . .
» Le voici, lui dit l'Amour même,
» Qui soudain parut à ses yeux.

» Venge-toi, punis, si tu l'oses ».
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses,
Pour corriger le jeune Amour.

On

On dit même que la bergère
De ses bras n'osant le presser,
En frappant d'une main légère,
Craignait encor de le blesser.

ODE XII.

LA CAGE.

Deux bergères, pour faire usage
De l'amusement des beaux jours,
Allaient chasser dans le bocage
Ces oiseaux qu'on appelle amours.

Doris, d'une course rapide,
Osa, sans crainte, en approcher;
Églé, d'un pas lent et timide,
Dans un buisson fut se cacher.

De filets, l'une environnée,
Voulait enlever tout l'essain;
L'autre, dans ses vœux plus bornée,
N'avait qu'une cage à la main.

Bientôt, auprès de nos bergères,
Tout le peuple ailé répandu,
Vola sur les branches légères
Du piége qu'on avait tendu.

Doris en vit approcher mille,
Qu'effraya l'appât suborneur.
Dans sa cage, Églé, plus habille,
En prit un qui fit son bonheur.

ODE XIII.

LE DESTIN DE CORINNE.

Corinne, prête-moi silence !
Un oracle va te parler :
Il est tems de te révéler
Le mystère de ta naissance.

Le jour, que, prenant son essor,
Ton ame au néant fut ravie,
La Parque, sur un fuseau d'or,
Noua le beau fil de ta vie.

Jamais, dans la marche des cieux,
L'union des astres propices
Ne fit aux prophétiques yeux
Voir de plus fortunés auspices.

Les dieux te comblaient à l'envi
Des trésors du céleste empire;
Mais, je frémis de te le dire,
Le don d'aimer te fut ravi.

Vois, ta fatale destinée :
Tout manque au bonheur de tes jours;
Tu naquis, belle infortunée,
Pour plaire et pour languir toujours.

Ah ! d'un si cruel maléfice
Ecarte, si tu peux, les coups.
Hâte-toi ; qu'un prompt sacrifice
Appaise l'Amour en courroux.

Corinne, implore sa puissance ;
Ton âge peut le désarmer.
Va, cours expier ta naissance,
Aux pieds du dieu qui fait aimer.

ODE XIV.

CLIMÈNE.

Je vois Climène chaque jour:
Tu veux que je porte sa chaîne.
Mais, hélas ! connais-tu Climène?
Son cœur est-il fait pour l'amour?

J'ai caché, j'ai voulu contraindre
Un feu qui doit l'effaroucher:
Ah ! tout mon tourment est de craindre
Que son cœur n'ait rien à cacher.

Je l'aime, sa beauté me touche;
Mais par son maintien confondu,
Je sens mon aveu suspendu,
Qui reste glacé sur ma bouche.

Dans ce commerce circonspect,
Jusqu'au nom d'amour est un crime;
C'est le grand terme du respect,
Payé d'un petit mot d'estime.

Si je risque quelques soupirs,
S'il faut que Climène réponde;
Par l'estime la plus profonde,
Elle croit combler mes désirs.

C'est la suprême indifférence,
C'est le nord glacé des amours.
Ah! je sens, malgré ma constance,
Qu'elle m'estimera toujours.

Vain retour, estime cruelle,
Ce mot excite mon courroux!
L'ingrate, que ne garde-t-elle
Son estime pour son époux!

ODE XV.

LA COURONNE DE ROSES.

Je sais que les mains d'une belle
Ont cueilli ces roses pour moi.
L'amitié me les offre-t-elle?
Est-ce à l'amour que je les doi?

L'amitié forme une couronne,
Dont la fraîcheur dure toujours;
Au lieu qu'on ne voit aux amours
Que des fleurs que le tems moissonne.

Ne les voir durer qu'un matin,
Églé, quelle douleur extrême!
Se peut-il, depuis que l'on aime,
Qu'on n'ait pu changer leur destin?

Au pressentiment de mon ame,
Je crois cet instant arrivé.
Eglé, c'est peut-être à ta flamme
Que ce prodige est réservé.

Tentons des épreuves nouvelles.
Je connais ton cœur et ma foi:
Nous rendrons ces fleurs immortelles;
Ce miracle est digne de toi.

ODE XVI.

SUR LES POÉSIES DE CATULLE ET TIBULE.

Beaux noms consacrés à l'amour,
Que le même autel vous rassemble;
Muses, chantez-les tour-à-tour;
Grâces, couronnez-les ensemble.

L'ardent Catulle, dans ses jeux,
Met plus d'ardeur et de saillie;
Tibule, aux pieds de sa Délie,
Soupire de plus tendres feux.

Plus libre, et d'humeur plus légère,
Tour à-tour caustique et badin,
Catulle, une flèche à la main,
Grave les portraits de Cythère.

L'autre, du plus sensible amant,
Nous peint l'ivresse ou le martyre:
C'est la muse du sentiment,
Et son cœur fait parler sa lyre.

Si Catulle chante l'oiseau
Que pleure la beauté qu'il aime,
Pour la consoler d'un moineau,
Il en a la vertu lui-même.

Au beau feu qui les animait,
Égalons l'ardeur qui nous brûle;
Aimons comme Tibule aimait,
Et jouissons comme catulle.

ODE XVII.

LE BUVEUR ET L'AMANTE.

LE BUVEUR.

VERSE, Corinne, verse encore;
Le nectar coule de ta main;
La soif qui brûle dans mon sein,
Naît de l'amour qui me dévore.

L'AMANTE.

Non, je suis jalouse à mon tour
D'un larcin fait à ma tendresse;
Je sens que j'ôte à ton amour
Ce que j'ajoute à ton ivresse.

LE BUVEUR.

Non, ma Corinne; c'est pour toi
Que Bacchus échauffe mon ame.
Verse; chaque coup que je boi
Est un nouveau trait qui m'enflamme.

L'AMANTE.

Je vois de moment en moment
Que ta faible raison s'altère;
Et l'amour est un sentiment
Qu'il faut que la raison éclaire.

LE BUVEUR.

Je bois, mais je n'en vois que mieux
Ces traits, cette beauté divine.
Sais-tu qu'à chaque instant, Corinne
S'embellit encore à mes yeux ?

L'AMANTE.

Pour toi ma faiblesse est extrême.
Ton bonheur n'est-il pas le mien ?
Bois, puisque ta flamme est la même;
Bois toujours si tu m'aimes bien.

ODE XVIII.

HYMNE À BACCHUS.

Règne, ô divin Bacchus; sois le Dieu qu'on adore,
Au thyrse redouté soumets tous les mortels,
Et conduis, du couchant aux portes de l'aurore,
Tes tigres immortels.

Pour un amant heureux, ta coupe est l'ambroisie;
C'est la source des biens, c'est la félicité :
Pour l'amant qu'asservit l'affreuse jalousie,
Ta coupe est le Lethé.

Il faut aux immortels le sang des sacrifices :
Le nectar coule aux tiens; tes prêtres sont des dieux
Qui s'immolent eux-mêmes au sommeil des délices,
Qui leur ouvre les cieux.

L'espoir, maître de tout, fait par toi ses miracles :
Il gouverne Plutus, il traverse les mers;
Surmonte les dangers, applanit les obstacles,
Embrasse l'univers.

Ta beauté sur les cœurs te donne un autre empire :
Tes amantes en foule accompagnent tes pas;
Je les vois à ta cour, partager ton délire,
Adorer tes appas.

Sûr de jouir toujours, maître de toujours plaire,
Quel autre dieu sur toi peut remporter le prix,
S'il faut que le destin donne à l'Amour un frère,
Un amant à Cypris?

MADRIGAL

A CORINNE.

PAR un baiser, Corinne, éteins mes feux.
— Le voilà : prends... — Dieu ! mon ame embrasée
Brûle encor plus.. Encor un ? — Sois heureux,
Tiens... — Mon ardeur n'en peut être appaisée ;
Corinne, encor ... ah ! la douce rosée !
— En voilà cent pour combler tous tes vœux ;
Es-tu bien ? dis ? — Cent fois plus amoureux.
— En voilà mille, est-ce assez ?.. — Pas encore,
Un feu plus grand m'agite et me dévore...
Corinne. — Eh bien ! dis donc ce que tu veux.

MADRIGAL

A LA MÊME.

J'IGNORE si mon ame aux Parques asservie,
Doit retrouver un jour le néant ou la vie.
Mais, ô dieux ! si Corinne a trahi ses sermens,
A mes yeux pour jamais éteignez la lumière.
Pour dérober cette ame à d'éternels tourmens,
Dans les flots du Léthé, plongez-la toute entière.
Mais si son cœur fidèle est le prix de mon cœur,
Grands dieux ! ouvrez l'Olympe à mon ame immortelle,
Pour éterniser avec elle
Le souvenir de mon bonheur.

MADRIGAL

A DAPHNÉ.

Le dieu d'amour a déserté Cythère,
Et dans mon cœur le transfuge s'est mis.
De par Vénus, trois baisers sont promis
A qui rendra son fils à sa colère.
Le livrerai-je? en ferai-je mystère?
Vénus m'attend; ses baisers sont bien doux!
O vous, Daphné, qu'il prendrait pour sa mère,
Au même prix, dites, le voulez-vous?

MADRIGAL.

LES HÉROS D'HOMÈRE.

Quel est, ô dieux ! le pouvoir d'une amante ?
Quand je voyais Pâris, Achille, Hector,
La Grèce en deuil, et Pergame fumante ;
Quels foux ! disais-je. Homère qui les chante
Est plus fou qu'eux. Je n'aimais point encor.
J'aime, et je sens qu'une beauté trop chère
De ces fureurs peut verser le poison ;
J'approuve tout : rien n'est beau comme Homère ;
Atride est juste, et Pâris a raison.

LÉDA.

Disparaissez, Maures et Paladins,
Songes chéris de ma chère patrie;
Disparaissez, peuples de Sylphirie;
C'est trop nous plaire à des fantômes vains.
Qu'aux régions qu'habite la Féerie,
Rentrent encor les Géans et les Nains.
Inspire-moi, dieu des fables antiques,
Esprit fécond, doux charme de mes vers,
Ouvre à mes yeux tes fastes poétiques;
Tu donnes l'ame à mille êtres divers:
Tout naît par toi, tout vit, tout se colore;
L'aube naissante est le char de l'Aurore;
L'onde est Thétis qui règne sur les mers;
Les tendres fleurs sont les filles de Flore;
Ces blonds épis, c'est Cérès qui les dore.
Je vois Iris sur le trône des airs.
L'amour enfin, ce feu qui nous dévore,
Est un enfant qui régit l'univers.

Par un essor sans doute téméraire,
J'ose voler sur les traces d'Homère.
Que de trésors à mes yeux sont ouverts!
Je n'irai point, trop faible pour mon guide,
Sous Jupiter faire trembler Ida;

Mais je peindrai le cygne de Léda,
Des deux crayons du Corrège et d'Ovide.

Léda régnait; Tindare à ses genoux
Lui soumettait son cœur et son empire;
Mais tant d'attraits causèrent son martyre.
Reine des cœurs qu'elle soumettait tous,
Léda régnait, Tindare était jaloux.
Ne pouvant seul adorer tant de charmes,
Il redoutait mille amans séducteurs;
Les dieux rivaux excitaient ses alarmes;
Ces dieux alors, souverains corrupteurs,
S'humanisaient pour des beautés mortelles,
Désertaient les voûtes éternelles
Pour devenir d'humbles adorateurs.
L'époux craintif fait trop voir sa faiblesse.
Dans son palais embelli par les arts,
Une Vénus enchantait les regards.
Pour exprimer sa jalouse tendresse
Un jour Tindare à de si belles mains
Donna des fers; des fers à la déesse
Qui, d'un regard, enchaîne les humains!
L'Amour apprit cette coupable offense;
Et par un trait digne de son courroux,
Pour mieux punir le crime de l'époux,
Il destina l'épouse à sa vengeance.
Sur elle en vain il redouble ses coups,
Et n'éprouvant qu'une austère sagesse,
A Jupiter, l'Amour en pleurs s'adresse.

« Si j'ai, dit-il, à tes déguisemens
» Prêté mon art et mes enchantemens,
» A la beauté livrons encor la guerre.
» Vois cette reine aux bords de l'Eurotas:
» Seule, à tes yeux, elle unit plus d'appas,
» Qu'à tes amours n'en peut offrir la terre;
» Son ame encor échappe à mes désirs.
» Viens, venge-toi d'une beauté coupable:
» Je vais lui tendre un piége inévitable;
» S'il fait ma gloire, il fera tes plaisirs.
» Tandis qu'au bain l'insensible s'amuse
» A voir jouer des cygnes sur les eaux,
» Deviens toi-même un cygne qui l'abuse;
» Descends, parais, nage dans ces roseaux.
» Moi, de ton aigle empruntant le plumage,
» J'y volerai prêt à fondre sur toi;
» Je répandrai le désordre et l'effroi;
» Fuis dans ses bras, le reste est ton ouvrage ».

Il dit: l'Olympe applaudit à l'Amour,
Et Jupiter lui sourit et l'embrasse.
Tous deux partis du céleste séjour,
Ces dieux ailés vont occuper leur place:
L'un, d'un regard, fixe l'astre du jour,
L'autre est sur l'onde, où sa tête surpasse
L'orgueil jaloux des cygnes d'alentour.
Au lieu des traits destinés aux coupables,
L'aigle superbe emportait dans les airs,
Et ce carquois, et ces feux redoutables
Dont il se plaît à brûler l'univers.

L'aigle déjà porté sur le rivage,
Fait tout trembler : tout l'a vu, tout l'a fui ;
Il voit le cygne, il veut fondre sur lui :
L'oiseau craintif vole, évite sa rage,
Plonge, revient, disparaît et surnage,
Arrive au bord où se baignait Léda,
Qui par pitié dans sa fuite l'aida.
L'aigle aussitôt part et fend le nuage.
Léda sans crainte, au cygne caressant,
Tend une main qui flatte son plumage.
Lui, dans ses bras, tendre et reconnaissant,
Semble en tremblant expliquer son hommage.
Bientôt plus libre, il devient plus pressant ;
Léda s'émeut sous l'aile qui la presse,
Et chaque plume est un trait qui la blesse ;
L'eau n'éteint point le feu qu'elle ressent ;
De cet amour la nouveauté l'étonne ;
Elle combat, fuit, reçoit et pardonne
Les attentats d'un bec trop amoureux ;
Jupiter touche au comble de ses vœux ;
Léda gémit, l'onde écume et bouillonne,
L'aigle triomphe, et le cygne est heureux.

NAYA.

FUYONS, Églé, les constantes amours.
Né dans leur culte, orateur de leur temple,
J'en ai prescrit, j'en ai donné toujours,
Zélé martyr, le précepte et l'exemple.
Mais à te voir sans cesse soupirer,
Traîner les fers d'une habitude usée,
Languir, sécher, jaunir pour honorer
Un Céladon, et peut-être un Thésée;
Ce fanatisme est trop fou pour durer.
L'amour éteint, la constance m'étonne.
Vois les ennuis dont l'essaim t'environne;
Vois tes beaux jours de nuages couverts,
Tes lys accrus des roses que tu perds,
Et ton avril peint des traits de l'automne.
Finis, l'Amour est un dieu qui pardonne;
Tous ses trésors te sont encore ouverts.
D'un sort plus doux je te peindrai l'image,
Ecoute, Églé, l'apologue ingénu,
D'une nayade et sensible et volage,
C'est de Paphos que le conte est venu:

Aux pieds du Pinde une onde vive et pure
Naît d'une source, où Naya prend son cours:
Tel est son nom; l'indulgente Nature

Doua son cœur des faciles amours :
Elle eut aussi mille attraits en partage ;
Un voile humide et mouillé de ses eaux,
Marquait le nu des trésors de son âge ;
Ses longs cheveux enlacés de roseaux
Etaient ornés des fleurs de son rivage.
Telle à sa source, et tout près d'un hameau,
Naya rêvait : le berger le plus beau
Vint, soupira, lui dit qu'elle était belle.
Comme l'objet l'hommage était nouveau,
Un cœur tout neuf n'y put être rebelle.
Atis formait les sons les plus touchans,
Et le berger modula son martyre
Tant et si bien, qu'à l'aide de ses chants,
L'oreille au cœur acheva de tout dire.
L'heureux berger ne quitta plus Naya,
Elle brûla d'une ardeur assez vive ;
Mais, ou l'amant, ou l'amour l'ennuya :
Non, pas l'amour. La Nayade attentive,
Suivant de l'œil son onde fugitive,
Se dit un jour : Quel caprice léger
La meut sans cesse et l'invite à changer ?
Où la conduit cette pente éternelle ?
C'est le plaisir qui, sans doute, l'appelle :
La nymphe ainsi prit goût à voyager.
Naya quitta le hameau, la prairie,
Et le berger ; la pelouse fleurie
L'engage à suivre un sentier différent.
L'un de ces dieux qu'avec Pan l'on révère,
Lance sur elle un coup-d'œil dévorant,

Vole et la suit d'une course légère,
Jusqu'en son lit porte un pied téméraire,
Fait bouillonner la surface des eaux,
L'atteint, l'embrasse, et, malgré sa colère,
L'étend aux pieds de ses faibles roseaux.
C'était un dieu, qu'eût pu la résistance?
Son offenseur lui fit aimer l'offense,
Le lieu lui plut, elle y revint cent fois.
Je ne sais quoi d'agreste, mais d'aimable,
Rendait le Faune au berger préférable.
Tantôt au bain, tantôt au fond des bois,
Naya rendit grâce au ciel du voyage.
Mais le sylvain était jeune et volage;
Mille beautés partageaient ses amours;
Elle en gémit et quitte ce rivage,
Pour voir encore où peut aller son cours.
Près de ces bords, où le lit de son onde,
En se perdant, touche au sable des mers,
Naya fixa sa course vagabonde,
Et contempla ces spectacles divers.
Triton voguait sur la plaine azurée:
Près de son char les filles de Nérée
Par mille jeux l'enflammaient tour à tour.
Seule, sans faste, et cachant son amour,
Naya parut, Naya fut adorée:
Voilà la nymphe en déesse honorée;
Mais son amant devint sombre et jaloux;
Triton l'obsède, et sa flamme importune,
Malgré l'éclat dont brille sa fortune,
Porte à Naya le poison des dégoûts;

Bientôt la nymphe errante et dissipée
Conçoit encore un fol et doux espoir.
Neptune enfin, Neptune peut l'avoir :
Ce dieu fut bien épris d'une Napée.
De la beauté rare et prompt ascendant ;
De son objet l'ame entière occupée,
Elle eut Neptune et conquit le trident.
La vanité l'eût pu rendre fidelle ;
Mais sa faveur fut le règne d'un jour :
On la prévint, on changea plutôt qu'elle.
Que fit Naya, dans sa chute cruelle ?
Par l'Amour même elle venge l'Amour,
Et vole encore où le plaisir l'appelle.
Dans le malheur prompte à se dégager,
Un goût détruit, l'autre est pressé de naître ;
Tout plaît au cœur qui se plaît à changer :
Elle retourne au Satyre, au berger ;
Quitte les mers pour la rive champêtre,
Et sans porter ni regrets, ni soupirs,
Chante l'Amour, l'invite à ses plaisirs.
De son bonheur ainsi toujours le maître,
Son cœur se livre au vol de ses désirs.
On fait son sort, est heureux qui veut l'être.

Tu le seras, mes vœux seront contens.
Espère tout, amante désolée,
De ta raison, de ton âge et du tems.
Lève les yeux vers la voûte étoilée,
Cette couronne, image constellée,
Te fera voir en signes éclatans,

Qu'une Ariane, autrefois consolée,
Connut l'abus de gémir trop long-tems.
Qu'il soit un cœur sauvage, inaccessible,
Qui n'aime rien : je le veux, je le crois;
Mais qu'une amante, aux voluptés sensible,
Ait bien aimé, pour n'aimer qu'une fois;
Non, belle Églé, c'est l'épreuve impossible.

LES AMANS GÉNÉREUX.

Près de Tempé, ce fortuné séjour,
Lieu favori de Palès et de Flore,
Le jeune Hylas, Eglé plus jeune encore,
Tous deux épris, se cachaient leur amour.
Tous leurs discours n'étaient qu'un regard tendre.
Leur feu contraint ne pouvait s'exhaler;
Le simple Hylas n'eût jamais su parler:
S'il eût parlé, l'eût-elle su comprendre?
Mais tôt ou tard, où le désir sera
L'âge et l'amour instruiront l'innocence.
Un jour enfin le hasard les tira
De ce néant où dormait leur enfance.

Sous un feuillage, aux plus paisibles lieux,
La jeune Eglé se reposait à l'ombre:
Hylas survint, Hylas de tous ses yeux
La contempla sous le feuillage sombre.
Vénus, ô toi que nous servons si peu!
Tandis qu'Églé sur ce gazon sommeille,
Si tu permets que ma bouche de feu
Prenne un baiser sur sa bouche vermeille,
Je te le jure, ô divine Cypris!
Je lui fais don de deux pigeons chéris,
Pareils à ceux qu'on t'élève à Cythère.

Le vœu fut fait et le baiser fut pris.
D'un sommeil feint profita la bergère,
Et le soir même elle en reçut le prix.

Le jour suivant Eglé dormait encore :
Le berger vint et ne s'endormit pas;
O dieu d'amour! vois tout ce que j'adore.
Je te demande un seul de tant d'appas.
Ah! si je puis, sans qu'Églé le ressente,
Coulant ma main sous ce corset jaloux,
La promener sur sa gorge naissante!...
Pour un larcin si secret et si doux,
Je lui promets le beau mouton que j'aime.
Endors, Amour, endors Eglé toi-même.

Hylas trouva le plus profond sommeil;
Il vit, toucha, prit, parcourut sans peine
Le sein d'Eglé qui retint son haleine,
Et jusqu'au bout suspendit son réveil.
Sous ce berceau, la timide bergère,
Le lendemain craignit de se revoir;
Elle craignait, mais brûlait de savoir
Le don qu'Hylas pouvait encor lui faire.

Elle y vint donc, il y revint aussi.
Dieux immortels, je la retrouve ici!
Faites, grands dieux, sans lui causer d'alarmes,
Que dans ses bras, par les nœuds les plus forts,
Je puisse enfin jouir de tous ses charmes!
Vous le savez : hélas! pour tous trésors,

Je n'ai qu'un chien, Eglé, je te le donne.
Oh ! de quel somme Eglé dormit alors !
A quel espoir le berger s'abandonne !
En un instant tout cède à son effort ;
Et plus il ose, et plus elle s'endort.
Un trop beau rêve occupait la dormeuse ;
Et vous jugez que dans l'instant qu'Hylas
Ferma les yeux dans l'extase amoureuse,
Les yeux d'Eglé ne se rouvrirent pas.
On les ouvrit quand les songes finirent.
Au fond du bois le berger s'égara ;
Le chien resta ; le soir ils se revirent :
Eglé rougit, le berger soupira.
Ils étaient seuls, sans soupçon, sans alarme ;
Enfin, l'amour avait rompu le charme :
Quoiqu'éveillée, Eglé s'abandonna,
Du jeu d'amour connut toute l'ivresse ;
S'il fit encore un don à sa tendresse,
La prompte Eglé rendit ce qu'il donna.

Pleine à son tour d'une ardeur inquiète,
Eglé lui dit : Je sais que je te doi
Ces deux pigeons, premier don de ta foi ;
Mais conçois-tu mon alarme secrète ?
S'ils s'envolaient ! c'est trop de soin pour moi :
Je te les rends ; c'est à toi de connaître
Le prix charmant que j'exige pour eux.
Il s'en douta, les racheta .... tous deux ;
De ses pigeons il fut bientôt le maître.
L'instant d'après que ce point fut réglé,

Le beau mouton vint à l'esprit d'Eglé.
Doit-on ainsi dépouiller ce qu'on aime?
De tous tes pas compagnon assidu,
Tu te plaisais à le nourrir toi-même;
Je te le rends : le mouton fut rendu.
Le chien restait. Raison toute nouvelle,
Ordre absolu de reprendre ce don.
On n'a qu'un chien, c'est la garde éternelle
De son troupeau qui reste à l'abandon.
Mon cher Hylas, reprends tout, lui dit-elle,
Et je te donne un baiser de retour:
Je ne veux rien d'un amant que l'amour;
Ton cœur suffit, si ton cœur est fidèle.
Ce don à faire avait coûté bien peu;
A le reprendre il coûta davantage:
Le pauvre Hylas ralentit son hommage,
Et se fit presque une affaire d'un jeu.
Il s'endormit à côté de la belle,
Qui, ne cherchant qu'un prétexte nouveau,
En soupirant disait encore en elle:
Que ne m'a-t-il donné tout son troupeau!

LES ORGIES.

Cette Pièce a été faite à l'occasion d'une Scène aperçue à travers des fenêtres mal fermées.

On se souvient que, captive en des Rets,
Vénus parut en attitude honnête;
Le dieu du jour qui l'observa de près,
Se repentit d'avoir troublé la fête.
Depuis ce tems, tous mystères d'amours,
Gentils ébats, pieuses lithurgies,
Lui sont plaisirs interdits pour toujours.
Pour célébrer les nocturnes orgies,
Amour attend qu'il ait fini son cours,
Et ses bons tours ne se font qu'aux bougies.
Un jour, Phébus, tout plein de ses regrets,
Lui dit : Faut-il qu'un éternel mystère
A mes regards dérobe tes secrets,
Que la nuit seule en soit dépositaire ?
Oublie, Amour, que mes yeux indiscrets
Ont dévoilé les plaisirs de ta mère :
J'ai beau tout voir, il est certains attraits...
Ah ! cher ami, fais que je les éclaire.
Je le veux bien, dit le dieu de Cythère,
Dans mon domaine il se trouve un palais,
Sérail commode, où tu peux t'introduire;

J'y vais, suis-moi, j'ouvrirai les volets.
L'enfant malin qui cherche à le séduire,
Le mène droit, non dans ces lieux sacrés,
Des vrais amours asile inviolable,
Où tout respire une tendresse aimable;
Mais dans ces lieux des grâces ignorés,
Réduit infect de la luxure impie,
Vieux temple où gît la mollesse accroupie,
Repaire enfin, où se sont retirés
Amours bâtards à Lampsaque adorés.
Phébus y voit des prêtresses lascives,
Qui provoquaient des Satyres en feu.
Arme ton char des flammes les plus vives,
Lui dit l'Amour, et nous verrons beau jeu.
Phébus agit, pénètre, s'insinue,
Bras découverts et gorge à demi-nue
S'offrent d'abord; ornemens superflus,
Voiles fâcheux ne tiennent déjà plus;
Lieu plus secret, nudité moins connue
S'ensuit bientôt, et l'ardeur continue
Tant et si bien, qu'à la fin aux regards,
Spectacle entier s'offre de toutes parts.
Lubricité qui préside à la fête
S'en applaudit, et soudain leur apprête
D'antiques jeux inconnus de nos jours.
Du tems des Grecs, Vénus aux belles fesses,
Avait un temple, où d'impures prêtresses
Sacrifiaient au plus vil des amours:
Tel sacrifice en pareil sanctuaire,
Convenait fort. Phébus avec horreur

Voit célébrer ce profane mystère.
J'ai cru trouver les Grâces et ta mère,
Perfide Amour, quelle était mon erreur!
Je crois ici reconnaître au contraire,
Les noires sœurs, compagnes de Cerbère.
D'un vain éclat, vous, qui fûtes frappés,
Pendant qu'ici je fais tomber les masques
De vils objets, d'adorateurs fantasques,
Venez, mortels, et soyez détrompés.
Le dieu finit, et ses mains irritées,
Ont à nos yeux arraché le bandeau.
Ribauds punis, Laïs décréditées,
Une autre fois tirez mieux le rideau.

LA MÉNAGERIE
DE CYTHÈRE.

De l'Inde au Nord, vous, qui courez les mers,
Pour observer cent prodiges divers,
Fixez vos pas dans cette île chérie;
L'Amour compose une ménagerie:
Retraite immense, enclos où sont logés
Mille animaux par étage encagés;
Différens tous, de forme et de plumage,
De tout jargon, de tout ciel, de tout âge,
Pour notre bien, Cupidon s'amusant
A deux objets, l'utile et le plaisant.
Il détruira les engeances suspectes
D'un tas d'oiseaux, de reptiles, d'insectes,
Êtres divers, privés, ou furieux;
Pour vous ensuite, amateurs curieux,
D'un édifice il embellit son île.
D'abord, au centre, en architecte habile,
Il a cloîtré sous de triples verroux
Tout un troupeau d'animaux en courroux,
Etiqueté d'une marque visible,
Ayant au chef un panache risible.
En cet endroit sont domiciliés
Maris jaloux, et près d'eux sont liés

Tous les agens des époux taciturnes;
Faux délateurs et surveillans nocturnes,
Qui là, privés de leurs yeux trop aigus,
Sont emplumés comme le fut Argus.
A droite on voit, sous une épaisse grille,
De nos dortoirs la sainte volatille.
C'est des nonains, le peuple embeguiné,
Dans l'esclavage à son tour lutiné.
Tournant à gauche, animaux plus informes,
Trompent nos yeux par d'équivoques formes;
Eunuques noirs, monstres mahométans,
Nains et muets, Cerbères des sultans.
Là sont encor rossignols d'Ausonie,
Tristes oiseaux, maudissant l'harmonie,
Qui, sans pouvoir, ne sont pas sans désirs:
Pour leur supplice ils chantent les plaisirs.
Passons, je vois sous un vaste portique
Tous ceux qu'Amour en sage politique,
Tient enchaînés dans leurs ordres divers,
Ces novateurs, ennemis du vrai culte;
Sectaires vils d'une cabale occulte,
Et qui prenant tout système à l'envers,
Prêchent la loi de la nature inculte.
Séparés d'eux, sont les petits gitons,
Pages, menins, superbes agathons;
Beaux chérubins des prélats d'Italie,
Au tems jadis des sages la folie.
Près de ceux-ci gémit des mêmes fers
L'être ambigu des Saphos, des Lamberts,
Folles beautés, qui d'une amour déçue,

Filent sans nous, la trame mal tissue.
Aux raretés l'Amour enfin départ,
Des cabinets et des niches à part.
De nos phénix, ces lieux dépositaires
Vous offriront quelques beautés austères,
Chez qui Plutus jamais rien n'opéra :
L'une qu'on vit pucelle à l'opéra.
Là seront mis dans leurs classes nouvelles
Des indiscrets, insectes de ruelles,
De petits ducs panachés et mignons,
Mais en amour fort mauvais compagnons.
Enfin, l'Amour soumet à sa vengeance
Ces corrupteurs, napolitaine engeance,
Qui de Paphos courant tous les dangers,
Et de Keyser prisonniers passagers,
Fléaux d'amour, désolateurs du monde,
D'un fruit amer font le trafic immonde.
Or, venez tous, vrais enfans de l'Amour,
De vos tyrans il a purgé sa cour.
Près des barreaux qui forment leur enceinte,
Venez jouir et folâtrer sans crainte :
Ils entendront vos soupirs amoureux ;
Ils les verront ces tendres sacrifices,
Par vos plaisirs cent fois plus malheureux,
Et leurs tourmens naîtront de vos délices.

LA RAISON
ET LE PLAISIR.

LA raison nous plaît par système,
Et le plaisir entraîne avant qu'on l'ait prévu ;
Il est comme les dieux, il fait tout par lui-même.
Examinez les sens dont le corps est pourvu :
Ce sont d'heureux canaux formés par la nature,
Pour le cours éternel de la félicité.
Notre ame, dira-t-on, est une essence pure :
Elle est tout ce qu'on veut ; mais la divinité,
Si bien de sa prison composa la structure,
Qu'on y trouve, tout bien compté,
Cinq portes pour la volupté.
La raison prêche leur clôture ;
Par ses prônes fréquens, le monde est endormi :
Mais c'est une chose un peu forte,
De dire qu'on craint l'ennemi,
Et de se loger à sa porte.
Le péril, répond-on, augmente ses honneurs ;
Elle est là pour offrir un secours salutaire.
Je n'entre point dans ce mystère :
Le sentiment suffit pour la règle des mœurs ;
La nature m'a fait, et le bon fils préfère
Le plaisir de servir sa mère,
Aux leçons de ses gouverneurs.

L'ARBRE MOURANT.

Citoyens, qui voyez étendus sur la terre
Ces rameaux, ces tristes débris,
Ma chute, qui vous a surpris,
Ne vient point des feux du tonnerre.

Hélas! apprenez mon destin:
J'ombrageais ce tertre voisin
Du lieu qu'habitait Galathée;
L'ingrate s'en est écartée:
J'ai langui, j'ai perdu ma sève et mes couleurs.
Je n'ai plus goûté l'avantage
De parer son jardin, de garantir ses fleurs,
Et de la voir sous mon ombrage.
Tout m'a quitté. L'oiseau qu'attirait mon feuillage,
Portait ailleurs ses chants, me laissant mes douleurs,
Et me privait de son ramage.

La douleur de ne plus vous voir,
Galathée, a causé mon dernier désespoir.
Les vents, les aquilons partent de ces collines
Qui touchent aux plaines voisines;
Je les ai conjurés de terminer mon sort:
Les vents m'ont écouté, j'ai senti leur effort,
Et vous contemplez mes ruines.

Si quelque voisin, plus heureux,
Peut s'attacher à vous d'une ardeur aussi vive,
Sur mon exemple, hélas! favorisez ses vœux,
Et n'ordonnez pas qu'il me suive.

LE MAL DE TÊTE

DE Mme DE GONTAUT, EN 1736.

Gontaut, ce mal est peu de chose;
Jupiter en eut un pareil.
Sans Esculape et son conseil,
Mes vers vous en diront la cause.
Entre la sagesse et l'amour,
L'esprit voulant former une paix signalée,
Convint des loix, fixa le jour,
Et prit le lieu de l'assemblée.
De votre cerveau l'on fit choix,
Séjour connu de tous les trois.
On s'assemble, on crie, on tempête,
On fait pour décider ses droits,
Un bruit à vous fendre la tête;
On convient des faits, on s'arrête;
Le bruit cesse avec la douleur;
L'esprit triomphe, et se fait fête
De votre repos et du leur,
Pour vous se fit cette-alliance:
L'Amour, de vos yeux s'empara,
La sagesse au cœur prit séance,
Et l'esprit content demeura
Au lieu marqué pour l'audience.
Amour, sagesse, esprit, vous êtes tous bien là.

LE PROCÈS DU FARD,

A Mme. LA DUCHESSE DE GONTAUT.

LA Mode et la Nature un jour
Vinrent au tribunal d'Amour ;
La Mode vint enluminée,
En long étalage, en grand train,
D'amples fatras environnée,
Le masque et la marotte en main;
Nature simplement ornée,
En robe ondoyante, en patin,
Un bouquet de fleurs sur le sein,
Et de ses cheveux couronnée.
Amour, dit-elle, entends ma voix
Et qu'elle éveille ta justice;
Tu vois la fille du caprice,
Je suis le jouet de ses loix;
Mon fils, prends part à mes outrages :
A ton empire, à mes attraits,
Ils portent de communs dommages.
Corrompre, altérer mes ouvrages
N'est-ce pas émousser tes traits?
Sans tant discourir, dit la Mode,
Montrons aux yeux notre pouvoir.
Amour est un dieu qui veut voir,

Et qui goûta cette méthode.
Nature appuie ce dessein,
Et choisit Gontaut pour modèle.
L'Amour essuya de sa main
Cette couche artificielle,
Enfant de l'art et du matin,
Et Gontaut n'en fut que plus belle.
C'était l'aurore au front serein,
Lorsqu'elle ne fait que d'éclore,
Et que Phébus n'a pas encore
Par les couleurs dont il la peint,
Séché la fraîcheur de son teint;
La Mode sur d'autres modèles
Fait son chef-d'œuvre concerté;
Dresse ses tables solennelles,
Construit l'autel de la beauté.
Son art, ses ruses furent telles,
Si bien sa magie opéra,
Qu'enfin elle défigura
Une héroïne de l'opéra.
On rit de cette œuvre postiche,
Au petit monstre enjolivé
L'Amour fait construire une niche,
A l'autre un temple est élevé.
Toi, dit l'Amour à la Nature,
Viens rendre une couleur plus pure
Aux beautés qui suivent mes pas;
Mes mains ont formé leurs appas
Pour les yeux, non pour la parure:
Tout s'embellira sous ta loi.

Ta rivale n'a pour te nuire
Que l'art passager de séduire.
L'art constant de plaire est à toi,
Belle Gontaut, c'est ton partage.
Si tu vois couvrir d'un nuage
Tes beaux jours de sérénité,
C'est l'art jaloux de la nature,
Et contr'elle encor révolté
Qui sous le nom de faculté,
Fait à tes attraits cette injure,
Et te punit de ta beauté.
Eloigne un secours redouté;
D'un souris rappelle et rassure,
Les ris enfans de la santé;
Et dans le sein de la gaieté
Cherche une guérison plus sûre.

INSCRIPTION

POUR UN BOUDOIR. 1756.

Habitons ce petit espace,
Assez grand pour tous nos souhaits :
Le bonheur tient si peu de place !
Et ce dieu n'en change jamais.

POUR UNE GLACIÈRE

Placée sur un Parnasse, élevé par l'Auteur, dans un petit terrain qu'il avait obtenu de la Cour.

Sous cette voûte souterraine,
Les cœurs froids, les auteurs glacés,
Sont avec la neige entassés,
Et ma glacière est toujours pleine.

ÉPITAPHE

D'UNE PETITE CHIENNE

DE Mme. LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Sévère à tout le monde, à mon maître fidelle,
N'aimant que lui pour l'aimer mieux,
J'avais de mon amour l'exemple sous les yeux:
Ma maîtresse fut mon modèle.

LA COCARDE.

A MADEMOISELLE **,

Qui lui avait envoyé une Cocarde à l'Armée.

J'ai fait briller au champ de Mars
L'ornement galant et terrible,
Par qui, désormais invincible,
Je puis affronter les hasards.

Préférable aux lauriers que donne la victoire,
Ce panache éclatant va, sous nos étendards
Accroître ma valeur, comme il accroît ma gloire.
Formez pour des guerriers ces militaires dons,
Jusqu'à ce que la paix, repeuplant nos retraites,
Vous puissiez couronner nos fronts
Du myrte qui croît où vous êtes.

Ainsi la mère des Amours
Parait le fils d'Anchise, et lui prêtait des armes;
Encouragé par elle au milieu des alarmes,
Les regards de Vénus l'accompagnaient toujours,

J'aurai la même destinée,
Armé par d'aussi belles mains;

Et si du héros des Troyens
La valeur ne m'est pas donnée,
Pour suppléer au moins à ses exploits vantés
J'imite le pieux Énée
Dans le respect qu'il eut pour les divinités.

FRAGMENT
DU POËME DE L'AMITIÉ.
1752.

Faible mortel, apprends à te connaître,
Vois quels besoins environnent ton être.
Quand ton orgueil forme dans son néant
Les pas d'un nain pour les vœux d'un géant.
Descends, reviens de la sphère du vide;
Né pour aimer, goûte un bien plus solide;
Ton cœur t'appelle et te dit chaque instant
Que c'est dans lui que le bonheur t'attend.

Si tout-à-coup, trouvant les cieux ouverts,
Un char ailé m'enlevait dans les airs;
S'il se pouvait qu'au sein de la lumière
Un dieu me dît : vois la nature entière,
Vois les ressorts de ces globes roulans;
Suis dans l'azur ces feux étincelans;
Perce au-delà des champs de l'éthérée,
Conçois l'espace, embrasse sa durée;
Le voile entier tombera devant toi,
Vois, connais tout : je t'impose une loi,
C'est d'exercer ta science profonde,

Habitant seul dans le centre du monde.
Ah! rendez-moi la terre et les humains,
Dirais-je au dieu maître de mes destins;
Je quitterai tous les êtres ensemble
Pour retrouver l'être qui me ressemble;
Que de tout autre avec lui séparé,
J'habite un point dans l'espace ignoré;
Voilà pour moi tout l'empire céleste:
Je laisse aux dieux à connaître le reste.

Fille du ciel, vertu des belles ames,
L'homme a senti le besoin de tes flammes,
Je dois encor peindre l'enchantement
Des voluptés que l'on goûte en aimant:
Mon cœur les sent, ma bouche peut les dire,
La confiance établit ton empire;
L'égalité fait ta suprême loi,
Et l'âge d'or n'est connu que par toi.

Des goûts divers que la nature inspire,
Le plus heureux n'est souvent qu'un martyre.
Des passions le tumulte orageux
Trouble nos cœurs, tyrannise nos vœux.
L'amour trahit, l'ambition dévore,
La grandeur pèse, et ce bien qu'on ignore,
L'amitié seule excite des transports
Nés sans tourmens et nourris sans remords.

Les passions, dont je me peins l'image,
N'offrent aux yeux qu'un vaste paysage

D'arides champs de torrens traversés;
J'y vois des camps que la guerre a tracés;
Là sont des tours que la cendre a couvertes,
De vieux palais, et des cités désertes;
Là des tombeaux de cyprès entourés:
Des voyageurs inquiets, égarés,
Suivent sans guide une route trompeuse
A la lueur d'une clarté douteuse.
Je vois enfin tous ces objets couverts
D'un ciel d'orage entrecoupé d'éclairs.

Si l'amitié nous mène à son empire,
Quel autre aspect se présente à décrire?
Tout flatte ici, tout repose les yeux:
C'est un vallon charmant, délicieux,
Où, retenu dans ses bornes fécondes,
Un fleuve égal roule ses claires ondes.
Des bois rians, des coteaux cultivés
Naissent au loin, l'un sur l'autre élevés.
La paix unit des heureux et des sages,
Qui sur les fleurs parcourent ces rivages;
Et l'horizon d'un ciel pur et serein
S'ouvre aux rayons d'un soleil du matin:
Habitons-la cette rive chérie,
Où le bonheur a choisi sa patrie.

LE CABINET D'ANTIQUITÉS DE L'AMOUR;

Traduit de l'Italien de Zappi.

Viens, me dit un jour l'Amour. J'approchai de lui en tremblant. Que veulent dire ces soupirs ? continua-t-il en riant. Quelle crainte agite ton cœur? Viens : depuis que tu habites ma cour, tu n'as point encore vu le Cabinet d'Antiquités de Cupidon. A ces mots, je le regardai moi-même en souriant. Je croyais que ce folâtre enfant, ami des ris et de la jeunesse, ne s'occupait que de nouveautés et de plaisirs, et fesait peu de cas des antiques monumens.

Mon guide me conduisit dans une salle, qui, par sa magnificence ressemblait à un temple. L'or y brillait de toutes parts, et redoublait le jour. Regarde, fidèle esclave, me dit l'Amour. Je parcourus ce lieu de délices, orné des ouvrages de sculpture et de peinture les plus précieux. Là, il me montra les murs d'Illion et ses palais réduits en cendres, par l'infidélité d'une épouse. Il me fit voir ici la mer et les vaisseaux fugitifs de l'ingrat Thésée, des nymphes changées en arbres ; d'autres métamorphosées en poissons, en rochers : images des exploits de ce dieu cruel. Je vis l'Amour représenté lui-même sur un

char pompeux, au-devant et à la suite duquel était un nombre infini d'hommes et de dieux enchaînés. Je ne vis point dans le nombre de ces raretés, la peinture de Psyché; ni la lampe fatale qui brûla les ailes de l'Amour. On s'applaudit, on se joue des disgrâces d'autrui; l'on cache et l'on oublie les siennes.

Je conserve, me dit le superbe enfant, des choses plus rares que celles que la peinture et le ciseau peuvent feindre. N'arrête point ici tes pas, et tourne tes yeux à des objets réels. Vois ces deux épées encore teintes de sang; l'une tomba du sein de Didon dans le bûcher qui la consuma; cette autre ôta la vie à Pyrame après avoir immolé Thisbé. En disant cela le barbare riait. Il me fit voir ensuite cinq belles pommes d'or, tant célébrées par les filles du Pinde. Trois de ces pommes étaient celles d'Atalante; la quatrième, de Cydippe: la dernière, plus renommée encore par tant de querelles et de combats, était celle de Pâris, où la main de la Discorde avait gravé ces mots, qu'on y voyait encore : A LA PLUS BELLE.

En détournant mes regards, je vis une lanterne de bronze antique, suspendue à une colonne; c'est encore là le signe de quelques malheurs, dis-je à l'Amour? Tu ne te trompe pas, me dit le dieu perfide, c'est de là que partit la flamme que le nageur d'Abydos vit du milieu des flots, et qu'il ne vit pas long-tems. Infortuné Léandre, m'écriai-je, plus malheureuse encore, celle qui te retrouva sans vie sur le rivage de Cestos! Vois, continua l'Amour, examine cet arc d'ivoire; sais-tu qui en fit usage? Le jeune Apollon, lui dis-je.... lorsque.... Non,

reprit l'Amour ; ce bel arc est celui que Diane, la chaste Diane, fit oublier au jeune berger qu'elle aima, pour lequel elle oublia elle-même et la chasse et les forêts.

Il me montra ensuite les dépouilles des dieux qu'il avait vaincus. Le bouclier de Mars, le thyrse de Bacchus, la massue d'Hercule, les ailes et le caducée du messager des dieux, le trident qui commande aux tempêtes, et le sceptre du dieu qui règne sur les pâles ombres, et ces foudres dont un aigle étonne l'univers. Que d'objets encore frappèrent mes yeux ! L'épée et le casque de Radamanthe, le fil d'Ariane, la quenouille d'Omphale, le vase où l'amoureux Antoine but les richesses de l'Egypte ; cet or liquide qui pénétra dans la tour de Danaë. Je vis ce filet d'acier travaillé avec tant d'art, et je demandai à l'Amour si ce n'était pas là le chef-d'œuvre que le forgeron de Lemnos avait inventé pour Vénus ? Il me dit que c'était lui, et me fit voir ensuite une fiole brillante : c'est ici qu'est le sens de Roland, ajouta-t-il, et c'est là que sera le tien. En prononçant ces mots, le dangereux enfant lança une flèche qui me perça le cœur. Depuis qu'elle m'a blessé, je n'ai plus de repos. Je crois être entouré de flammes, le trouble accompagne mes songes et suit mon réveil : tout ce que j'ai vu se retrace à mes esprits agités.

O vous qui m'écoutez, si vous êtes sages, fuyez, évitez l'Amour ; c'est un dieu qui fait gloire de sa cruauté et qui rit de ses perfidies. Si vous aimez la paix, fuyez, évitez l'Amour.

ÉPITRES.

ÉPITRE PREMIÈRE.

SUR L'AUTOMNE.

Suivons les Ménades;
Dans leurs promenades,
Amis, rendons-nous.
Bientôt les Pléïades,
L'Aquilon jaloux,
Fondant des montagnes,
Viendront tour-à-tour
Faire à nos campagnes
Sentir leur retour.

La seule Pomone,
Sous ce frais berceau
Rit et se couronne
D'un pampre nouveau.
Du nectar qui coule,
Versé par ses mains,
S'abreuve une foule
De jeunes Silvains,
Qui dans ces jardins,

Du pesant Silène
Soutiennent à peine
Les pas incertains.

Suspends ton étude;
Viens, loin des neuf Sœurs,
Goûter les douceurs
De ma solitude.
Esclave avec moi
Du vainqueur de l'Inde,
Que le dieu du Pinde
Subisse la loi.
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'est Anacréon,
Ami, qu'il faut suivre.
Apprends à monter
Ta galante lyre:
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inspire
Le tendre délire
Qui cher à Thémire,
S'en fait écouter.

Parmi nos convives,
Invitons l'Amour;
Qu'il vienne à son tour
Revoir sur ces rives
Cythère et sa cour.
Couché sous la treille,

Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort
L'Amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.

Ami d'Epicure,
J'en suis les leçons;
Comme lui j'épure
Les utiles dons
Que fait la nature
A ses nourrissons.

D'une ardeur extrême,
Le tems nous poursuit:
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit,
Plus léger qu'Eole,
Il naît et s'envole,
Renaît et s'enfuit.
Qu'un prompt sacrifice
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux:
Qu'au milieu de nous,
Ce dieu taciturne
Perde son courroux.

Du vin de cette urne
Enivrons Saturne.
Désormais plus lent,
Ce dieu turbulent,

Pour reprendre haleine,
Suivra de Silène
Le pas nonchalant.

Ce lieu solitaire
Est le sanctuaire
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les soins, les contraintes,
Et les vains désirs,
Tyrans des plaisirs.

Déjà sous la tonne,
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Les Nymphes accourent;
Les Faunes m'entourent;
Le vin va couler;
L'encens va brûler;
La victime est prête,
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête!
Thémire, avec moi,
Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.

ÉPITRE II.

LE PRINTEMS.

Sur l'herbage tendre,
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs.
Et l'Aurore arrose
De ses tendres pleurs,
De la jeune rose
Les vives couleurs.

Déjà Philomèle
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle
A ses sons touchans.
Sur un lit de mousse,
Les Amours, au frais,
Aiguisent dés traits
Qu'avec peine émousse
La froide raison,
Qui croit qu'elle règne,
Quand elle dédaigne
La belle saison.
Nos berceaux se couvrent
Du souple jasmin;

Nos yeux y découvrent
Le riant chemin
Par où le mystère,
Servant nos désirs,
Nous mène à Cythère
Chercher les plaisirs.

Oui, de la nature
La vive peinture
N'est pas sans dessein.
Tant de fleurs nouvelles,
Qui de tant de belles
Vont orner le sein;
Le tendre ramage
Des jeunes oiseaux,
Le doux bruit des eaux,
Tout offre l'image
D'un aimable dieu;
Tout lui rend hommage.

Dans un si beau lieu,
Tout y peint son feu:
Hélas! quel dommage
Qu'il dure si peu!
Il pénètre l'ame,
Ce feu trop subtil....
Mais pourquoi faut-il
Que de cette flamme
Qui peint le printems,
Tout en même tems

Trace à notre vue
La légèreté,
Souvent imprévue
Chez la volupté !

L'onde fugitive,
A l'ame attentive,
Peint à petit bruit
L'ardeur passagère,
Dont l'éclat séduit
Plus d'une bergère
Que l'amour conduit.

L'haleine légère
Du zéphyr badin,
Qui, dans ce jardin,
Vole autour de Flore;
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore,
Le frivole éclat;
De l'oiseau volage
Les accords légers,
Peignent du bel âge
Les feux passagers.

Tout ce qui respire,
Nous dit en ce tems:
L'amoureux empire
Est un vrai printems:
Il plaît, il enchante;

On l'aime, on le chante;
Soins trop superflus!
Vaut-il ce qu'il coûte?
A peine on le goûte,
Qu'il n'est déjà plus.

ÉPITRE III.

SUR L'HIVER.

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse;
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux:
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle
Des fleurs, des moissons;
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidèle,

Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.

Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'une y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au tems des fleurs.

Quand d'un vol agile,
L'amour et les jeux
Passent dans la ville,
J'y vole avec eux.
Sur la double scène,
J'irai, Melpomène,
Amans des neuf Sœurs,
Voir la double scène
Des ris et des pleurs:
J'irai pour entendre;
Gai, sublime ou tendre,
Vos divers travaux,

Contemplant

Contemplant la guerre
Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.

Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme :
Seulement dans l'ame
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
Je vais de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder.
Sous un double empire
Je sais accorder
Le thyrse et la lyre :
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer et rire.

Quel sort plus heureux !
Buveur, amoureux,

Sans soin, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir;
Pour l'heure présente,
Toujours un plaisir;
Pour l'heure suivante,
Toujours un désir.

Grand Dieu! mes années
Seront au niveau
De vos destinées.
Coulez, mes journées,
Par un nœud si beau,
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans,
Les compte et les marque
Aux fastes du tems;
Je l'attends sans plainte,
Sans désir ni crainte,
Et bien convaincu
D'être un jour vaincu
Par sa rude atteinte;
Mais j'aurai vécu.

Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami

Finit son Épître.
Aussi verra-t-on,
Au fruit de ma veine,
Que, libre et sans gêne,
J'ai bien pris le ton
Du lieu de la scène;
Car rimant pour toi
Ce dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre.
De tes vins divers
Je serai l'arbitre:
Sois-le de mes vers;
Je te les adresse.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre et sans choix,
En de folles rimes,
On lit quelquefois
De sages maximes.

ÉPITRE IV.

LE HAMEAU.

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
Oh quelle image !
Quel paysage
Fait pour Vateau !
Mon hermitage
Est un berceau
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage,
C'est un ormeau,
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau ;
C'est un ruisseau
Dont l'onde pure
Peint sa bordure
D'un vert nouveau.
Mais c'est Sylvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des dieux.

Là, chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir
Qu'un autre efface.
C'est à l'entour
De ce domaine
Que je promène
Au point du jour
Ma souveraine.
Si l'aube en pleurs
A fait éclore,
Moisson de fleurs,
Ma jeune Flore
A des couleurs
Qui, près des leurs,
Brillent encore.
Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce Méandre,
Dans ce moment,
Un bain charmant
Voit sans mystère,
Sans ornement
Et la bergère
Et son amant.
Jupe légère
Tombe aussitôt.
Tous deux que faire?
L'air est si chaud!
L'onde est si claire!

Assis auprès,
Comus après
Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais.
Gaîté nouvelle,
Quand le vin frais
Coule à longs traits;
Toujours la belle
Donne ou reçoit,
Fuit ou m'appelle,
Rit, aime ou boit.
Le chant succède,
Et ses accens
Sont l'intermède
Des autres sens.
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomèle,
Qui si bien qu'elle
Ne chante pas.
Telle est la chaîne
De nos désirs.
Nés sans soupirs,
Comblés sans peine,
Et qui ramène
De nos plaisirs
L'heure certaine.

O vrai bonheur;

Si le temps laisse
Durer sans cesse,
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle,
Jointe à l'humeur
D'être fidelle !
Qu'à pleines mains,
Le ciel prodigue
Comble et fatigue
D'autres humains :
Moi, sans envie,
Je chanterai,
Avec Sylvie ;
Je jouirai
Et je dirai
Toute la vie :
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

ÉPITRE V.

SUR L'AUTOMNE.

ABRÈGE ta course,
Amant de Thétis;
Soleil, amortis
Tes feux dans leur source.
L'excès des chaleurs
A brûlé dans nos plaines,
A séché nos fleurs,
Tari nos fontaines;
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphir sans haleine,
Flore sans couleurs.
La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit, et se couronne
Du pampre nouveau;
Du nectar qui coule
S'abreuve une foule
De jeunes Silvains
Dont la pétulance,
L'ivresse, la danse,
Les chants amoureux
Changent en Ménades

Les folles Dryades
Qui boivent comme eux.
Romps ton esclavage,
Ami studieux;
Viens, par cette image,
Délasser tes yeux;
Viens, mon cher Ariste.
Philosophe vain,
Est-ce au dieu du vin
Qu'un sage résiste?
Sois sage, mais boi:
Vois le dieu du Pinde,
Esclave avec toi,
Du vainqueur de l'Inde
Suivre ici la loi.
Dans ce lieu tranquille,
Tu sais qu'enchanté
De la liberté,
J'en ai fait l'asile
De ma volupté.
Je veux qu'on allie
Sur un même ton
Maxime et saillie,
Pétrone et Caton,
Sagesse et folie.
Ainsi verra-t-on
Epicure à table,
Au banquet aimable
D'un nouveau Platon.
J'y veux pour convive

L'enfant de Cypris;
Au milieu des ris,
Sa chaleur plus vive
Sa gaité naïve
Plaît à mes esprits.
Couché sous la treille
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort,
Qu'Amour le réveille
Quand Bacchus l'endort.
Quelque vieux Crisipe,
Voudrait follement
Poser un principe
Contre un sentiment.
Pourquoi d'un moment
Que le ciel nous donne,
Nous faire un tourment?
La nature ordonne;
Mon cœur obéit;
Sénèque raisonne;
Horace jouit.

Vois de quel emblême
Il a de sa main
Gravé le systême
Du bonheur humain.
D'une ardeur extrême
Le tems nous poursuit,
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit,

Plus léger qu'Eole,
Il naît et s'envole,
Renaît et s'enfuit.
Enivrons Saturne ;
Ce vieillard plus doux,
Egayant pour nous
Son front taciturne
Perdra son courroux
Au fond de cette urne ;
Devenu plus lent,
Ce dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silène
Le pas nonchalant.
Sous l'ombre propice
De ce bois sacré,
L'autel est paré
Pour le sacrifice ;
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.

Avec nos bergères
Chantez, dieu des bois ;
Ménades légères,
Dansez à leurs voix.
Ami, qui t'arrête ?
Pour ouvrir la fête,
Je n'attends que toi.

Tu verras Thémire,
Tenant tour-à-tour
Les flèches d'Amour,
Le thyrse et la lyre.
Tu sais quel empire
Thémire a sur moi;
Mais, sûr de ma foi,
L'objet qui m'enflamme
N'a point oublié
La part que mon ame
Doit à l'amitié.

ÉPITRE VI.

A THÉMIRE,

ÉCRITE DE FONTAINEBLEAU,

1766.

Du froid séjour de la grandeur
J'écris à ma chère Thémire :
Le confident de mon ardeur,
L'Amour est mon ambassadeur ;
Qu'il lui porte ce qu'il m'inspire.

J'habite l'asile des rois,
Palais que des sables arides
Environnent au fond des bois,
Où l'on révérait autrefoïs
Le rameau sacré des Druides,
Et dont nos maîtres firent choix
Pour lancer leurs meutes rapides,
Et mettre les cerfs aux abois.
J'aime à voir ces chênes antiques,
Et ces tours, ces dômes épars,
Ces rochers vus de toutes parts :
Le désordre de ces portiques,

Ces magnificences gothiques,
N'ont rien qui blesse mes regards;
Mais mon cœur que peut-il y faire?
Trouverai-je ici le bonheur?
J'aime ailleurs, puis-je ici me plaire?
Me plaire au faste suborneur
De la gloire et de sa chimère,
Et sous l'iniquité prospère
Abaisser le front de l'honneur?
Que me veut l'amitié cruelle
De l'ambitieux qui m'appelle
Aux fortunes de ce séjour?
Ai-je d'autre fortune à faire
Que de consacrer chaque jour
A te voir, t'adorer, te plaire,
A chanter Thémire et l'Amour?
Arraché de ma solitude
Et des berceaux de mon loisir,
Puis-je goûter, dois-je choisir
Le stérile ennui d'une étude,
Qui n'est pas celle du plaisir?
Quel intérêt peut me distraire,
Du lieu de ma félicité,
Du lieu qu'habite ma bergère?
Ton climat, douce liberté,
Son beau ciel, son pur hémisphère,
Ses délices m'ont dégoûté,
D'habiter la terre étrangère
De la cour et de la cité.
Thémire, c'est là ton partage,

C'est le bonheur que j'ai quitté.
Puis-je assez m'en tracer l'image?
Hélas! j'ai vu finir le cours
De ces innocentes soirées,
Plus belles que les plus beaux jours,
Où sans art tes grâces parées
Brillaient au milieu du concours
De tes rivales éplorées,
De tes amis et des amours.
C'est le bord heureux de Surène,
C'est le beau gazon de la Seine
Que tes pas légers parcouraient,
Quand tous les zéphirs accouraient,
Volaient et te suivaient à peine,
Quand Carite et moi t'adoraient,
Et que les grâces admiraient
Leur sœur, leur émule et leur reine.
Ces jeux que sont-ils devenus?
Que fait l'innocente Carite?
La compagne de ma Vénus,
Sa rivale et sa favorite?
Que mon cœur en était jaloux
Quand le tribut de ses tendresses
Etait avec des noms si doux
Payé de toutes tes caresses!
Sans l'espoir d'un pareil retour,
Il faut encor que je révère
Cette ardeur qui vous est si chère,
L'amitié, la sœur de l'amour,
Si souvent fatale à son frère.

Unis-les tous deux sous ta loi;
Aime ta Carite, aime-moi.
Peut-être la nature sage,
Loin de condamner ce partage,
Médite enfin ce double emploi,
Pour le bonheur de son ouvrage.
Mais j'entends retentir les cors,
La chasse a fini, l'heure exige
Que j'abandonne le prestige,
Du songe charmant d'où je sors.
Que le bruit des chasses m'afflige!
Adieu. D'un si triste tableau.,
Thémire, accuse ton absence.
Que veut-on que je peigne en beau,
Sans toi, sans ta douce présence?
Par une magique puissance,
Veux-tu que tout change à mes yeux?
Viens toi-même habiter ces lieux.
La métamorphose est aisée.
Pour moi disparaîtra la cour,
Et tu feras de ce séjour
Eden, Cythère et l'Elysée

ÉPITRE

EPITRE VII.

A MADEMOISELLE S**,

ÉCRITE DE FONTAINEBLEAU.

Du froid séjour de la grandeur,
J'écris à ma chère Thémire :
Qu'amour soit mon ambassadeur,
Qu'il lui porte ce qu'il m'inspire.
Les fraîcheurs ont fini le cours
De ces innocentes soirées,
Plus belles que les plus beaux jours,
Où, de leurs plus simples atours,
Les Grâces naïves parées,
Brillaient au milieu du concours
De tes amis et des amours.
Je les vis aux bords de la Seine,
Que tes pas légers parcouraient,
Quand d'une lumière incertaine,
Diane et l'Amour t'éclairaient;
Quand tous les Zéphirs accouraient,
Volaient, et te suivaient à peine;
Quand Blénac et moi t'adoraient,
Et que les Grâces admiraient
Leur sœur, leur émule et leur reine.

Où sont-ils ces jours de désir?
A la cour, dans ma solitude,
Mais solitaire sans loisir,
Le sort jaloux m'a fait choisir
Le stérile ennui d'une étude
Qui n'est pas celle du plaisir;
Mais lorsque mon cœur peut saisir
L'image de l'objet qu'il aime,
Je ne vois qu'Amour devant moi,
Je ne vois que Cythère et toi,
Je me revois enfin moi-même.
Mon ame échappe à sa prison;
L'effort du plaisir la délie,
L'étude occupait ma folie:
Le plaisir me rend la raison.
Qu'ici règne un esprit contraire!
Hélas! quel séjour pour un cœur
Né tendre, amoureux et sincère!
Ici l'Amour est un trompeur,
Et l'hymen est un mercenaire.
Crains-tu que je perde jamais
Ta simplicité que j'adore,
Pour prendre des mœurs que je hais?
Je cultiverais sans progrès
L'art adulateur que j'ignore,
Charmé de ne savoir encore
Qu'aimer et chanter tes attraits.
Mais insensible à ma constance,
O ma Thémire! tu te tais!
Est-ce donc trop peu de l'absence?

Qui tarde trop à s'exprimer,
N'aime point ou n'aimera guère.
Pourquoi perdre le tems à plaire?
Il nous est donné pour aimer.
L'âge fuit, le tems nous devance;
L'heure où la fleur s'épanouit
Avec elle s'évanouit;
Et l'heureux tems où l'on jouit,
S'envole avec la jouissance.

ÉPITRE VIII.

A LAURE.

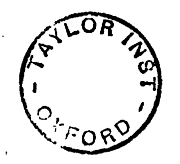
Il était grand jour, et l'aurore
Fesait place aux feux du matin:
Comblé du plus heureux destin,
Et sortant des bras que j'adore,
J'ai quitté ce lit clandestin,
Où puisses-tu dormir encore !

Ce jour m'a paru plus charmant,
L'air plus pur, la terre plus belle;
Zéphire allait plus mollement
Caresser la moisson nouvelle;
L'onde baignait plus lentement
La rive qui fleurit pour elle.
Ainsi par un enchantement,
La nature se renouvelle
Aux yeux satisfaits d'un amant.
Tout s'épure aux traits de sa flamme;
Tout se meut par son mouvement;
Et devant lui chaque élément
Reçoit le charme de son ame.

O calme, ô repos de mon cœur !

Tu n'étais point cette langueur,
Ni cette faiblesse mourante
Qui terrasse un amant vainqueur;
Mais cette joie étincelante,
Cette sérénité brillante
D'un cœur content, mais empressé,
Qui jouit du plaisir passé;
Par un souvenir qui l'enchante.

J'ai quitté ton divin séjour,
Moins plein de ce feu qui dévore,
Mais encor plus rempli d'amour:
Tel que Céphale au point du jour,
Lorsqu'il vient de quitter l'Aurore.
Par un invincible pouvoir
Tout s'enflammait à mon passage;
L'oiseau reprenait son ramage;
Le Faune sortait pour me voir,
Et la Dryade moins sauvage,
M'invitait aux plaisirs du soir.
Moi, tout rempli de ma conquête,
Je levais mon front radieux;
J'atteignais les cieux de ma tête,
Et je surpassais tous les dieux.
Mais d'une victoire si belle,
Quel que soit pour moi tout l'attrait,
Je n'ai dit qu'à l'écho fidèle
Le nom que j'adore en secret.
Seul, au fond d'un bois solitaire,
J'ai dit que Laure est toute à moi,



Et sous le cachet du mystère,
J'ai tracé les vers que tu voi;
Ces vers que tu me fais entendre,
Lorsqu'en tes caprices divers,
Tu prêtes aux plus faibles airs
L'accent de la voix la plus tendre;
Lorsque tu chantes tour-à-tour,
Cythère, Délos, Hypocrène;
Quand sur ta bouche de Sirène
Je meurs d'amour-propre et d'amour.

Qui pourra jamais la décrire
Cette ivresse de mes esprits?
Mais qu'importent de vains écrits?
Dans mon cœur ne sais-tu pas lire?
Quel Apollon peut garantir
D'exprimer ce qu'amour inspire?
On a tant d'ame pour sentir,
Et si peu d'esprit pour le dire!

ÉPITRE IX.

A MADEMOILLE SALÉ.

Les Amours pleurant votre absence,
Loin de nous s'étaient envolés :
Enfin les voilà rappelés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis, ces enfans ailés,
Voler en foule sur la scène,
Où, pour voir triompher leur reine,
Leurs états furent assemblés.
Tout avait déserté Cythère,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mère,
Et la ceinture et les atours.
Dieux ! quel fut l'aimable concours
Des jéux, qui, marchant sur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les Grâces,
Et composés par les Amours !
Des Ris l'essaim vif et folâtre
Avait occupé le théâtre.
Sous les formes de mille amans,
Vénus et ses Nymphes parées
De modernes habillemens,

Des loges s'étaient emparées:
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs
Vint aussi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémissant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en pestant, leur hommage;
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de Terpsichore:
L'Amour est las de voltiger;
Laissez soupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore.
Je sais que, pour vous attirer,
Le solide Anglais récompense
Le mérite errant que la France
Ne sait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie,
Il veut en vain vous rappeler.
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie?

EPITRE X.

A BATILDE.

A toi, l'aimable solitaire,
Pour qui mon cœur s'est déclaré;
Objet de mon culte ignoré,
Vois sous ce cachet du mystère
Tout l'amour que je t'ai juré :
Ce n'est point cet amour vulgaire,
Où l'homme profane est livré.
Je sens qu'un feu pur et sacré
Me rend digne du sanctuaire
Où mon audace a pénétré.

Je brûlai des flammes mondaines,
Et courant la mer des dangers,
J'amusai mes goûts passagers
Du chant des profanes Syrènes.
Aujourd'hui, changeant de désirs,
J'aborde une plage nouvelle :
La voix des colombes m'appelle
Au port des tranquilles plaisirs.
Non, tout ce que le monde inspire
De délire et de sentiment,
N'égale pas l'embrasement

De l'amour qu'ici l'on respire.
L'amour, sans doute, a plus d'attraits
Dans les chaînes de la contrainte;
Et les barreaux de ton enceinte
Donnent plus de force à ses traits:
Ainsi qu'à travers un nuage,
L'astre qui commande aux saisons,
Darde, par un étroit passage,
Tout le faisceau de ses rayons.
Pénètre et brûle davantage.

Le bonheur habite ces lieux.
Malgré le deuil qui t'environne.
Malgré l'appareil envieux
Du voile épais qui te couronne,
Que Batilde est belle à mes yeux!
Que la foi du peuple révère
Ce noir et saint déguisement;
Batilde, tu sais quel tourment
Causait cette barrière austère
Aux yeux peu dévots d'un amant.
Enfin, mon ardente prière
Amena ce jour de lumière,
Qui combla mon enchantement.
O jour! ô fortuné moment!
Que mon sort fut digne d'envie!
Moment d'ivresse et de transport!
Je vis les charmes de la vie
Sortir des crêpes de la mort.
L'amour est le dieu des mystères.

Il dit, à ces voiles austères,
De disparaître à mes regards;
Ces voiles tombèrent épars.
Il détacha de sa main même
Ce bandeau, ce sacré lien,
Qui, mis à la place du sien,
Lui fit un nouveau diadème.
Tes cheveux déliés, soudain
Par anneaux flottans s'épandirent,
Et, comme un nuage, couvrirent
L'ivoire poli de ton sein.
Quel autre tableau! quelle image!
Par un prestige de l'amour,
Ce tombeau, ce lieu d'esclavage,
Devint le plus riant séjour.
Tes grilles furent éclipsées,
Et mille fleurs entrelacées,
Formèrent des berceaux divins,
Où, sur ta tête rayonnante,
Voltigeait la troupe riante
Des amours et des chérubins.

Vous brûlez de toutes leurs flammes,
Tendres captives, belles ames,
Qui gardez le feu des autels;
L'amour des célestes délices,
Vous mène aux tendres sacrifices,
Qui font le bonheur des mortels.
Hélas! je l'ignorais encore
Ce don d'aimer, ce vrai bonheur;

La Sulamite, que j'adore,
M'apprit qu'il était dans mon cœur.
Que le tien, Batilde, y réponde;
Unis par des liens si doux,
Dans notre obscurité profonde,
Dans l'oubli du siècle et du monde,
Nous pouvons tromper les jaloux.
Un labyrinthe impénétrable,
Dérobe aux mortels tes appas;
J'en aurai le fil secourable,
L'amour y guidera mes pas.
En dépit du destin avare,
J'obtiendrai, pour prix de ma foi,
Le trésor qu'une loi bizarre,
Du reste du monde sépare,
Pour n'être connu que de moi.
Au jardin des roses captives,
Celle dont mon cœur est blessé,
Est dans un buisson hérissé
Qui retient ses feuilles plaintives.
N'importe, j'en saurai jouir;
Attends, ma belle prisonnière,
Je franchirai cette barrière;
Et comme le vent du Zéphir,
Ranimé, dès l'aube première,
Mon souffle ira t'épanouir.

Cette nuit nous sera propice;
Lorsque les ombres couvriront
Les murs du claustral édifice;

Quand les cantiques finiront,
Quand les mères s'endormiront
Dans leur froide béatitude;
Quand les jeunes gémiront
Du vide de leur solitude;
Veille, attends-moi dans ce séjour,
Si tu brûles pour mon retour;
D'une ardeur plus impatiente,
Prévenant l'étoile du jour,
J'irai, solitaire charmante,
Combler, accabler mon amante
De tous les feux de mon amour.

ÉPITRE XI.

A OLYMPE.

TANDIS que l'enfant de Cypris
Inspire et féconde l'adresse
De ses nocturnes favoris,
Et dans la nuit la plus épaisse,
Trompe les cocus de Paris;
Quand l'Hymen dort, quand l'Amour veille;
Quand le suisse prête l'oreille
Au marteau que va doucement,
Soulever la main d'un amant;
Quand les Martons en sentinelle
Observent les pas des jaloux;
Quand plus d'une épouse infidelle
Ferme sur elle les verroux;
Lorsqu'une heure sonne et m'appelle,
Je pars, je vole où me conduit
La route la plus solitaire,
Donnant pour guide le mystère
Au dieu des faveurs qui me suit.
J'arrive auprès de ta demeure;
Et loin des passans et du bruit,
Couvert du manteau de la nuit,
J'attends ton retour et ton heure.

Ces vers te peindront le local
Voisin de tes toits domestiques :
Près de ce temple monacal,
Par ses cloches et ses cantiques,
A notre repos si fatal,
Deux petits monumens antiques
Ont un frontispice inégal ;
Une Madonne et sa chapelle,
Une Naïade et son canal
Font une accolade nouvelle.
Au centre est un enfoncement,
Un réfuge, un abri fidèle
Qui sert de niche à ton amant.
Aux divinités mes voisines,
Je dis l'excès de mon amour,
Et les entretiens tour-à-tour
Des plaisirs que tu me destines.

Objet de ce saint monument,
Dis-je, en m'adressant humblement
A la pucelle égyptienne,
Souffre qu'un profane, un amant,
Au lieu de dire une antienne,
Soupire à tes pieds son tourment.
Tu me vois d'un regard sévère,
Et cette lampe qui t'éclaire,
J'en juge par son tremblement,
Me prête à regret sa lumière.
O déesse ! écoute un moment :
De tous les voiles du mystère

Je couvre mon égarement;
Et si d'une ardeur criminelle
Je brûle involontairement,
Au moins suis-je un amant fidèle.
Toi qui, du fond de ces canaux,
Fais jaillir ta vive cascade,
O Nymphe! ô gentille Naïade!
Dont j'entends murmurer les eaux,
Avec plaisir tu dois apprendre
Le bonheur d'un amant heureux;
Tu seras propice à mes vœux,
Les Naïades ont le cœur tendre.
Quand je parle ici de mes feux;
Que fais-tu, nymphe de la Seine?
Peut-être en ces humides lieux
Quelque Triton audacieux
Perce la voûte souterraine.
Je le vois brûlant de désir,
Réchauffer ton onde glacée,
Et sur ton urne renversée
Trouver la source du plaisir.
Loin que ta pudeur s'y refuse,
Combien de fois, sans l'arrêter,
Sais-tu lui faire répéter
Les jeux d'Alphée et d'Aréthuse?
Ma nymphe aussi vive que toi,
Dans peu goûtera ces délices,
Aura ces gages de ma foi,
Et verra de tels sacrifices.
Mais, tandis que dans ce réduit

Ma veine coule avec ton onde,
Près de nous j'entends quelque bruit.
Au travers de la nuit profonde,
Quel est le flambeau qui me luit ?
Le bruit cesse.... il se renouvelle....
L'espoir fait tressaillir mon cœur.
C'est Olympe.... on frappe, c'est elle.
Ah ! c'est l'instant de mon bonheur !
Je vole, Olympe, où tu m'appelles;
Prépare tes flammes nouvelles
Pour tous les transports que je sens.
Adieu fontaines et chapelles,
Adieu nymphes, adieu pucelles,
J'invoque des dieux plus puissans.
Amour, porte-moi sur tes ailes
Au paradis fait pour mes sens.

ÉPITRE XII.

SUR LA VOLUPTÉ.

Hôte aimable d'un lieu charmant,
Où, loin du faste et du tumulte,
Tu parais si fidèle au culte
Du dieu père de l'enjoûment,
J'irai sous ce bois respectable
De myrte et d'oliviers planté,
Revoir à tes côtés à table
L'innocence et la volupté.

Des grands ainsi que du vulgaire,
Que ces beaux lieux soient ignorés:
Dans ce bachique sanctuaire,
Tous ces profanes altérés
Porteraient leur soif téméraire.

Adorons de loin nos tyrans;
Si la gloire avec eux habite,
L'ennui suit la pompe et les rangs,
Et tu sais que la joie évite
L'air fâcheux des dieux et des grands.
Non, vous n'aurez point notre hommage,
Vous, dont j'ai bravé les mépris;

Ce berceau, mieux que vos lambris,
Couronne la tête du sage.
Plus de plaisir, moins de splendeur;
Vos ennuyeuses excellences,
Et vos sérieuses grandeurs
Glaceraient nos vives séances.
Les dieux, par un don généreux,
Ont comblé l'état où nous sommes:
La grandeur fut faite pour eux;
Le plaisir fut fait pour les hommes:
Ils sont grands; nous sommes heureux.

Que la saturnale établie
Dans ton rustique appartement,
Leur prouve notre enchantement:
Quand l'ivresse parle, et délie
Les nœuds du froid raisonnement;
Lorsqu'un léger caprice allie,
Par un bizarre enchaînement,
Et la maxime et la saillie,
Et que des cœurs l'accord charmant
Joint aux accès de la folie
Les ressources du sentiment;
Dieu, respectez l'égarement
D'un heureux mortel qui s'oublie,
Plus dieu que vous dans ce moment.
Pendant que l'active opulence
Possède sans pouvoir jouir,
Coulant dans l'ombre du loisir
Des jours faits pour l'indépendance,

Une oisive et molle indolence
M'endort dans les bras du plaisir,
M'éveille au sein de l'espérance.
Ami, voilà la volupté ;
Libre enfant de l'oisiveté,
La volupté toujours nouvelle,
Vive sans fougue et sans transports,
Qui fuit afin qu'on la rappelle
Qui fuit, mais qui laisse après elle
Les désirs au lieu de remords !
Sur mon front serein, la jeunesse
Sème encor les fleurs et les lis ;
Je bois, je folâtre, et je ris ;
Si je succombe à ma faiblesse,
Un Dieu réchauffant mes esprits,
De ma flamme et de mon ivresse
Redouble à chaque instant le prix,
Et chaque instant qui fuit me laisse
Plus altéré, mais plus épris.

Nuit charmante, arrête, prolonge
Les douceurs d'un festin pareil ;
Reculons l'instant du sommeil,
Il ne peut nous donner qu'un songe.
Que l'aube à son brillant retour,
Sur les gazons nous trouve encore
Disputant de vers et d'amour,
Et de nouveau voyons éclore
Pour prémices d'un plus beau jour
Les fleurs, les plaisirs et l'aurore.

ÉPITRE XIII.

A M. ***.

SUR LE MÊME SUJET.

ATTENDS-MOI, jeune sybarite;
J'irai sur le déclin du jour,
Dans ta retraite favorite,
Où la voix du plaisir invite
Silène, Comus et l'Amour.

Je l'ai vu ce lieu solitaire,
C'est le Trianon de Cythère;
Lieu charmant, asile écarté,
Qu'Amour fit pour cacher sa mère
Loin du centre de la cité,
Et que la mode et le mystère
Consacrent à la volupté.
C'est une fée enchanteresse
Qui posa ces riches lambris,
Qui choisit ces meubles de prix,
Dressa ces buffets pour l'ivresse,
Fit ce théâtre pour les ris,
Cette alcove pour la mollesse,
Et ces canapés pour Cypris.

Beaux lieux si dignes de nous plaire,
Où chaque objet donne un désir,
Et l'espoir de le satisfaire,
Où chaque pas que l'on peut faire
Est sur la trace d'un plaisir.

Dans cet asile délectable,
Ce qui m'enchantera le plus,
Sera de voir Pétrone à table,
Dans le sallon de Lucullus.

Le soin de régir le tonnerre
Est le partage des dieux;
Que l'encens brûle pour les cieux,
Quand le vin coule pour la terre.
Nos maîtres ont comblé nos vœux,
En bornant l'état où nous sommes:
Ils gardent les honneurs pour eux,
Ils cèdent les plaisirs aux hommes;
Ils sont grands, nous sommes heureux.
Gardons-nous bien de le détruire
L'heureux sort qui nous est donné.
Loin tout désir empoisonné,
Dont la fortune ose séduire
L'homme au seul repos destiné.
A si peu de jours condamné,
Que peut-il savoir ou produire?
Le tems vole afin de l'instruire
Que c'est pour jouir qu'il est né.

Cette leçon fait ma science,

Bornant mon unique désir
A la suprême indépendance,
Au jour coulé dans le loisir
Succède la nuit du plaisir,
Et le matin de l'espérance.

Mais le char lumineux s'élance
Dans l'humide champ de Thétis,
Et les feux du jour amortis
Font place à Vesper qui s'avance.
Voilà l'heure où nous jouissons;
Qu'on serve, ami, que tout s'empresse;
Que le nectar de toute espèce
Gémisse écrasé de glaçons,
Dans le caraffon qui le presse.
Chantons ces chorus d'allégresse,
Avec l'Hébé que tu chéris;
Qu'elle accompagne d'un souris
L'Ovilé qui coule sans cesse
Versé dans la coupe des ris.
Qu'Amour réchauffe les esprits
De celui qu'affaiblit l'ivresse,
Que chaque instant qui fuit nous laisse
Plus altérés et plus épris.

Si quelqu'un avec son Armide
S'égare au fond de ce jardin,
Vole, Amour, prépare soudain
L'asile où ta flamme les guide;
Dans ce cabinet écarté

Dresse l'autel du sacrifice,
Que ce vert gazon refleurisse,
Pour faire un lit à la beauté;
Que l'air doucement agité,
Des plus doux parfums se remplisse;
Dans l'ombre discrète et propice
Diane n'aura de clarté,
Qu'autant qu'il faut pour qu'on jouisse,
Et point assez pour qu'on rougisse.

Que l'Inde adore le soleil;
Qu'ici la nuit dure et prolonge
Les charmes d'un destin pareil:
Reculons l'instant du sommeil,
Il ne peut nous donner qu'un songe.

Le jour trop tôt se fera voir,
Aux yeux des enfans de Silène.
Que n'ai-je en ces lieux le pouvoir
Du dieu qui fit la nuit d'Alcmène!
Voyons, puisqu'il faut le retour
De la trop vigilante aurore,
Et que l'aube nous trouve encore
Disputant de vers et d'amour.

Liés par des chaînes nouvelles,
Dans ce commun enchantement,
Jurons tous de voir promptement
Cette fête où tu nous rappelles;
Sois sûr, ami, qu'à ce serment

Tes convives seront fidelles:
La plus volage de nos belles
Gardera cet engagement
Pour en presser l'heureux moment,
Qu'Amour au temps donne ses ailes.

EPITRE XIV.

PORTRAIT DE LA NUIT,

A MADAME ***.

J'avais conduit Églé chez son Apelle.
Là, parcourant les plus rares portraits,
Je dis à l'art : Regarde.... qu'elle est belle !
Pour ton chef-d'œuvre as-tu vu plus d'attraits?
Rends tes pinceaux dignes de ce modèle ;
Place l'objet, touche, colore, excelle,
Peins la beauté.... mais sous de nouveaux traits.
Saisis d'Églé le piquant caractère ;
Nous ne voulons Naïade, ni bergère ;
Vénus, Hébé ... tu les peignis cent fois ;
Minerve est triste, et Pallas si sévère !
Junon si fière ! ... Il faut un autre choix.
Flore, dis-tu ? mais Flore, toujours Flore !...
Cherchons... Tu vas me proposer l'Aurore,
Et m'éblouir de l'éclat qui la suit.
Non. Mais écoute un plan qui me séduit,
Un sujet neuf qui pourra te surprendre ;
Peignons Églé sous les traits de la nuit.
Mais quelle nuit ! Dieu ! pourras-tu la rendre?
Aux champs des airs, vois ce char emporté

Par des coursiers que guide une déesse:
Il vole, il fuit loin du jour qui la presse;
Entr'elle et lui règne l'obscurité.
Du firmament l'éternelle courière,
Portant le calme et la sérénité,
Est au milieu de ce trône argenté.
De ses yeux part un sillon de lumière
Qui perce l'ombre, et marque sa carrière.
Un voile obscur, enflé par les zéphirs,
Sur ses cheveux qui flottent en arrière
Lui fait un dôme émaillé de saphirs.
De ses chevaux une main tient les rènes,
L'autre répand des moissons de pavots,
Dont les Amours, pour prix de leurs travaux,
Font des festons bien plutôt que des chaînes.
L'oiseau qui chante aux portes du matin
Sommeille encor aux pieds de la déesse;
La nuit retarde un concert qui la blesse:
Pourquoi sitôt voir arriver sa fin?
Hélas! de l'homme elle endort le chagrin,
Flatte l'espoir, console la trissesse,
De mille amans protége la tendresse,
Et de tout être adoucit les destins.
Quand la nuit veille au bonheur des humains,
Pourquoi le jour veut-il naître sans cesse?

Toi, dont ici j'ai crayonné les traits,
Quand je t'élève aux célestes demeures,
C'est pour régner sur les plus douces heures;
Heures d'amour, de délice et de paix.

Donne au pinceau l'honneur de cette image;
Lors je dirai, contemplant tes attraits:
Nuit, belle nuit, que ce nom t'encourage!
Donne l'exemple aux heureux que tu fais;
Nuit du bonheur, que ton cœur le partage!
Jouis, l'Amour te rendra tes bienfaits.

ÉPITRE XV.

A CLAUDINE.

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime?
Faut-il des noms et des titres divers?
Que fait un nom, quand l'amour est extrême?
Claudine est belle, et suffit à mes vers.
C'est une fleur qu'un hasard fit éclore.
Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'Aurore!
Son humble état la rend plus chère encore.
Laissons tout autre honorer de ses chants
L'orgueil jaloux des parterres de Flore:
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis, j'y vis tous les amours.
Simple sans art, belle sans imposture,
Ton teint naïf brillait de ses couleurs;
Tes seuls appas composaient ta parure,
Et tes cheveux, bouclés à l'aventure,
Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs:
Je démêlai ce feu dont la nature
Fait pétiller dans tes yeux séduisans
Tous les désirs d'un instinct de seize ans;
Cette candeur, cette vérité pure,

Et ce regard innocent et malin,
Lorsque tu vois l'albâtre de ton sein
S'élever, croître ou décroître à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
Quand, pour jouir de ta flamme secrète,
Je vais revoir ton rustique séjour,
Qu'il est plus doux, plus piquant que l'amour
De chiffonner ta simple collerette,
Que ces bijoux, ces clinquans de toilette,
Dont sont chargés tous nos tetons de cour!
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangère,
Changerais-tu ton amant et ton sort?
Ne te plains point, trop heureuse bergère!
Nous folâtrons sur la verte fougère:
Sur des coussins la mollesse s'endort.
Rappelle-toi cette nuit du mystère,
Où j'habitai sous le chaume sacré
Du vieux pasteur, ton maître et mon curé;
Lorsque ta main enivra le saint homme;
Lorsque sans lui, sans notaire et sans Rome,
Par nous deux seuls, notre amour fut juré.
Ce presbytère en un temple adorable
Changea soudain; l'Amour en fut le dieu.
On te l'a peint un monstre redoutable,
Et tu le vis, c'est un enfant aimable.
On t'en a fait un crime, et c'est un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit! Que de baisers de feu
Donnés, rendus, précipités sans nombre!
Pour les compter, ils nous coûtaient trop peu;

L'aube du jour moins de fleurs vit éclore.
Que de baisers que je cueillais encore;
Et si l'instant de cacher notre amour
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore
Si le soleil, vers le quart de son tour,
N'en eût compté plus encor que l'aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir:
Le soir aux champs je courus te revoir,
Et souviens-toi du tendre badinage
Dont je laissai l'empreinte à ton herbage.
La nuit revint et passa ton espoir.
A table encor de pareils sacrifices
Furent tentés; le pasteur pérora,
But et dormit, et ma main s'égara.
Que de beaux jours, que de nuits plus propices
Ont secondé nos furtives délices!
Faut-il, Claudine, en voir finir le cours!
Le temps m'appelle et m'entraîne à la ville;
Je vais quitter le plus beau des séjours.
Mon âge d'or coulait dans cet asile,
L'âge de fer est aux lieux où je cours.
Sans être ému, j'y verrai tout Cythère,
L'art des cités et la pompe des cours:
J'en fais serment au dieu de ma bergère,
Claudine aura mes dernières amours.
Toi que je laisse oisive et solitaire,
Dans ce hameau tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère,
Lubin, Antoine, et ce jeune vicaire.....
Claudine, hélas, m'aimeras-tu toujours?

ÉPITRE XVI.

A GALATÉE.

N'ABUSEZ-VOUS point un amant?
Dois-je craindre en vous l'art de feindre?
Occupé d'un songe charmant,
N'ai-je point un réveil à craindre?
Aimez-vous? D'un cœur enflammé
Connaissez-vous le bien suprême?
Et s'il est vrai que ce cœur aime,
Hélas! suis-je l'objet aimé?

Si je le suis, pourquoi le taire;
Ordonnez au dieu du mystère
De m'annoncer un sort si beau.
Lorsque son flambeau vous éclaire,
Pourquoi m'en laisser le bandeau?
Pourquoi ces contraintes muettes,
Quand je fais parler mes ennuis:
Déclarez donc ce que vous êtes,
Pour m'apprendre ce que je suis.

Oui, mon ardeur est écoutée;
Je touche au bonheur que j'attends,
Naïve et tendre Galatée;

Ton

Ton ame n'est point infectée
De l'art des coquettes du tems.

La nature fit ton partage,
De ce ton de voix, ce langage
Fait pour rassurer les amours ;
Et j'en crois plus que tes discours,
Tes yeux, ton maintien et ton âge ;
J'en crois cet entretien charmant,
Où le goût et le sentiment
Jurent une étroite alliance ;
Où l'esprit qui joue et qui pense,
Sait unir, je ne sais comment,
L'air de noblesse au ton d'aisance,
Et les grâces de la décence
A tout le sel de l'enjoûment.

D'un nœud, fatigant et bizarre,
L'hymen te lia pour jamais.
Il est tems que l'amour répare
Tous les maux que l'amour a faits.
Je sais trop qu'il faut nous contraindre :
Moi, j'aurai des rivaux à craindre,
Toi, des argus à ménager.
L'obstacle doit t'encourager :
Goûtons, au lieu de nous en plaindre,
Les attraits piquans du danger.

Malgré l'hymen et ses chimères,
Malgré les époux et les mères,

O ma Galatée, aimons-nous;
Rendons même grace aux jaloux.
Malheur aux chaînes trop légères,
Que suit le poison des dégoûts!
Contre les vents et leur injure,
Le chêne ébranlé se rassure,
Et se raffermit par leurs coups.

L'âge fuit, le tems nous devance;
L'heure où la fleur s'épanouit,
Avec elle s'évanouit:
Sujet à la même inconstance,
L'instant heureux où l'on jouit,
S'envole avec la jouissance.
Hâtons-nous de plaire aux amours:
Ton printems ne fait que d'éclore;
Un autre âge qui me dévore
Commence l'été de mes jours.

Te dirai-je enfin le présage,
L'espoir du bonheur qui me luit?
Je rêvais à toi cette nuit.....
Quel mensonge! ah dieux! quel dommage!
Rien n'en peut égaler l'image,
Que le doux charme qui te suit.
L'amour, la plus étroite chaîne,
Unissait nos sens éperdus,
Et dans nos transports confondus,
Ma bouche soupirait à peine,
Que mes soupirs m'étaient rendus.

Dieux ! ô dieux, quelle apothéose !
Quels baisers en foule cueillis,
Volés sur tes lèvres de rose,
Et rendus sur ton sein de lys.

Pardonne ; tu blâmes, peut-être,
Ces vers libertins que tu voi ;
Mais ces vers, tu les as fait naître,
Et quel songe aurais-je sans toi ?
On doit s'exprimer comme on aime,
Ma main grave d'un trait de feu
L'amour que j'ai senti de même.
Qui respecte tant, aime peu.
Rougis, j'en verrai plus de charmes,
C'est le plus beau des coloris :
Rougis, la pudeur en alarmes
Est plus touchante que les ris.
L'amour craintif dans son enfance,
N'est qu'un timide enfant qui pense
Sans oser se faire écouter ;
Mais l'amour, quand il est extrême,
Est un maître, est un dieu suprême,
Qui ne voit rien à redouter.

ÉPITRE XVII.

A MISS ***.

Mon cœur, tu n'avais point aimé :
Du véritable amour reconnais la puissance,
Et d'un feu constant animé,
Pleurons les plus beaux jours perdus dans l'inconstance.

Lorsqu'à l'autel du plus jeune des dieux
J'immolai cette fleur prémice de mon âge;
Avide, emporté, curieux,
J'usai de tout sans en goûter l'usage.
D'un rapide bonheur je ne vis que l'image ;
Je perdis tout le fruit des plaisirs de ce jour,
La nature en eut tout l'hommage :
C'était l'instinct, ce n'était point l'amour.

Soudain, par des flammes nouvelles
Je vis mes sens se rallumer ;
Je m'épuisais à les calmer.
Du plus volage Amour je fatiguais les ailes
J'attaquais cent beautés par mes vers infidèles ;
J'en sus quelquefois désarmer :
Mais, plus amant du plaisir que des belles,
C'était jouir, ce n'était point aimer.

J'aimai bientôt par habitude;
L'obstacle et le danger ressuscitant mes goûts,
Je fis mes plaisirs les plus doux
De combattre une Agnès, de soumettre une prude;
L'amour est un plaisir, et j'en fis une étude:
J'en fis l'art, et traçant le système amoureux,
J'enseignais le bonheur et n'étais point heureux.

J'aime enfin, j'ai rendu les armes;
Le vrai trait est parti du carquois des Amours.
J'ai connu les tendres alarmes,
Et mes yeux étonnés de leurs premières larmes,
Ont vu l'unique objet qu'ils aimeront toujours.
Contre un penchant réel je combattais encore;
Les mains d'une étrangère ont apporté mes fers:
Londres fut le berceau de celle que j'adore,
Et l'astre de mes jours s'est levé sur les mers.

O nymphes d'Albion, je reconnus sans peine
Ce teint, cette taille, ces traits
Dont Thétys, votre souveraine,
De l'une de vos sœurs composa les attraits:
Pour fixer une ame inconstante
L'Amour prit soin de la former
Tendre, naïve et caressante,
Faite pour plaire, encor plus pour aimer;
Si vive dans les ris, dans les pleurs si touchante;
Portant tous les traits précieux
Du caractère d'une amante,
Le plaisir sur sa bouche et l'amour dans ses yeux.

O toi, qui vas régner sur mon ame attendrie,
O ma jeune étrangère, écoute mes accens;
Etouffe les cris impuissans
De la folle pudeur où l'enfance est nourrie;
Ne rougis que d'attendre, et permets à tes sens
La liberté, trésor de ta patrie.
Des préjugés choisis ceux des plaisirs.
Le passé n'est plus rien; l'avenir est un songe:
L'amour est tout, l'honneur est peut-être un mensonge.
Fais taire ce tyran, fais parler tes désirs:
Voilà tes dieux; voici ce qui les touche.
Rends-toi, jouis, et permets qu'à mon tour
J'ose en tes bras te prouver mon amour,
Par mes soupirs expirans sur ta bouche:
Là sur ton cœur que j'aurai pu charmer,
Là, dans le sein de l'ivresse suprême,
Là, tous les dieux, Vénus et l'Amour même
Apprendront comme il faut aimer.

ÉPITRE XVIII.

A THÉLAMIRE.

Ah dieu ! qui pourrait résister
Au nouveau charme qui m'attire ?
Les grâces vont toucher ma lyre,
L'Amour avec moi va chanter ;
J'entends la voix de Thélamire,
Et mon ame, sans s'arrêter,
S'abandonne au double délire
De la voir et de l'écouter.

O ! que de conquêtes nouvelles
Feront nos chants mélodieux,
Si le langage aimé des dieux
Devient encor celui des belles !
A la voix des muses mortelles,
Quels accens seront comparés ?
Ah ! s'ils veulent être adorés,
Que ces dieux nous parlent comme elles.

ÉPITRE IX.

A CORINNE.

O dieu! quel infidèle guide
Des amours veut te séparer?
Reviens, triste amante d'Euclide;
Et quitte le sentier aride
Où Maupertuis va t'égarer.

Laisse tant de sublimes folles,
Dont la marotte est le compas,
Passer de Cythère aux écoles,
Et manquer des calculs frivoles
Au lieu de compter leurs appas.

De Phaon, l'amante plus sage,
Qui ne chanta que ses amours,
De l'esprit qu'elle eut en partage,
Fit-elle un abus si sauvage?
Perdit-elle ainsi ses beaux jours?

Quand des tristes Zénon d'Athène,
L'erreur étendant le pouvoir
Du portique à la cour romaine
Apporta l'ennui du savoir,
Vit-on de leur étude avide,

Julie oublier nos chansons,
Et prendre en secret les leçons
D'un autre art que celui d'Ovide ?

Qu'Uranie, au front soucieux
Tristement couronné d'étoiles,
Perce la nature et ses voiles,
Parcoure et compasse les cieux.
Mais toi, dans l'enceinte dorée,
D'un entresol délicieux,
Livrée aux soins officieux
Des suivantes de Cythérée,
Ne vois que ces riens précieux
Dont brille la beauté parée,
Et sur ton image adorée
Fixe ton étude et tes yeux.
Tout est là, quel autre système,
Quel autre esprit peut t'animer ?
Ignorer tout, mais tout charmer,
Voilà ta science suprême ;
Plus savante que Newton même,
Si tu savais encore aimer !

Tandis qu'un petit Zoroastre
Veille aux portes du firmament,
Et cherche au ciel quelque désastre,
Dans ton alcove, obscurément,
Observe à tes pieds un amant,
Et renonce au coucher d'un astre ;
Le flambeau d'Amour est le tien :

Qu'il préside au plus doux lien,
Qu'il serve aux plaisirs du mystère,
Et que sa flamme, qui t'éclaire,
Se change, selon tes désirs,
En cette lampe de Cythère,
Nocturne témoin des plaisirs.
Au tourbillon de ton ivresse,
Que le sommeil et la mollesse
Ne te conduisent qu'à rêver;
Et par une étude certaine,
Vois chez toi, pour tout phénomène,
L'aurore à midi se lever.

Si, prenant un vol curieux,
Tu veux, d'une ame active
Franchir le cercle injurieux
Où le préjugé vous captive,
Ajoute au don de la beauté
Les arts et les talens aimables;
L'Amour est par eux excité,
Et par plus d'objets arrêté
A des triomphes plus durables.
Connais l'art profond des accords,
Fais parler un clavier sonore,
Et prête une ame à ses ressorts,
Par un chant plus flatteur encore.
Suis les pas, surpasse la voix
De Terpsichore et des Sirènes,
Et par tous ces dons à la fois
Présente à nos cœurs plus de chaînes.

Aux yeux des Pindare jaloux,
Fais voir ma sublime écolière :
Fais des vers tendres comme nous,
O que le charme en sera doux
Si ton cœur en fait la matière !
Pour t'instruire et pour t'écouter,
L'Amour m'a déclaré ton maître :
Je vais t'apprendre à le chanter ;
Mais t'apprendrai-je à le connaître ?

ÉPITRE XX.

A ISSÉ.

QUE ton empire est dangereux!
Quoi! tu veux que je chante, et ton cœur ne peut être
L'objet de mes chants amoureux!
Quel espoir de succès sans l'espoir d'être heureux!
Je parlerais d'amour, j'en brûlerais peut-être;
Tu louerais mes accords et tu rirais des feux
Qu'avec mes vers tu ferais naître!
Vois quel supplice rigoureux.

Tel un prêtre à Délos, d'abord calme et paisible,
Le front paré de fleurs et ceint de majesté,
Chante une hymne à son dieu, doucement agité.
Mais saisi tout-à-coup, par un charme invincible,
Trop plein de la divinité,
Il se trouble, il sépare, et d'un aspect horrible
Frappe le peuple épouvanté.
Eh bien, Issé, l'amour est cent fois plus terrible
Dans un cœur qui l'a surmonté.
Des dieux j'adore la présence;
Elle honore fort les mortels:
Mais s'il fallait ainsi connaître leur puissance,

Je renoncerais aux autels.

Je les ai trop sentis dans l'avril de mon âge
Ces emportemens, ces fureurs.
L'aurore de mes ans se leva dans l'orage;
Apollon et l'Amour s'étaient fait le partage
De mes fanatiques erreurs.
Je leur fis à tous deux d'imprudens sacrifices;
Leur main répandit sur mes jours
Et les poisons et les délices.
Mes études et mes amours
Etaient les jeux de leurs caprices:
Ils égaraient mes sens et mes esprits novices;
Je condamnais leur culte, et le suivais toujours.

Si la loi du penchant, si ta voix me ramène
Aux concerts de Délos, aux fêtes de Cypris,
Plus calme dans mes goûts, plus sage en mes écrits,
Chez les dieux que je sers, j'habiterai sans chaîne;
Doucement inspiré, légèrement épris,
Je goûterai mieux tout le prix
Des roses de Cythère et des eaux d'Hypocrène.
Ecrire, aimer par sentiment,
Peut-être un peu par habitude;
Respecter la science et cultiver l'étude;
Réchauffer la raison du feu de l'enjouement;
Tour-à-tour sentir l'agrément
Du monde et de la solitude;
Des scènes de la vie égayer le prélude,
Sans en craindre le dénouement:

Voilà mon sort, voilà comment,
Sans espoir, sans inquiétude,
Vivra jusqu'au dernier moment
Dans l'humaine béatitude,
L'homme, le poète et l'amant.

ÉPITRE XXI.

A OLYMPE.

IL faudrait aimer pour m'entendre :
Loin, tout profane curieux,
Peu fait pour écouter, moins digne de comprendre
Ce langage mystérieux.

Regretter, désirer, attendre ;
Brûler d'un feu qu'on cache à tous les yeux,
Montrer dans tous les tems, porter dans tous les lieux
Cet ennui renaissant que rien ne peut suspendre ;
Voir les plaisirs, et s'en défendre;
Tranquille ou vagabond, stupide ou furieux,
Fixer tout sans rien voir, ou voir tout odieux;
Passer d'un songe affreux au rêve le plus tendre ;
Voilà mon cœur, Eglé, c'est à toi d'y descendre :
C'est à toi de sentir qu'on ne peut aimer mieux.

Conçois tous les tourmens de mon ame éperdue,
Quand le destin jaloux me sépare de toi ;
Tu sais bien, quand tu m'es rendue,
Si l'Amour a des traits qu'il n'ait pas faits pour moi.
Te contempler, t'adorer, te le dire;
Soupirer à tes pieds cet amoureux tourment

Qui n'a plus ni langueur, ni crainte, ni martyre;
Pressentir et vouloir ce que ton cœur désire;
De nos vœux mutuels suivre l'enchaînement;
Par les routes du sentiment
Conduire ton ame au délire,
Du délire au ravissement;
Oublier l'univers dans cet égarement;
Dans un de tes regards, dans ton moindre sourire,
Trouver par-tout l'heureux moment;
Vois la force de ton empire,
Et le bonheur de ton amant.

Dans un lieu de mystère, impénétrable et sombre,
J'ensevelis ma gloire et cache ton vainqueur:
C'est là, qu'absent de toi, j'aime à compter le nombre
Des sacrifices de ton cœur.
Ici chaque instant les rappelle;
Si je veille, mes sens ne sont pleins que de toi.
La nuit à mes désirs fidelle,
T'apportant sur son aile,
Pare de ta beauté les songes que je voi
Ici sous ces mêmes ombrages,
Où Morphée et l'Amour, l'un par l'autre amenés,
Nous ont tant de fois couronnés.
J'ai vu sans voile et sans nuage
Un de ces songes fortunés;
Dans un cercle mouvant de rapides images
Mes esprits furent entraînés.

Sur un trône éclatant j'étais ce dieu du monde,

Qu'on

Qu'on dit seul, et qu'on dit heureux.
Peu jaloux d'exercer ma sagesse profonde,
Sans régir l'univers, sans allumer ses feux,
Sans calmer, ni soulever l'onde,
D'un dieu qui peut aimer, trop inutiles jeux,
Je rendais au néant tout ce vaste assemblage,
Tout disparaissait à ma loi.
Echappé du commun naufrage,
Ton seul être vivait immortel comme moi.
Ta joie et tes plaisirs étaient mon seul ouvrage;
Ton éternel amant t'adorait sans partage;
Plus libre et plus digne de toi.
Des siècles s'écoulaient, et leur suite innombrable
Ont vu ma constance immuable;
D'autres objets se sont offerts
Au souffle de ma voix puissante.
J'ai fait, pour t'adorer, naître un autre univers;
De nouveaux cieux se sont ouverts
Pour y contempler mon amante;
Pour y voir notre flamme à jamais renaissante
Peupler les élémens divers.
Au gré de nos ardeurs fécondes,
Je voulais tout former, tout créer avec toi;
Je voulais unir tout en moi
Le plaisir des causes secondes.
Tu ris du vain transport de mes sens agités;
Tu tends les bras, tu me rappelles
A des jouissances réelles,
A de plus sûres voluptés.
Je t'entends, quelle erreur avait pu me séduire?

Loin ces fantômes de la nuit;
Sans détrôner les dieux, sans créer ni détruire,
Le bonheur est plus près, l'amour nous y conduit.
Goûtons bien les plaisirs. Qu'importe leur durée?
Nos jours sont au destin, le moment est à nous.
Rendons les dieux même jaloux
Et de mes cieux, et de mon empirée;
Sois mon délire et mon amour.
Ce gazon qui t'attend, l'ombre de ce séjour
Vaut pour moi la voûte azurée.
Ivre de mes plaisirs, content de tes appas,
Viens jouir, viens brûler de ce feu qui m'inspire;
Je veux que ton sein et tes bras
Soient les bornes de mon empire.

ÉPITRE XXII.

A DORIS.

Doris, confidente des Grâces,
Toi, que la beauté même appelle à son secours,
D'Eglé tu suis par-tout les traces.
Tu pares ses attraits, tu formes ses atours,
Et chaque ornement que tu places
Est un piége pour les Amours.
Des parures du goût l'élégant assemblage
Fait par toi le charme des yeux.
Tu sais rappeler Flore et réparer l'outrage
Que fait le temps injurieux.
Tu peux le disputer aux dieux
Dont tu rends plus parfait l'ouvrage.

Quelle fée aurait ton pouvoir,
Lorsqu'un sceptre léger sous ta main fait mouvoir
Ces boucles, ces tresses légères;
Quand sur les traits d'Eglé, par ton art embellis,
Tu mêles l'incarnat des roses étrangères
A la pure blancheur des lys?

Quel bonheur est le tien! Que les dieux que j'implore
N'ont-ils donné ton sort à mes désirs?
Quand le jour achevant d'éclore,
De Flore et de Zéphir éclaire les plaisirs,

Tu la vois dans son lit, cette Eglé que j'adore
Plus fraîche que l'Aurore,
Plus folâtre que les zéphirs.

Quel spectacle à mes yeux y renaîtrait sans cesse!
D'Eglé nuit et jour occupé
Je verrais ce désordre où le sommeil la laisse,
De ses bras étendus, de son sein échappé,
M'offrir l'image enchanteresse.
Je la suivrais au bain, où mes sens plus épris
Jouiraient cent fois davantage.
Mes avides regards se feraient un passage
Dans le cristal des eaux qui baignent ma Cypris.

Mais Eglé s'éveille et te sonne.
De mille amours déjà la foule t'environne.
Lève avec ses rideaux le bandeau du sommeil.
Que ne puis-je être à son réveil!

De mille vœux confus c'est la foule nouvelle.
Cette Eglé qui, jamais d'accord,
Veut tout, ne veut plus rien, te renvoie et t'appelle,
Se lève, fuit le jour, te gronde, et se rendort.

Jaloux de tes belles journées,
Doris, que ne puis-je avec toi
Changer mes tristes destinées!
Doris, je donnerais je croi,
Le règne entier du plus grand roi
Pour une de tes matinées.

EPITRE XXIII.

A THÉMIRE.

Lieu sombre, asile du mystère,
Où j'ose porter mes regards
Sur tous les secrets de Cythère;
Où l'Amour, me prêtant ses dards,
M'enseigne, aux genoux de sa mère,
A chanter le plus beau des arts;
Beau lieu, rassemblez sur ma tête,
Tous les myrtes de ce séjour.
Que les rayons du plus beau jour,
Eclairent la plus belle fête;
Mon art a servi mon amour.
Enfin Thémire est ma conquête.

O vous plaisirs, que j'ai chantés;
Nuits de bonheur, jours de tendresse,
Jeux, jouissances, voluptés,
Qu'êtes-vous près de cette ivresse,
Près des charmes que j'ai goûtés
Auprès de mon enchanteresse?
Que tout songe ici disparaisse
Quand j'embrasse les vérités.
Divins maîtres de l'harmonie,
Remportez le prix du génie.
Au seul honneur du sentiment

Votre admirateur veut prétendre :
Laissez au plus sensible amant
Le prix de l'amour le plus tendre.
Ecoutons leurs doctes chansons,
Thémire; et dans la douce ivresse
Des plaisirs dont nous jouissons,
Donnons l'exemple de tendresse
Dont ils ont donné les leçons.

Si notre ardeur se fait connaître,
Les insensibles se rendront,
Les infidèles reprendront
La loi du dieu qui fut leur maître;
Et les neuf pucelles viendront
Pour apprendre à cesser de l'être.

Il est tems d'arrêter le cours
Des libres transports de mon ame :
Juge de l'excès de ma flamme,
Au désordre de mes discours.

Que l'amant craintif qui soupire
Hésite à conter son tourment,
Que le faible son de sa lyre
S'élève et croisse lentement,
Pour dire en tremblant qu'il désire;
Mais lorsqu'on aime et qu'on inspire
Ses feux, sa joie et ses désirs;
Qu'on ose et tout faire et tout dire,
L'amant heureux dans son délire
Doit ainsi chanter ses plaisirs.

ÉPITRE XXIV.

A ÉGLÉ.

Oui, je t'adore, et j'ose t'en instruire !
Mes yeux l'ont dit, mes vers te le diront,
Et dans tes bras mes feux le prouveront,
Si dans tes bras l'Amour peut me conduire.
De ton ami le masque est enlevé ;
Vois ton amant, écoute son langage,
Vertumne enfin peut changer de visage
Quand son amour au comble est arrivé.
J'aspire à tout, à ton cœur, à toi-même :
Si ta fierté condamne ce désir,
Eglé, pardonne à mon audace extrême :
L'excès d'amour veut l'excès du plaisir.

Tu veux aimer, mais d'une ardeur tranquille,
D'une amitié si faible en son retour.
De l'amitié la voix lente et débile
Répondrait-elle au cri de mon amour ?
Quels noms glacés viens-tu me faire entendre ?
Devoir, estime, intérêt, sentiment.
Vaine Sylphide, au feu d'un salamandre,
Peux-tu donner un si froid aliment ?
Mais quand tu fuis les plaisirs de ton ame,
Parle, à ton tour, dis-moi ce que tu sens ?
Crains-tu si fort ce dieu qui nous enflamme ?

Touche ton cœur, interroge tes sens,
Ils te diront qu'ils cherchent ce que j'aime,
Qu'à ta pudeur ils sont sacrifiés :
Ils sont garans que tu brûles toi-même,
Et meurs d'un mal dont j'expire à tes pieds.
Rappelle-toi ton sommeil et tes songes,
L'ennui du soir, les langueurs du matin;
De tes désirs c'est l'organe certain,
Et ces tourmens ne sont pas des mensonges.
Ce teint, ces yeux, ces flammes que j'y voi;
Tout montre assez le feu qui te dévore.
Vois sur ton sein, vois soupirer encore
Ces deux témoins soulevés contre toi;
Termine enfin ta peine et ma disgrace :
Tous deux punis, nous perdons les plaisirs.
Sers donc ma flamme ou combats mon audace;
Rends-moi l'espoir ou détruis mes désirs.
De tes faveurs j'ai conquis la première;
Songe à mes droits, souviens-toi de ce jour,
Il m'a promis ta conquête dernière.
Qui fait un pas touche au but de l'amour.
Si ta belle ame a défendu l'entrée
Aux préjugés fantômes superflus;
Si toute à toi, ta couche est délivrée
Du froid hymen qui ne t'y gène plus,
Donne à l'Amour la place d'Hyménée;
Ce dieu vengeur lui succède aisément.
Change de maître, amante infortunée;
Qu'il soit ton dieu, je serai ton amant;
J'irai te voir, t'adorer et t'entendre;
Nous serons seuls, lui, le mystère et moi;

Vif, mais soumis, impétueux, mais tendre,
Voilà l'amant qu'il a formé pour toi.
Tu crains, dis-tu, les erreurs de ma vie,
Mes premiers nœuds et mes folles amours.
Dois-tu, cruelle, en rappeler le cours
Lorsque mon ame à toi seule asservie,
T'adore enfin pour t'adorer toujours ?
Ce vain tableau n'offre plus à ma vue
Qu'un paysage éclipsé dans la nue.
Je fis un songe, et mon premier sommeil
Troubla mes sens par de vagues chimères.
Le jour succède à ces ombres légères ;
Et pour t'aimer j'ai senti mon réveil.
Si plus d'un nom dans mes rimes coupables
Semble annoncer des feux trop peu durables,
N'accuse point le cœur de ton amant.
Jouet constant de ton sexe volage,
Quitté cent fois j'éprouvai le tourment
De voir mes jours couler dans cet orage.
Que ne put-elle aimer plus constamment
Celle qui vit le printems de mon âge !
L'ingrate, hélas ! conservant son ouvrage,
M'eût enchaîné jusqu'au dernier moment.
Églé, partage une plus pure flamme ;
Eprouve un cœur qui chérira tes fers.
Répare ainsi les maux que j'ai soufferts ;
Et que ton nom, gravé seul dans mon ame,
Soit le dernier qu'éternisent mes vers.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

Suite de la Deuxième Partie.

TROISIÈME PARTIE.

POÉSIES DIVERSES.

ODES.

MADRIGAUX.

PIECES DIVERSES.

ÉPITRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.



